

Le dernier alchimiste

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

64

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

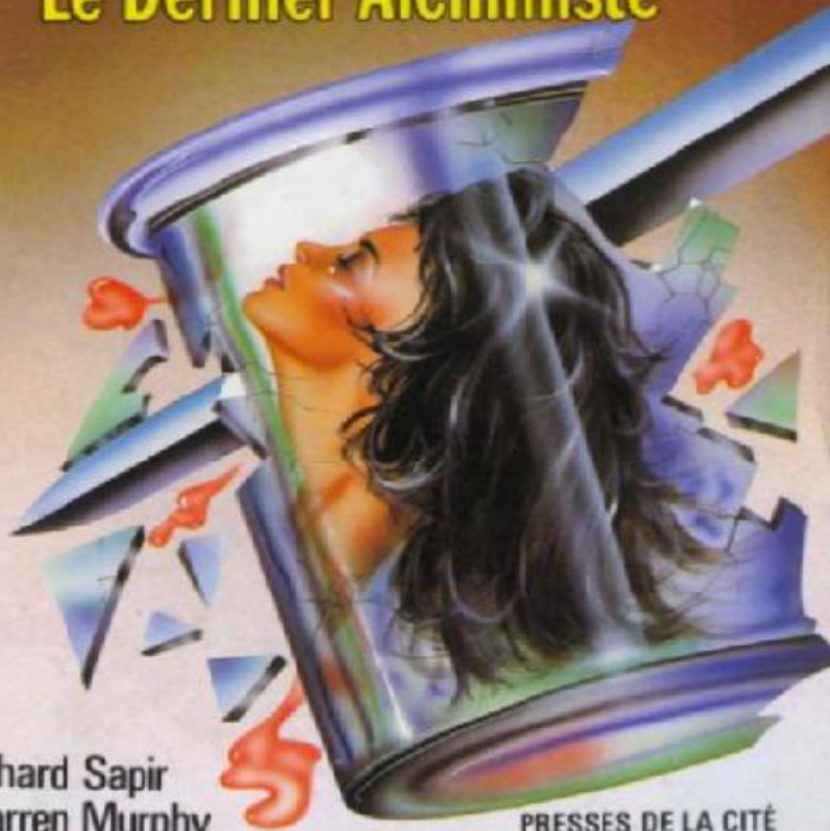
Le Dernier Alchimiste

Richard Sapir
et Warren Murphy

PRESSES DE LA CITÉ

L'IMPLACABLE

Le Dernier Alchimiste



LE DERNIER ALCHIMISTE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE
- 56 VISITE SPATIALE
- 57 CADEAU MORTEL

58 ADO CONNEXION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

LE DERNIER
ALCHIMISTE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

Titre original :
THE LAST ALCHEMIST

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986
© Presses de la Cité/GECEP, 1988
pour la traduction française
ISBN 2-258-02508-7

Édition originale :
ISBN 0-451-14039-7
NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY
New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Les cadavres étaient bien là, préservés par le froid et l'obscurité des profondeurs, comme le monsieur l'avait annoncé. Exactement là où il avait dit qu'on les trouverait, à environ quarante brasses de fond, au large des côtes d'Espagne, dans la coque d'un ancien galion. Avançant lourdement comme dans un rêve aquatique, le plongeur se glissa par un panneau de cale tout en regardant les culottes bouffantes des morts battre dans le courant soulevé par ses semelles de plomb. Des soldats du roi d'Espagne, lui avait-on dit, gardant le vaisseau pour l'éternité. On lui avait dit aussi qu'ils ne lui feraient pas de mal et il avait répondu qu'il n'avait pas peur des morts. Non, ce qui l'inquiétait c'était ce vieux scaphandre qu'on l'avait obligé à enfiler, avec un tuyau d'arrivée d'air qui remontait à la surface jusqu'au navire chercheur et qui risquait de s'accrocher ou de se déchirer dans cette épave.

— Vous n'êtes pas payé pour essayer du matériel moderne, vous êtes payé pour trouver un navire et m'en rapporter des vestiges, lui avait déclaré M. Harrison Caldwell, dans son élégant bureau d'un immeuble ultramoderne de Barcelone, siège d'une entreprise de renflouage.

M. Caldwell était américain mais il parlait l'espagnol comme un grand d'Espagne. Le plongeur, Jésus Gomez, en avait été averti, pour qu'il ne fasse pas de réflexions désobligeantes sur le gringo, en espagnol.

— Monsieur Caldwell, tout l'argent du monde ne vaut pas ma vie, avait répondu Jésus Gomez, dans son anglais scolaire, pour protester contre la vétusté de ce matériel de plongée.

Malgré tout, cinquante mille dollars pour une semaine de plongée, c'était plus que ce que son père n'avait gagné durant sa vie entière. Alors il avait fini par accepter et, comme l'avait dit M. Caldwell, le navire l'attendait à l'endroit indiqué, avec ses morts.

— Oui, Monsieur Caldwell, annonça Jésus Gomez par la ligne téléphonique qui le reliait à son employeur. Je vois les cadavres ; ils sont bien là où vous aviez dit qu'ils seraient.

— Vous êtes donc dans la cale avant. Bien. Gagnez la poupe, maintenant. J'attendrai.

Lentement, Jésus Gomez se hasarda dans l'obscurité de l'épave, en éclairant ses pas avec la torche électrique spéciale, en faisant bien attention à ne pas s'appuyer sur des planches trop pourries. De petits

poissons s'enfuyaient dans le faisceau lumineux qui trouait les ténèbres silencieuses. Le bois avait l'air intact mais il n'était sûrement pas très solide, après quatre siècles sous l'eau. Quand il arriva dans la cale arrière, il découvrit des crânes blanchis, empilés en pyramide comme des boulets de canon.

— Santa Maria ! souffla-t-il.

— Vous y êtes donc, répondit Harrison Caldwell. Attendez l'appareil photographique.

Même à soixante mètres de profondeur, Jésus vit des lumières vives percer la surface au-dessus de lui. Quand les spots furent à portée de ses mains, il en fut aveuglé. Il dut fermer les yeux et tâtonner. Une fois qu'ils furent en position, il s'aperçut qu'ils étaient montés sur un très gros appareil photographique. Sa taille l'étonna : même les caméras étaient deux fois plus petites.

— Laissez les crânes où ils sont, ordonna M. Caldwell. Et prenez la caméra. Ensuite vous allez lentement faire le tour du tas d'ossements et vous diriger vers le centre du navire.

— J'ai peur pour mon alimentation en air, monsieur.

— Vous avez encore vingt minutes de travail pour toucher le solde de vos cinquante mille dollars. Allons, allons, vous n'êtes pas en mesure de négocier.

Jésus Gomez braqua sa lampe dans la coque obscure, à travers l'enchevêtrement des soutes mises sens dessus dessous au cours du naufrage. Toujours soucieux de son arrivée d'air, il réclama une longueur supplémentaire de tuyau dont il fit un rouleau lâche. Quand il jugea qu'il en avait assez, il se laissa couler dans le fond de la cale, des prières aux lèvres.

C'était une méthode de plongée insensée, il le savait. L'appareil photographique le suivait, ses lumières éclairant le bois noirci par les siècles passés sous l'Atlantique. Ses lourdes chaussures plombées heurtèrent une barre, et la barre ne bougea pas. Il abaissa sa torche et ses soupçons furent confirmés. De l'or ! Une barre d'or. Non, des tonnes d'or entassées sur toute la longueur et la largeur de la cale. Pas étonnant que M. Caldwell ait si généreusement offert cinquante mille dollars.

— Est-ce que vous voulez que je photographie votre or, maintenant, monsieur Caldwell ? demanda Jésus Gomez.

— Non, non, ne vous occupez pas de l'or. Continuez à avancer jusqu'à la proue.

— Qu'est-ce que je dois photographier, Monsieur ?

— Vous verrez. Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est une pierre, une pierre toute simple en basalte noir, et elle est ronde.

— C'est tout ce que je dois faire, Monsieur ?

— C'est tout, c'est pour ça qu'on vous paie.

L'air se faisait de plus en plus rare. Pourtant ce ne pouvait être à cause du tuyau. Jésus Gomez avait fait très attention en le tirant derrière lui, déroulant à chaque pas quelques centimètres du rouleau qu'il portait, en bandoulière, sur l'épaule. À la première sensation de résistance, se promettait-il, il s'arrêterait, il ne ferait pas un pas de plus. Au même instant, il buta sur la pierre. Elle était ronde, très grosse, presque de la taille d'un petit homme.

— Je l'ai trouvée.

— Actionnez l'appareil. Il y a un poussoir en caoutchouc sur le côté... Très bien. C'est ça. Ne remuez pas la vase !

Jésus pensa que M. Caldwell pouvait le voir, au moyen de cet appareil. Mais cela n'expliquait pas pourquoi il était si énorme. On faisait des caméras de télévision pas plus grosses qu'une miche de pain.

— La pierre a quatre quadrants, dit Caldwell. Est-ce que vous les voyez ?

— Oui, bien sûr.

— Placez-vous au bord du quadrant qui vous fait face.

— Oui, Monsieur.

— Pointez l'objectif sur vos pieds et tenez fermement l'appareil.

— Oui, Monsieur.

— Appuyez sur le bouton à gauche.

— C'est fait, Monsieur.

Jésus sentit le bourdonnement et les petits déclics de l'appareil. Il répéta la manœuvre au moins deux fois pour chaque section. Il comprit que chaque photo qu'il prenait était visible à bord du navire de surface, sinon M. Caldwell n'aurait pu lui demander parfois de recommencer.

Il y avait des inscriptions sur la pierre, que Jésus ne pouvait pas lire. Il reconnaissait bien quelques lettres, mais la langue était étrangère.

Quand il eut fini de prendre des photos des quatre quadrants, il attendit que M. Caldwell le rappelle à la surface. Finalement, il ne put attendre plus longtemps.

— Est-ce que nous avons fini, Monsieur ? demanda-t-il.

Pas de réponse. Ses oreilles se mirent à bourdonner : quelque chose faisait pression sur son crâne. Sa respiration devenait de plus en plus difficile, ses poumons étaient écrasés contre sa cage thoracique. Il faisait chaud, trop chaud pour cette profondeur. Il s'aperçut alors que la pression, à l'intérieur du scaphandre, augmentait. Devenait énorme. Il essaya de rebrousser chemin, mais ses pieds lestés étaient en train de remonter. Tout son corps remontait et il ne pouvait rien faire.

— Monsieur Caldwell ! Monsieur Caldwell ! Baissez la pression. Baissez la pression ! hurla Jésus Gomez.

Il heurta le dessous du pont supérieur. Il le trouva mou, bizarrement souple, élastique comme un ballon. Il vit alors une main gantée et un bras gonflé. La pression l'avait amené contre un autre plongeur, qui était collé au plafond de la cale. Un appareil photo pendait de la main de ce plongeur, semblable à celui que M. Caldwell avait donné à Jésus, mais avec un seul projecteur celui-là. Tandis que le sien avait toute une batterie de lampes. Il se demanda si on avait fait un premier essai et découvert que la lumière n'était pas suffisante pour photographier la pierre. Mais pourquoi avait-on abandonné le plongeur ? À ce moment, coincé dans l'épave d'un galion, à quarante brassées et quatre siècles au-dessous de la surface, Jésus Gomez comprit exactement pourquoi M. Caldwell lui avait promis cinquante mille dollars pour une semaine. Il aurait aussi bien pu offrir cinquante millions. Parce que M. Caldwell n'avait jamais eu l'intention de le payer. M. Caldwell ne payait qu'avec de l'air comprimé.

*

* *

Le professeur Augustin Cryx, de Bruxelles, ne put s'empêcher d'éclater de rire. Non seulement c'était beaucoup trop d'argent mais toute personne proposant de payer, fût-ce un franc, pour un si petit service était automatiquement suspecte.

— Quoi ? Vous appelez d'Amérique ? Le courrier ne marche pas ? Hein ? Je ne vous entends pas.

— La communication est excellente, professeur. Et vous m'entendez très bien. Je voudrais vous montrer plusieurs photographies. Votre prix sera le mien, si seulement vous acceptez de me recevoir demain.

Le professeur Cryx rit de plus belle. Tout en lui était vieux. Même son rire, un petit gloussement sec qui montait d'une gorge desséchée. Il avait quatre-vingt-sept ans et menait une existence effacée, depuis qu'il avait été discrètement mis à la retraite de l'université, juste à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Et voilà soudain que quelqu'un lui offrait quatre fois le montant de sa retraite annuelle, rien que pour regarder des photos.

— Que ferais-je de votre argent, monsieur Caldwell ? répliqua-t-il. Je n'ai pas besoin d'argent. Combien d'années, croyez-vous, qu'il me reste à vivre ?

— Que voulez-vous, alors ? demanda Harrison Caldwell. Dites-le-moi.

— Je veux célébrer la fête de saint Vincent d'Ors. C'est demain. J'ai mon vin, j'ai mon ciboire que je lèverai aux quatre points cardinaux et je psalmodierai les paroles chères à son cœur.

— Je lui ferai élever une statue, professeur Cryx. Je ferai un don

important à l'église de Saint-Vincent-d'Ors.

Le rire courut de nouveau le long du câble transatlantique.

— Monsieur Caldwell, tout ce dont il a besoin, ce bon vieux saint Vincent, ce sont des libations et des paroles sacrées. Il en a besoin, ici, à Bruxelles, où il est né. Et pourquoi me proposez-vous tant d'argent pour une science discréditée, si discréditée même que, dans ma jeunesse, j'ai été obligé de me camoufler derrière un cours d'histoire du Moyen Âge pour pouvoir l'enseigner ? Hein ? Pourquoi ?

— Et vous, monsieur le professeur, pourquoi tenez-vous tant à célébrer cette cérémonie vous-même, demain ? Pourquoi ne pas laisser ce soin à d'autres ?

— Parce que, monsieur, je suis le seul à verser les libations pour l'anniversaire de saint Vincent. Je suis le dernier.

— Je vous succéderai.

— Vous mentez. Vous vous moquez éperdument du saint patron de l'alchimie. Cette science est discréditée depuis plus d'un siècle. Pourtant, les alchimistes ont été à l'origine de la science occidentale, quoi qu'on en puisse dire. Quoi qu'en pense l'université. Les autres sciences aussi ont leurs défauts. Est-ce qu'on traite la physique de superstition parce qu'une théorie n'est pas prouvée ? Est-ce qu'on traite la psychanalyse de superstition parce que quelqu'un imagine une nouvelle définition du ça ? Mais l'alchimie, la source de la chimie et des sciences modernes, a été entièrement rejetée et considérée comme une supercherie simplement parce que quelques-unes de ses théories n'ont pas pu être vérifiées.

— Pas la peine de crier, professeur ! Si je n'étais pas convaincu moi-même, est-ce que je vous proposerais tant d'argent pour une seule journée ?

Harrison entendit une respiration oppressée au bout du fil. Le vieillard risquait d'avoir une attaque. Il fallait l'amadouer, ne pas l'effrayer...

— Je suis las d'être ridiculisé ! Laissez-moi tranquille !

— J'ai la pierre philosophale, susurra Harrison Caldwell.

— Si je devais vous croire, je serais encore plus offensé. Cette pierre ! C'est elle justement le problème. C'est parce que nous nous prétendions, en tant qu'alchimistes, capables de transmuter le plomb en or qu'on a fait de nous les bouffons de la science. Son origine honteuse, comme un vieux grand-père bâtard dans une bonne famille. Mais c'est pourtant ce bâtard qui a donné naissance à vos chimistes d'aujourd'hui, mon garçon.

— La pierre est formée de quatre quadrants portant des inscriptions. Je reconnais deux des langues, le latin et l'arabe. La troisième pourrait être une forme dérivée du grec mais je n'en suis pas sûr. Écoutez, professeur Cryx, je n'aime pas parler de cela au

téléphone. Quel vin devons-nous verser pour saint Vincent d'Ors ?

Le professeur Cryx hésita, avant de répondre :

— C'est une longue cérémonie. J'emploie personnellement un porto bon marché. Mais vous avez des fonds, dites-vous ?

— Qu'est-ce qui ferait plaisir à notre bienheureux saint Vincent ?

La voix venant de Bruxelles se fit timide, presque celle d'un enfant qui ne se croit pas digne d'un tel cadeau.

— Lafitte-Rothschild... si ce n'est pas trop cher.

— Nous en aurons deux caisses pour le bienheureux saint Vincent. Cent, si vous voulez.

— Trop, c'est trop. Beaucoup trop. Mais oui, naturellement. Le vin est un des rares plaisirs des vieillards. Cent caisses me permettraient d'en boire tous les jours jusqu'à la fin de ma vie. Ah, c'est trop beau, trop beau pour être vrai. La cérémonie commence à l'aube.

*

* *

Le lendemain matin, Harrison Caldwell comprit aisément pourquoi l'Église n'avait jamais reconnu ce bon vieux saint Vincent d'Ors. La moitié des prières étaient carrément païennes et l'autre moitié directement dérivée du paganisme. Le rite était une totale hérésie, en complète opposition au premier des dix commandements qui exige de n'adorer qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses.

Ils se trouvaient sur une place d'un vieux quartier, près d'une ancienne fontaine et le professeur Cryx chantait dans une langue que Harrison Caldwell n'avait jamais entendue mais qu'il pensait être celle d'un des quatre quadrants de la pierre. Le vieux monsieur répandait un peu de vin et promettait de somptueuses libations à son idole, pour l'avenir, quand les cent caisses arriveraient. Il le versait dans la fontaine. Certaines prières étaient en anglais, par égard pour Caldwell. Ce dernier ne jugea pas utile de révéler qu'il parlait aussi bien le hollandais que le français, ce qui lui aurait permis de converser avec n'importe qui en Belgique. Pas plus qu'il n'avoua qu'il parlait couramment l'espagnol, le grec ancien, le latin, le russe, le chinois, l'arabe, l'hébreu et le danois.

Quand le professeur Cryx se prosterna quatre fois, face aux quatre points cardinaux, pour honorer les quatre éléments, comme l'avait enseigné saint Vincent d'Ors, des passants s'approchèrent pour savoir à qui s'adressaient ces étranges salamalescs.

— Nous attirons des fidèles ! s'émerveilla le professeur.

— Allons, allons, ne restons pas là, marmonna Harrison Caldwell.

Le professeur l'emmena chez lui, dans son petit appartement

obscur, c'était un réduit qui avait l'odeur d'une vieille poubelle. Le professeur était fou de joie ; une nouvelle vie commençait pour lui, au crépuscule de ses jours. Il faisait des projets, ce qui ne lui était pas arrivé depuis trente ans. Harrison Caldwell supporta l'odeur et le bavardage. Enfin, d'une très mince serviette de cuir, il sortit quatre agrandissements photographiques représentant, avec une grande netteté, chacune des quatre sections de la pierre. Il les étala sur la table et versa un verre de vin au professeur.

Cryx porta le verre à ses lèvres d'une main tremblante et garda le vin sur sa langue pendant un délicieux moment avant d'avalier comme à regret. Une plus grande gorgée suivit, puis une autre et il tendit le verre pour se faire resservir.

— Vous dites que nous en recevrons cent caisses ?

— Absolument. Vous en aurez assez pour le restant de vos jours. Voici les photos.

— Oui. Les photos.

Il lut le texte arabe, tout en sirotant son vin. Puis il déchiffra tout aussi facilement l'inscription en latin. Les choses se compliquèrent quand il aborda le texte hébreu. Il s'agissait d'un hébreu archaïque, antérieur même à l'Ancien Testament. Et puis, naturellement, il y avait du sanscrit, dans une variante de Babylone. Il ne remarqua même pas que M. Caldwell, le charmant M. Caldwell, lui prenait le verre des mains pour le remplir.

— Oui. Oui. C'est bien elle, cette pierre démoniaque. Où l'avez-vous trouvée ?

— Au fond des mers.

— Laissez-la où elle est. Cette pierre a été la perte des alchimistes, de nous tous. Elle a causé notre chute. Si vous croyez à l'alchimie, n'y touchez pas.

— Mais si cette pierre est vraie ? Si ce que l'on a pris pour un grand mensonge était une grande vérité ?

— Je me suis souvent posé cette question, M. Caldwell, et la triste vérité c'est que cette pierre était notre seul mensonge. Et nous l'avons payé cher. Car vous avez devant vous, monsieur, le dernier alchimiste. À cause de cette pierre.

— Mais elle est vraie !

— Non, si elle l'était, n'aurions-nous pas été tous riches ?

— Et si je vous disais que je suis sûr que quelqu'un a réellement transmuté du plomb en or ?

— Vous parlez de l'or que vous avez laissé au fond de la mer ?

— Pas du tout. Mais dites-moi, qui d'autre que vous est capable de déchiffrer les anciennes formules des alchimistes ?

— Personne, répondit le professeur en posant de nouveau son verre vide.

M. Caldwell lui apporta obligeamment un cahier et un crayon, et continua de verser du vin. Le vieillard reconnut l'ancien symbole du plomb. C'était presque un vieil ami. Et puis il y avait le soufre rouge. Le mercure. Un corps grandiose, le mercure. Difficile à trouver mais pas inaccessible dans l'Antiquité. C'était le texte sanscrit qui détenait la clé de l'énigme, le fin mot des inscriptions. Pendant ce temps, M. Caldwell écrivait fébrilement de son côté, sur une feuille de papier. Sans doute ne connaissait-il pas toutes les formules. Mais quand le sanscrit révéla le dernier élément, Harrison Caldwell s'exclama :

— Bien sûr ! Ce devait être extrêmement rare à cette époque.

Le professeur Cryx se dit alors qu'il avait sans doute un peu trop bu. Le vin lui montait à la tête. Ce n'était pas désagréable mais ses idées devenaient un peu floues. L'instant serait peut-être bien choisi pour prononcer une petite prière d'Action de grâces à l'or lui-même, pour lui demander de bénir, par sa puissance et son esprit, leur entreprise, et le remercier de la renaissance de la seule vraie science qui ressusciterait bientôt dans le monde entier, comme l'astrologie et le culte des plantes.

Le dernier verre de vin lui parut un peu âpre. Ce fut seulement lorsque le professeur ressentit une vive brûlure d'estomac qu'il reconnut la vieille formule alchimique du cyanure, sous sa forme la plus douloureuse. Quand la souffrance s'atténua, le vieux professeur n'était plus tout à fait là pour profiter de ce répit. Son corps était raide et seuls ses doigts remuèrent un peu quand les photographies lui furent retirées des mains.

Harrison Caldwell quitta l'immeuble par une porte de service et suivit la ruelle en sifflotant. Il sifflait un air dont le rythme n'avait pas été entendu depuis des siècles dans les rues de cette ville.

Harrison s'y connaissait en or et il savait maintenant qu'il en aurait plus que n'importe quel roi depuis Crésus. Non, tout bien réfléchi, il en aurait encore plus que Crésus. Plus que n'importe qui, de tous les temps. Parce que Harrison Caldwell savait qu'aujourd'hui ce qui avait manqué aux anciens alchimistes était plus abondant que jamais. Et qu'il suffisait de le voler.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il fallait qu'il laisse la petite fille se noyer. La mère hurlait, hystérique. Sous les yeux des curieux qui se pressaient tout autour du lac, un jeune homme s'avança pour tenter de la sauver, mais il coula promptement et dut être repêché lui-même.

C'était le début du printemps, dans le Michigan, et les lacs étaient à peine recouverts d'une fine pellicule de glace, mince comme de la cellophane. Une petite fille qui, tout l'hiver, avait joué sans danger sur cette glace, s'y était aventurée. Les bateaux de plaisance qui, l'été, sillonnaient le lac avaient tous été remisés à l'automne. Il n'y avait donc aucun moyen d'aller jusqu'à l'enfant. Une équipe de la télévision régionale filmait toute la scène. Et Remo était censé tourner les talons et s'en aller, parce qu'autrement, s'il nageait à travers la glace pour sauver la petite fille, il serait vu à la télévision. Et cela ferait automatiquement un scoop, parce qu'en principe personne ne peut nager dans de la glace.

La journaliste de la télévision poussa son micro sous le nez de la mère.

— Qu'est-ce que vous éprouvez en voyant votre enfant se noyer ? C'est votre première petite fille qui se noie ? demanda-t-elle en tournant son bon profil vers l'objectif.

La réponse de la mère fut un cri perçant.

— Mon bébé ! Mon bébé ! Sauvez mon bébé ! Sauvez ma petite fille ! Au secours !

— Ici Nathalie Watson, Dynamic News, Canal Quatorze, qui vous fait assister en direct à la noyade de la petite Béatrice Bendetsen, cinq ans, au lac Comoyga.

Nathalie sourit à l'objectif. La caméra prit le lac en panoramique. La petite fille était remontée à la surface. La caméra revint sur la mère, puis retourna à la petite. Derrière le cadreur, le producteur chuchota :

— Restez sur la gosse qui boit le bouillon. Les hurlements de la mère vont durer une demi-heure, on aura toujours assez de pellicule.

— Au secours ! Au secours ! Quelqu'un ! Sauvez-la ! cria la mère et elle regarda Remo, qui détournait la tête, Remo à qui les années d'entraînement et sa mission au service d'une organisation qui n'osait pas révéler son existence, interdisaient de se montrer.

Remo, dans l'intérêt de son pays, était un assassin professionnel, un homme qui n'existait pas. Par conséquent, il n'était pas question qu'il

se laisse photographier. Ses empreintes ne figuraient plus dans aucun dossier parce qu'il était mort, théoriquement, depuis plus de dix ans, victime d'un astucieux coup monté et d'un simulacre d'exécution. Remo était un homme qui n'existait pas, au service d'une organisation qui n'existait pas.

Il avait été entraîné à discipliner ses sentiments. En fait c'étaient les pensées qui fournissaient le vrai pouvoir du corps humain, pas les muscles gauches et faibles. Même ses rêves étaient contrôlables. Il se répéta donc qu'il ne devait pas se laisser émouvoir par tout cela.

C'est à ce moment-là que son regard croisa celui de la mère et qu'il entendit sa supplication.

Et alors tout disparut. Les années d'entraînement s'envolèrent. Et Remo passa à l'action, les jambes animées par la force de son corps dans une perfection de mouvement absolue. Souple, comme si son corps était de plumes et l'air une partie mouvante de l'univers, Remo entendit ses pas glisser avec légèreté sur la pellicule de glace, sans appuyer, s'accordant avec le mouvement de l'eau au-dessous. Il atteignit l'enfant et la souleva hors de l'eau de la main gauche, aussi aisément qu'il aurait cueilli au vol une balle de base-ball. Il franchit aussi aisément le trou d'eau, d'une cinquantaine de mètres de large, pour regagner les berges, là où la glace était épaisse.

Ce furent ces cinquante mètres qui amenèrent le cadreur à vérifier sa mise au point, le producteur à émettre un juron étonné et même Nathalie à cesser de se préoccuper de son bon profil.

— Vous avez vu ça ? demanda le producteur.

— Est-ce que j'ai bien vu ce que j'ai vu ? murmura Nathalie.

— Ce mec a marché sur l'eau ! dit le cadreur.

— Laissons tomber la noyade. D'ailleurs, nous ne l'avons pas, à moins que la même retourne à la flotte, ce que je ne crois pas.

— Moi non plus, dit Nathalie. Sa mère ne le lui permettra pas. Je m'en vais interviewer le type en direct, un homme qui marche sur l'eau.

— D'accord, approuva le producteur.

Elle partit avec son micro fendre la foule entourant la mère pour retrouver l'homme qui marchait sur l'eau. Avec un peu de chance, pourvu que personne n'assassine le Président entre temps, Nathalie Watson serait ce soir sur le petit écran, non seulement dans le Michigan mais sur le réseau national, en exclusivité. Elle se dirigeait, le cœur joyeux, vers trente secondes de célébrité.

— Mon bébé ! cria la mère en tendant les mains.

Remo vit les mains, vit la souffrance et la joie et déposa l'enfant dans les bras de la mère. Et il sourit. Heureux. Jusqu'à ce qu'il aperçoive la caméra qui le regardait de son gros œil de verre et qui allait non seulement étaler sa figure d'un bout à l'autre du pays mais

montrer à tout le monde ses talents particuliers. Alors que la journaliste de la télévision s'avavançait avec son micro, il se demanda s'il devait agiter la main pour dire bonjour à ceux d'En-Haut. Il y songea et puis il imagina la figure de citron pressé de Harold W. Smith, directeur de l'organisation, s'étranglant devant la preuve télévisée que son secret si bien préservé avait été éventé par une impulsion. Whoopi ! Et Remo Williams se mit à rire. Puis son rire dégénéra en fou rire.

— Monsieur, monsieur ! Vous êtes très heureux ? C'est pour ça que vous riez ?

— Non, répondit Remo. Et ôtez ce micro de ma figure ! répondit-il en s'esclaffant, les larmes aux yeux.

Mais Nathalie Watson, journaliste vedette, ne pouvait obéir à une telle demande. Prenant soin de présenter son bon profil à l'objectif, elle fourra le micro sous le nez de Remo. Elle vit les mains du rieur. Elles lui parurent très lentes. Mais ses propres mains l'étaient encore davantage. Tout à coup.

Nathalie Watson se trouva face à la caméra, avec un mince câble sortant de sa bouche. Quelque chose la gênait, dans sa gorge. C'était froid. C'était métallique. Le micro avait nettement un goût d'aluminium. Elle vit le fou rieur s'approcher du cameraman et lui prendre sa caméra. Ce cadreur était, comme il se plaisait à le rappeler, un ancien pilier de rugby. Il pesait 120 kilos, il aimait son métier et n'aimait pas du tout qu'on touche à sa caméra. Mais il ne pouvait pas la reprendre parce qu'il se trouvait soudain aplati contre le camion du son.

Remo examina la caméra et il se rendit compte que c'était un de ces appareils qu'on chargeait d'une seule main. Il suffisait de... Non. De faire glisser à droite... Non.

Finalement, une légère fumée grise s'échappa de ses mains en même temps qu'une âcre odeur de caoutchouc brûlé se répandait dans l'atmosphère. La caméra s'était désintégrée et le film avait pris feu. Remo rendit les restes au producteur.

— Le premier idiot venu aurait pu ouvrir cette caméra ! protesta l'homme furieux.

— Je ne suis pas le premier idiot venu, répliqua aimablement Remo.

Il se dit qu'un de ces jours, il lui faudrait bien apprendre à manipuler les gadgets. Il sauta sur le camion pour s'adresser à la foule, une vingtaine de badauds.

— Écoutez, je veux que vous disiez qu'il ne s'est rien passé du tout. J'ai mes raisons. À tous les reporters qui viendront vous interroger, y compris à ceux qui sont ici, vous direz simplement que la petite fille est tombée au bord de l'eau et que sa maman l'a ramassée.

— Vous ne voulez pas revendiquer le sauvetage ? demanda un homme.

— Je veux que vous disiez qu'il ne s'est rien passé. Il n'y a pas eu de sauvetage. Vous n'aurez qu'à raconter que ces gens de la télé étaient défoncés à la coke ou quelque chose comme ça.

— Tout ce que vous voulez ! cria la mère.

La foule se resserra autour d'elle, en montrant du doigt l'équipe de télévision.

— Je les ai vu sniffer ! déclara une femme. Pas vous ?

— Absolument, dit une autre.

Un des curieux s'éclipsa très discrètement. C'était un fonctionnaire, un inspecteur des céréales, du ministère de l'Agriculture. Il envoyait ses rapports d'un terminal d'ordinateur dans son bureau de la petite ville voisine de Kalkasa, Michigan. Vingt ans auparavant, il avait reçu une directive. Le gouvernement, s'inquiétant de la stabilité des prix, voulait qu'il fasse un rapport sur tout événement insolite. La note n'était guère plus précise et il n'était pas très sûr de ce qu'on lui voulait exactement mais on lui avait dit de tenir sa langue. Au début, il avait téléphoné ses rapports à un numéro spécial. On s'intéressait surtout aux activités criminelles. Il ne savait jamais à quoi cela servait mais, deux ou trois fois, les autorités avaient arrêté des personnes qu'il avait dénoncées. Une fois, un chef de gang, connu pour avoir éliminé des témoins, fut retrouvé écrasé comme du raisin dans une pièce qui n'avait qu'une issue au vingtième étage. Personne n'avait compris comment une machine avait été introduite dans cette pièce pour faire autant de dégâts. Mais le gang qui avait fait pression sur les producteurs de céréales avait disparu avec lui.

À l'apparition des ordinateurs, il avait reçu un code d'accès au central, spécial pour lui. Il tapait donc ce code, puis « rentrait » son information. Depuis, on lui avait demandé des rapports sur tout ce qui sortait de l'ordinaire, pas seulement des affaires concernant l'agriculture. Mais il ne recevait jamais de réponse, autre que la confirmation que l'information était bien reçue. Tous les mois, il recevait un chèque de son ministère, à son domicile, une espèce de prime, rien d'exceptionnel mais il savait qu'il était le seul à recevoir cet argent.

*

* *

Chiun, Maître de Sinanju, gloire de la maison de Sinanju, instructeur du jeune homme nommé Remo qui n'était pas de Sinanju, s'apprêtait à révéler dans la chronique de Sinanju l'embarrassante vérité : Remo était un Blanc, ne possédant probablement pas la

moindre goutte de sang jaune. Chiun était installé dans une chambre d'hôtel, avec un rouleau de parchemin étalé devant lui.

Le vilain jour gris de Dearborn, Michigan USA, emplissait la chambre déjà encombrée d'un lourd mobilier américain. Chiun était assis par terre sur sa natte, îlot de dignité au milieu du fatras du nouveau monde. Le poste de télévision, seul produit digne d'intérêt de cette culture de merde, était éteint.

Aucun frémissement n'agitait son kimono topaze. Sa main délicate, aux ongles élégamment longs, trempa la plume d'oie dans l'encrier. Depuis des années, il s'approchait de ce moment. Il avait commencé par laisser entendre que Remo, qui serait le prochain Maître de Sinanju, n'était pas précisément natif du village de Sinanju, puis il avait reconnu qu'il n'était pas non plus vraiment coréen, allant même jusqu'à laisser entendre que Remo n'était pas né en Orient. Maintenant, il allait tout avouer : Chiun avait donné Sinanju, la source solaire de tous les arts martiaux, à un Blanc. Il sentait peser sur lui le regard millénaire des plus grands assassins du monde. Wang le grand, qui avait tant fait pour élever les Maîtres de Sinanju hors de leur servitude dans les cours légendaires des dynasties chinoises ; le Maître Tokasa qui avait fait la leçon aux pharaons. Wang le second. Et puis il y avait Gi le petit, qui avait apporté la preuve que Sinanju était le produit parfait de la race la plus parfaite. Le petit Gi n'avait jamais été un grand assassin mais c'était le plus vénéré des historiens de Sinanju. C'était le petit Gi qui regardait le plus sévèrement Chiun, Gi qui avait déterminé que le pouvoir de Sinanju résidait dans la couleur de la peau.

Ses successeurs, faute de trouver de bons candidats dans le village et dans la péninsule, avaient tenté d'enseigner leur art à un Thaï, et même à un Japonais arrogant qui devait plus tard emmener de maigres bribes du savoir de Sinanju pour créer le Ninja ! Mais, au cours des millénaires, aucune autre école n'avait réussi à avoir la classe de Sinanju.

À présent, la personne la moins Sinanju imaginable, un Américain de race blanche et de lignée inconnue, allait devenir un Maître. Et Chiun devait expliquer comment et surtout pourquoi il avait choisi un disciple aussi peu plausible.

Chiun s'apprêtait donc à abaisser sa plume alourdie d'encre sur le parchemin pour tracer l'idéogramme coréen signifiant blanc quand Remo entra dans la chambre d'hôtel. Chiun savait que c'était Remo parce que la porte ne s'était pas ouverte en grinçant sur ses gonds, mais tout naturellement et comme d'elle-même. En outre il n'avait pas entendu de bruit de pas ni senti cette odeur des mangeurs de viande.

Celui qui était entré dans la chambre, l'avait fait avec la grâce légère de la brise dont seul Remo pouvait se prévaloir.

Chiun remit immédiatement la plume dans l'encrier et demanda à Remo s'il aimerait commencer à écrire quelque chose dans la chronique des événements historiques.

— Tout ce que tu auras envie d'écrire, dit Chiun, sa petite barbiche blanche frémissant de joie.

— Pourquoi êtes-vous si heureux de me voir, petit père ? demanda Remo.

— Je suis toujours heureux de te voir.

— Pas tant que ça. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout va bien.

— Est-ce que c'est le même parchemin que vous aviez ce matin ?

Remo regarda la lettre symbolisant la grâce et la puissance, de l'élégante écriture de Chiun. Non seulement Chiun n'avait pas avancé depuis le matin mais il semblait buter contre cet unique mot.

Remo alluma le téléviseur et le régla sur le Canal Quatorze de Dynamic News.

Nathalie Watson n'était pas là, mais un présentateur cita son nom. Il évoqua l'horreur des attaques contre les journalistes qui défendaient la liberté de l'Amérique. Il proclama que seule la parole d'un journaliste était digne de confiance, le seul témoignage qui vaille quelque chose.

— Nous, à Dynamic News, sommes fiers d'assurer que nous ne ferons aucun commentaire sur la situation dans la région des lacs. Et nous ajouterons qu'au Canal Quatorze nous luttons vaillamment contre la drogue. Miss Watson reviendra ici vous parler dès que les chirurgiens auront réussi à extraire de son œsophage un microphone de Dynamic News.

Une musique martiale suivit cette déclaration.

Sauvé, se dit Remo. Il s'en était tiré. Et il se sentait très bien. Il regarda Chiun, qui souriait. Chiun n'était même pas fâché de n'avoir pas été écouté.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo.

— Rien. Je cherche le mot exact, pour l'histoire que tu reprendras un jour. J'ai pensé que tu pourrais peut-être m'aider à trouver le mot juste.

Remo jeta un coup d'œil au parchemin.

— Blanc. Le mot que vous cherchez est blanc. Vous voulez que je l'écrive ? Mes caractères ne sont pas aussi élégants que les vôtres, mais je l'écrirai. Je suis blanc.

— C'est tellement grossier ! protesta Chiun. Tu pourrais peut-être le dire avec grâce. Par exemple, que des étrangers auraient peut-être une impression de blanc mais qu'en réalité, à cause de mon enseignement et de ton excellence, tu es essentiellement coréen.

— Je suis blanc, répéta Remo. L'idéogramme est le mot blanc. Vous

savez, le lac pâle entouré de berges incolores. Blanc. Vous voulez que je l'écrive ?

— J'appelle à l'aide, et il faut que je tombe sur toi ! s'écria Chiun en rejetant sa plume. Je ne pourrai plus écrire avant des années !

— Vous ne voulez pas que j'avoue que je suis blanc.

— Ton drame, c'est que tu n'as jamais travaillé pour un véritable empereur.

Le téléphone sonna et Remo décrocha ; il avait un ordinateur au bout du fil. Mais il savait qui était derrière, bien que Smitty, Harold W. Smith, le directeur de l'organisation, n'ait pas tenté de le joindre ainsi depuis longtemps, en partie parce que Remo avait du mal à assimiler les codes mais aussi parce que les missions exigeaient souvent des questions et des réponses. C'était une vieille et lourde routine. Remo se rappela le bon code pour répondre à l'ordinateur. Il devait taper continuellement le chiffre un sur le téléphone à clavier jusqu'à ce que l'enregistrement de l'ordinateur devienne une voix, qui n'était toujours pas celle de Smith. Elle lui ordonna de se rendre dans une cabine téléphonique du centre de Lansing, une ville voisine dans le Michigan, en s'assurant qu'il n'était pas suivi. Dans cette cabine, le code était le chiffre deux, à taper continuellement.

Remo arriva à la nuit tombée dans le centre de Lansing. Après avoir glissé sa pièce dans la fente et tapé continuellement le chiffre deux, il entendit enfin la voix de Smith.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous avez couru sur l'eau aujourd'hui, devant des caméras de télévision.

— Oui, en effet, reconnut Remo.

— Par conséquent, vous avez pris le risque de compromettre toute notre organisation.

— J'ai sauvé une petite fille.

— Nous essayons de sauver une nation, Remo.

— Sur le moment, j'ai jugé que la petite fille était plus importante.

Et vous voulez savoir ? Je le pense toujours.

— Êtes-vous d'humeur à aider notre civilisation ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Qu'on est en train de se faire piller nos stocks d'uranium sans que nous puissions identifier le ou les coupables. À ce jour, une quantité d'uranium suffisante pour fabriquer quatorze bombes atomiques a disparu. Nous ne savons pas comment on s'y prend. Toutes les autres agences secrètes sont impuissantes. Nous n'avons plus que vous, Remo.

— Smitty...

— Oui ?

- Si c'était à refaire, je sauverais encore cette petite fille.
- Je sais.
- Vous me connaissez.
- C'est pour ça que je l'ai dit. Surveillez-vous.
- Qu'est-ce qu'il y a à surveiller ? Je m'en tire toujours.

Sur la ligne, Remo entendit Harold W. Smith s'éclaircir la gorge. Il ne dit pas qu'il aurait adoré voir la tête de Smith si les images étaient passées à la télévision. Maintenant, il avait des remords. Il sentait qu'il avait trahi une confiance, la confiance que lui faisait cet homme et celle de cette nation.

— Je ferai attention, promit-il.

Il dit cela sans colère. Il raccrocha en encastrant le combiné de plastique dans son support et sortit de la cabine dans un déluge de débris de verre blindé.

On eût dit que la cabine avait explosé en faisant jaillir un homme. C'est du moins l'impression que, sur le trottoir d'en face, ressentit un agent de police lorsqu'il vit surgir cet individu suspect. Mais plus il considérait l'individu, moins il paraissait suspect, et moins encore quand, comme un petit garçon en colère donnant un coup de pied dans une boîte de conserve, l'homme arracha une portière de voiture et l'envoya ricocher sur la chaussée. L'agent se rappela soudain un problème de stationnement urgent dans la direction opposée et courut déposer des contraventions sous les essuie-glaces.

CHAPITRE III

Harrison Caldwell s'y connaissait en or. Ceux qui se fiaient à autre chose étaient des imbéciles. En temps de crise, les gens achetaient de l'or avec leur papier, leurs terres et leurs biens. Et quand le prix de l'or montait, Caldwell et Fils, maison fondée en 1402, courtiers en or par excellence, vendaient de l'or. On entrait dans une période de marché nerveux. Le papier était considéré comme de l'argent mais il ne valait que la confiance qu'on voulait bien lui accorder. Tout ce papier finissait par ne plus valoir que son poids en copeaux de bois. Quand cela se passait lentement, ça s'appelait l'inflation. Quand cela arrivait vite, cela s'appelait un krach.

Vendre de l'or contre du papier, cela avait toujours fait peur aux Caldwell. Ils ne gardaient le papier que tant que le prix de l'or montait, en attendant une période de baisse. Tout vient à qui sait attendre. C'est cette patience qui apportait à un homme les deux choses qu'il pouvait accumuler à l'infini : l'or d'abord et, ensuite, les effigies de ses ennemis défunts accrochées aux murs de sa maison.

« Celui qui accroche la tête de son ennemi au mur de son palais peut reposer la sienne une nuit supplémentaire. »

Les Caldwell étaient installés aux Amériques depuis le XVI^e siècle et dans la ville de New York depuis 1701, occupant le même terrain de famille près du port depuis plus de deux cents ans. Plus tard, cette petite rue donnant dans Wall Street, dans le quartier commercial, allait valoir des millions. Mais les Caldwell savaient que la terre aussi avait des inconvénients. La terre n'avait que la valeur que les gens voulaient bien lui attribuer et elle était donc un investissement aussi mauvais que le papier. Quant à ceux qui la possédaient, ils en étaient finalement redevables aux armées. Jamais personne n'avait arrêté une invasion avec un méchant chiffon de papier appelé acte de propriété.

Seul l'or avait une valeur éternelle. Quand les Caldwell avaient tout perdu jadis, en Europe, ils avaient pris la fuite en emportant seulement la certitude que l'or survivrait à tout et le souvenir légendaire d'une certaine pierre qui, un jour, reviendrait peut-être à un de leurs descendants. « L'or, répétaient-ils depuis à chacun de leurs premiers-nés, commence et termine tout espoir de l'homme. Si tu as assez d'or, tout ce que tu voudras sera à toi. »

Et maintenant Harrison Caldwell allait posséder plus d'or que n'importe qui. Les photos de la pierre et la traduction des anciens symboles des alchimistes étaient à l'abri dans le coffre d'une grande

banque de New York. Les morts, bien sûr, étaient morts et par conséquent sans danger. Leur tête n'était pas accrochée aux murailles du palais, en guise d'avertissement, mais ils garderaient le silence, un silence plus certain que n'importe quelle promesse de la bouche d'un saint.

C'était le grand jour de Harrison Caldwell. Il quitta les sobres bureaux de Caldwell et Fils, entre deux haies d'employés et de secrétaires qui s'inclinaient sur son passage. Les salaires étaient relativement modestes, les exigences précises et inamovibles et, en dépit de ce que tout spécialiste de la communication au sein de l'entreprise aurait appelé un retour à l'Âge de Pierre, Caldwell et Fils pouvait se prévaloir d'un taux de rotation exceptionnellement bas, alors que de grosses sociétés avec leurs « panellings d'enrichissement culturel », leurs « forums d'intéressement du personnel » et leurs tests psychologiques voyaient défiler leurs employés comme par un portillon de métro.

Caldwell et Fils n'organisaient pas de forums d'intéressement et les employés savaient pourquoi : ils n'étaient pas les copains des Caldwell, pas plus qu'ils n'étaient des associés dans l'entreprise. Ils étaient des employés, qui étaient payés régulièrement, qui avaient un plan de travail immuable et qui n'étaient donc pas surmenés un jour et oisifs le lendemain. Ils obtenaient de l'avancement et de l'augmentation selon leurs mérites. Et c'était rassurant.

Harrison sortit de l'immeuble en fredonnant et monta dans sa limousine ; il indiqua au chauffeur une adresse dans un quartier de Harlem où peu de Blancs s'aventuraient.

Pour Harrison Caldwell, Harlem était un des endroits les plus sûrs du monde, précisément grâce au ghetto noir. Le ghetto n'était pas dangereux, il ne l'était que pour les gens désarmés ou les pacifistes convaincus. Au cours des émeutes des années 60, quand les magasins et les immeubles étaient la proie des flammes, plusieurs bâtiments restèrent intacts. Non pas que les Noirs en fussent propriétaires, mais parce que ces immeubles appartenaient à la Mafia.

Alors que les journalistes attribuaient la responsabilité des émeutes à la misère, à l'injustice raciale et à toutes sortes de maux sociaux, Harrison Caldwell et la Mafia savaient qu'il y avait une raison bien plus fondamentale à ce pillage. Une raison très humaine. Les casseurs savaient qu'ils ne seraient pas inquiétés, sauf s'ils s'en prenaient à des magasins dirigés par la Mafia.

Ceux-là restèrent aussi paisibles que s'ils avaient été sur la Cinquième Avenue.

Il en était ainsi de l'entrepôt de Harrison Caldwell. C'était un bastion impénétrable à l'anarchie et aux pyromanes. Néanmoins, Harrison Caldwell prenait d'innombrables précautions : il exigeait que tout y

soit livré dans d'énormes caisses, des barils tellement lourds qu'il fallait une grue pour les déplacer. Comme rien ne pouvait être volé et emporté à la sauvette, jamais la délinquance qui sévissait dans le quartier ne l'avait touché.

Il arriva à son entrepôt à midi et monta dans le bureau entièrement vitré, très haut au-dessus du vaste atelier. Au-dessous de lui bouillonnaient d'immenses cuves de plomb et de soufre en fusion. Il regarda l'heure. Les camions ne tarderaient pas à arriver. Il était temps de procéder à une dernière inspection. Comme il l'avait exigé, chaque porte était gardée par un homme armé d'un fusil à canon scié. Caldwell louait ces hommes à un gangster du coin. On entendit au-dehors le grondement de lourds camions et des grincements de freins. Les gardes vérifièrent leurs armes et levèrent les yeux vers le bureau. Caldwell leur fit signe de laisser entrer les poids-lourds. La lourde porte d'acier s'ouvrit à deux battants et trois camions pénétrèrent dans l'entrepôt où ils s'arrêtèrent au pied d'appareils de levage géants. Immédiatement, les treuils abaissèrent de grands crochets qui enlevèrent, sur les plates-formes des camions, les gigantesques fûts jaunes marqués des croix noires symbolisant un danger nucléaire. Harrison était satisfait de voir que les fûts étaient déposés avec précision à l'emplacement prévu, que tout le personnel de son entrepôt travaillait à l'unisson, mais surtout que les camions étaient arrivés ponctuellement. Car il lui avait fallu des mois pour rassembler tous ces matériaux, pour réunir les grandes et petites quantités qui composaient le contenu de ces trois camions. Harrison Caldwell contemplait des mois de travail et des dizaines d'actions séparées, se rejoindre à l'heure prévue pour s'ajouter dans les proportions voulues aux cuves bouillonnantes de plomb et de soufre. Il allait devenir l'homme le plus riche de tous les temps. En voyant les camions apporter des tonnes du seul matériau qui avait manqué aux anciens alchimistes, il entendit les salves d'applaudissements que lui décernaient, à juste titre, ses ancêtres. Il était possible de faire de l'or pur avec du vulgaire plomb et du mercure. Il suffisait d'ajouter à ces ingrédients, dont les symboles figuraient sur la pierre, un élément incroyablement rare en leur temps mais abondant aujourd'hui. La seule chose qui avait manqué aux anciens alchimistes, c'était l'uranium, et, avec lui, les Caldwell auraient pu forger leur avenir sur la pierre philosophale. Le secret de la pierre et de son unique défaut séculaire était, après tout, l'histoire de sa propre famille.

Le vieil adage disait : « Celui qui possède l'or possède l'âme du monde. » Harrison Caldwell n'avait que faire de l'âme du monde. Il ne s'intéressait qu'à ce qui avait de la valeur.

Il dirigea lui-même le versement du contenu des fûts dans une cuve, et la regarda se remplir jusqu'à la marque qu'il avait tracée sur

le côté. Il avait pris la formule gravée dans la pierre sous l'Atlantique et l'avait multipliée par vingt mille. Les proportions étaient considérables. Ce qui n'avait été qu'une pincée de poils de souris en termes alchimiques s'était transformé en cinq tonnes d'uranium.

Trois entonnoirs d'acier chromé, longs de vingt mètres, aboutissaient à un entonnoir unique dans un mur blanc. Personne, dans la salle de mélange, ne verrait ce qui ressortait de l'autre côté de ce mur.

Harrison Caldwell remonta dans son bureau et s'engagea dans le seul passage conduisant dans l'arrière-salle, par un petit escalier en colimaçon. Cette pièce n'avait ni portes ni fenêtres. Il alluma l'électricité. Le sol, au-dessous de lui, un quadrilatère de cent mètres de côté, avait l'air d'un damier devenu fou. Des milliers de moules rectangulaires y étaient disposés, selon un ordre précis, les plus près de l'entonnoir étant légèrement surélevés par rapport aux plus éloignés.

Harrison Caldwell abaissa une manette. De l'autre côté du mur, les cuves basculèrent. Le plomb en fusion s'écoula à côté du soufre flambant et du mercure, puis vint l'uranium, si curieusement appelé par les alchimistes « dent de hibou ». L'uranium, bien entendu, n'avait aucun rapport avec des dents. Le professeur Cryx l'avait expliqué à Harrison et avait payé cela de sa vie.

Les métaux brûlants crépitèrent bruyamment en se rejoignant et en coulant à travers le mur en un flot gris, rose et rouge. Mais à la sortie leur mélange était devenu d'un jaune magnifique, avec une légère écume blanche à la surface. Ce qui se déversait dans les milliers de moules était de l'or. De l'or à 24 carats. Exactement 78,3 tonnes d'or pur, formant à ses pieds un sol de dalles d'or dans un monde où l'once se vendait 365 dollars.

*

* *

À Bayonne, dans le New Jersey, les trois routiers qui venaient de faire une de leurs livraisons habituelles d'uranium, pour l'agence fédérale contrôlant le métal, furent interceptés par une voiture surmontée d'un gyrophare clignotant.

Un homme portant un badge sauta de la voiture et demanda leur nom aux trois routiers. Puis il voulut savoir où ils conduisaient les camions.

— On les ramène au garage, répondit un des camionneurs et l'homme au badge nota l'adresse de ce garage.

— Vous avez transporté de l'uranium ?

— Ben oui, tiens. Pourquoi vous croyez que ces gros-culs sont

doublés de plomb ? Pour arrêter la radiation, pardi. Et pourquoi est-ce que vous croyez que nous portons des combinaisons antiradiations ? Pourquoi la question ?

— Nous avons eu un problème. De grandes quantités d'uranium disparaissent de diverses usines, partout dans le pays. Nous surveillons tous les transports.

— Nous avons nos bordereaux de livraison.

— Faites voir, dit l'homme en rempochant son badge.

Les trois routiers retournèrent à leurs camions. Il faisait un temps gris, frisquet, et ils étaient tous impatients de se débarrasser de leurs véhicules et d'aller boire une bonne bière. Les gros diesels des camions tournaient au ralenti dans Kennedy Boulevard, un chemin très fréquenté. Plusieurs personnes s'arrêtèrent pour regarder.

L'homme au badge examina les bordereaux et remarqua qu'il n'était question nulle part d'un arrêt à Harlem.

— Ouais, c'est vrai. Attendez, je vais vous donner l'adresse.

— Mais je croyais que c'était un secret et que vous deviez rester bouche cousue quelles que soient les circonstances ?

— Ben quoi ? Vous travaillez pour le gouvernement, pas vrai ?

L'homme au badge sourit. Il leur fit signe de se rapprocher et leur rendit leurs bordereaux. Chacun était accompagné d'une petite enveloppe. Chaque enveloppe contenait un billet. Le billet leur disait de lever le nez et qu'ils étaient en train de se faire braquer.

Le gros canon d'un 357 Magnum leur conseilla de croire à ce qui était écrit. Un des trois camionneurs se mit à trembler si fort qu'il n'arrivait pas à ôter sa montre.

— Deux portefeuilles suffiront, dit l'homme.

Ils ne demandèrent pas pourquoi il n'en voulait que deux. Ils se dirent qu'ils avaient de la chance. Ils le pensèrent pendant moins de trois secondes. Puis le gros canon du pistolet fit feu. Ils virent les éclairs avant d'entendre les détonations. Le son voyage à près de mille kilomètres à l'heure. Les balles de 357 Magnum voyagent plus vite. Elles firent éclater trois crânes et répandirent de la cervelle dans tout Kennedy Boulevard.

Une voiture passait au ralenti, l'homme sauta dedans et fut conduit jusqu'au pont de Bayonne, un immense dos-d'âne reliant la côte à Staten Islande. À son sommet, il jeta son badge à l'eau. Tout avait parfaitement marché, exactement comme on le lui avait dit. Et tout comme on le lui avait dit, il allait recevoir ce qu'on lui devait au bord d'un terrain de golf de Staten Islande. Ce fut là que le plan changea. Il ne reçut pas une enveloppe avec trente mille dollars dedans. On lui donna, à la place, une pelle toute neuve et il fut autorisé à creuser sa propre tombe.

Quand il eut fini, on lui dit de ne pas se donner la peine d'en sortir.

— Eh ben, merde alors ! s'exclama l'homme dans la fosse, si c'est comme ça qu'ils me paient, comment tu crois qu'on va te payer, toi ?

— Donne-moi la pelle, répondit l'autre homme debout au bord de la tombe.

Il avait des cheveux blond très clair et des traits délicats, une bouche souriante, en bouton de rose. Quand il saisit le manche de la pelle, il eut l'air de vouloir la tendre à celui qui était dans le trou, pour l'aider à en sortir. Mais avec un petit rire tendre, il balança le plat de la pelle et l'abattit en travers du larynx de l'homme déjà au tombeau. Après quoi, toujours souriant et content, il recouvrit le corps et combla la fosse.

Le lendemain, Dynamic News annonça le meurtre, à l'issue d'un vol à main armée, de trois camionneurs d'une usine nucléaire. Dans le même temps, une agence officielle niait toute disparition d'uranium.

— Tout en déplorant profondément la mort de trois de nos livreurs, nous n'avons aucune raison de craindre une alerte nucléaire, déclara le porte-parole du gouvernement qui était interviewé.

— Mais les camions étaient vides, n'est-ce pas ? demanda le journaliste.

— Il s'agissait de camions vides en route vers le garage principal en Pennsylvanie, affirma l'interviewé.

— Mais est-ce qu'ils étaient vides au départ ?

— Oui.

— Alors pourquoi étaient-ils sur la route ?

— Précisément pour les ramener au garage principal en Pennsylvanie.

Sur ce, le porte-parole assura à la presse, à la télévision et au monde entier qu'il n'y avait pas à s'inquiéter pour le moment. Tout était revenu dans l'ordre.

Dans son bureau près de Wall Street, Harrison Caldwell écoula sur le marché, qui l'absorba sans broncher, cinq tonnes d'or. Il prit alors des dispositions pour en vendre deux fois plus. Il venait de trouver un moyen de perfectionner le ramassage de l'uranium. Quand on avait une fortune illimitée, rien n'était impossible.

CHAPITRE IV

C'était une honte. C'était une injure et une humiliation presque insoutenables. Mais Chiun supportait la disgrâce. Il entendait la supporter dans la dignité et le silence. Et il l'aurait endurée encore plus longtemps si Remo n'avait pas ignoré son silence. Car un silence ignoré est la chose la plus injurieuse du monde. Autant être un rocher silencieux. Et Chiun, Maître de Sinanju, n'était pas un rocher. Et quand il s'arrêtait de parler, c'était plutôt mauvais signe.

— Je suis en silence, dit-il avec haussement dédaigneux des épaules, sous son kimono de jour, gris et or.

— J'ai entendu, répliqua Remo.

Il montra sa carte et celle de Chiun au portail de la solide grille entourant l'usine nucléaire de McKeesport en Pennsylvanie. C'était une des usines où de l'uranium avait été volé. Trois camions qui lui étaient destinés n'étaient pas arrivés parce que leurs conducteurs avaient été attaqués et assassinés dans une petite ville du New Jersey. C'était suspect. Trois morts pour deux portefeuilles contenant moins de 150 dollars. Naturellement, au jour d'aujourd'hui ce genre de chose devient aussi courant que du sable dans le désert. Mais il n'y avait aucun autre point de départ. Tous les services d'investigation avaient fait chou blanc. Remo ne savait pas trop ce qu'il pourrait trouver. Sûrement que Smitty voulait qu'on reprenne l'affaire sous un jour nouveau.

— Je suis toujours en silence, dit Chiun.

— Bon, d'accord. Excusez-moi. Et pourquoi êtes-vous toujours en silence ?

Chiun détourna la tête. Quand on était silencieux, on n'avait pas à donner d'explications.

Les cartes d'identité indiquaient que Remo et Chiun étaient des ingénieurs nucléaires chargés de noter l'efficacité de l'usine. Cela leur donnait le droit de poser n'importe quelle question, même les plus stupides.

Remo demanda où l'uranium était entreposé avant son expédition et on lui répondit qu'on n'avait pas eu le temps de l'entreposer. Il avait été expédié dès qu'il avait été enrichi.

Chiun toucha le bras de Remo.

— Je sais, petit père, vous êtes toujours en silence. Regardez ces trucs-là. C'est intéressant. Tous ces tuyaux.

— Excusez-moi, Monsieur, dit un gardien, y a-t-il quelque chose de

particulier que vous examinez ?

— Je suis simplement médusé par toute cette technologie ultramoderne.

— Ce n'est pas précisément ultramoderne, Monsieur. Cette tuyauterie est celle des toilettes.

— Ah, parfait.

— Puis-je voir vos papiers, s'il vous plaît ?

Le gardien examina les deux cartes plastifiées avec des photos ressemblant vaguement à Remo et à Chiun et les présentant comme des ingénieurs nucléaires. Les photos ne permettaient pas de les identifier réellement mais, d'après elles, on ne pouvait pas non plus affirmer que Remo et Chiun n'étaient pas ceux qu'ils disaient être. Elles avaient la netteté et la qualité de photos de passeport normales.

— Voulez-vous me suivre, monsieur, s'il vous plaît ?

— Non, répliqua Remo.

Il reprit la carte, même avec les mains du gardien qui la suivait.

— Vous devez venir avec moi. Vous risquez d'être blessé. Vous n'avez même pas d'équipement antiradiation.

— Je n'en ai pas besoin. Je les sens.

— Personne ne peut sentir les radiations.

— Vous le pourriez si vous écoutiez votre corps.

Chiun détourna la tête, écoeuré. C'était dans le caractère de Remo d'essayer d'expliquer certaines choses à n'importe quel imbécile. On pouvait même sentir l'odeur de viande de vache émanant de l'haleine de ce gardien et Remo lui parlait d'écouter son corps. Le comble de l'absurdité. Tout à coup, Chiun eut tellement de raisons de garder le silence qu'il y renonça.

— Imbécile, dit-il à Remo. Nous en sommes réduits à parler à des gardiens, à de petits porteurs de halberdes, à des gens qui ne sont même pas des policiers avec leurs petites plaques carrées et pas d'honneur. Pourquoi est-ce que tu perds ton temps à parler à des mangeurs de vaches mortes ?

— Je lui ai dit que nous n'avions pas besoin de tenues antiradiations.

— Nous avons besoin de cerveaux, voilà de quoi nous avons besoin. Je t'ai entraîné à être un assassin et voilà que tu te promènes en cherchant des voleurs. Nous ne cherchons pas des voleurs, nous. Les policiers cherchent les voleurs. Ton drame, c'est que tu n'as jamais travaillé pour un véritable empereur.

— Notre pays a un problème. Ce truc peut être utilisé pour faire des bombes capables de détruire nos villes. Est-ce que vous imaginez des villes entières incinérées ?

— De nos jours ? Bien sûr. Tout a perdu sa grandeur. On détruit des villes sans même les soumettre au sac et au pillage. Et qui sait

reconnaître un assassin, aujourd'hui ? Un bon assassin, pas un génie, juste quelqu'un de consciencieux, sauverait des millions de vies.

— Savez-vous combien de personnes ont été tuées à Hiroshima ?

— Pas autant que les Japonais ont tué à mains nues durant le viol de Nankin. Ce ne sont pas les armes qui posent problème, mais les armées qui ne sont même plus formées de soldats mais de citoyens. Tout le monde est son propre tueur à gages. Dans quelle honte a sombré cette époque ! Et voilà que tu utilises les enseignements que je t'ai transmis pour faire tomber l'univers dans la dégradation générale de ton espèce ! gronda Chiun. Et il se lança dans la litanie habituelle, répétant qu'il aurait bien dû savoir en tentant de former un Blanc que le Blanc retournerait à ses manières de Blanc.

Il proféra tout cela en suivant Remo dans toute l'usine nucléaire, en dialecte coréen du nord-ouest de la péninsule appelée par les Maîtres de Sinanju la « crique sanglante ». En conclusion, il déclara qu'il ne se sentirait pas aussi avili si Remo travaillait pour un véritable empereur, au lieu de ce fou de Smith.

Alors qu'ils visitaient les lieux, le directeur de la sécurité qui était une directrice – une femme en costume-tailleur très strict, avec des lunettes très strictes et une démarche plus stricte encore – les rejoignit. Remo ne fit pas du tout attention à elle.

— Ô gracieuse dame, je vois que vous aussi, vous souffrez, murmura Chiun.

— Je m'appelle Consuelo Bonner, annonça-t-elle. Je suis le directeur de la sécurité et je ne suis pas une dame. Je suis une femme. Que faites-vous ici tous les deux ?

— Chut, dit Remo. Je réfléchis.

— Il ne voit pas votre beauté, Madame, dit Chiun.

— Est-ce que vous feriez taire ainsi un homme ? demanda Consuelo Bonner.

Elle avait 28 ans et tout pour être cover-girl avec ses yeux bleus étincelants, son teint de lis et ses cheveux de jais, mais elle préférait exercer une profession où aucun homme ne lui donnait d'ordre.

— Non, je ne ferais pas taire un homme dans votre situation. Je lui ferais traverser un mur, répliqua Remo.

— Vous ne m'avez pas l'air d'un ingénieur nucléaire. Quel est le taux de fission d'un neutron soumis à l'hyperbombardement de flots d'électrons intensifiés au laser ?

— Bonne question, dit Remo.

— Répondez où je vous arrête.

— Sept, hasarda Remo.

— Quoi ? s'exclama Consuelo Bonner.

La réponse était une formule.

— Douze, corrigea Remo.

— Ridicule ! s'écria-t-elle.

— Cent douze, suggéra Remo.

Il tourna le dos à la jeune femme et continua d'arpenter les couloirs de l'usine, en plaçant le problème en perspective. Si les déchets nucléaires étaient volés, raisonna-t-il, les vols n'avaient pu être commis par des gens sans protection contre les radiations. Ni par des gens qui ne savaient pas comment manipuler de l'uranium en si grandes quantités et si fréquemment. Donc, ce devait être quelqu'un qui travaillait dans le système lui-même, quelqu'un qui avait normalement accès à ce truc-là.

La jeune femme les suivait toujours. Elle avait un walkie-talkie et réclamait des renforts. Chiun lui sourit, en disant à Remo qu'il devait apprendre à parler aux femmes. Il ne fallait pas les blesser ; il fallait faire pleuvoir sur elles des pétales de diversion. Il se tourna vers elle, afin de fournir un gracieux exemple :

— La délicatesse de vos mains sur cet instrument dément votre propos, susurra-t-il. Vous êtes mille matins de joie et de ravissement.

— Je vaux largement un homme. Je peux faire exactement les mêmes choses que vous, permettez-moi de vous le dire.

— Hein ? fit Remo.

— Je dis que je vais vous arrêter. Je peux faire tout ce que fait un homme.

— Pissez par la fenêtre, lui dit Remo en cherchant toujours la salle de stockage.

Il savait maintenant reconnaître les toilettes. De grosses canalisations d'aspect atomique y entraient. Le réacteur avait une petite tuyauterie, style salle de bains. D'ici quelques minutes, il aurait tout compris de cette usine, il en était sûr.

Consuelo Bonner attendit sagement d'avoir à sa disposition une force écrasante. Huit gardiens. Quatre pour chaque intrus.

— C'est votre dernière chance. Ce secteur est sous protection fédérale. Vous êtes ici dans des circonstances suspectes et je dois vous demander de me suivre. Si vous refusez, je serai contrainte de vous faire arrêter.

— Pissez par la fenêtre, répéta Remo.

— Quelle grossièreté devant une personne aussi élégante, protesta Chiun.

— Arrêtez-les, ordonna Consuelo.

Les gardiens se séparèrent en deux équipes de quatre qui, appliquant les consignes d'entraînement, se déployèrent chacune en losange, afin de réduire à l'impuissance les contrevenants. Malheureusement, ils se refermèrent sur eux-mêmes. Consuelo Bonner arrondit les yeux. Ces vigiles avaient été entraînés dans les meilleures académies de police. Elle les avait vus à l'œuvre, de ses propres yeux.

Elle en avait vu un fendre un madrier avec sa tête. Ils avaient tous une bonne expérience des arts martiaux et maintenant ils se bousculaient comme des bébés dans un parc.

— Allons, allons, grommela-t-elle. Du nerf. Utilisez des matraques. N'importe quoi. Des pistolets. Vous voyez bien qu'ils vous échappent.

Les gardiens renoncèrent à leur tactique et, poussant un cri de guerre, tous les huit chargèrent comme un troupeau furieux les deux hommes qui s'éloignaient tranquillement dans le couloir comme s'ils se promenaient dans un pré.

À la fin de l'escarmouche, deux sur huit tenaient vaguement debout et un troisième affirma qu'il ne sentait plus rien. Les deux envahisseurs continuaient à marcher. Consuelo Bonner ôta ses lunettes.

Elle avait l'intention de s'en prendre au plus vieux. Celui-là, au moins, était bien élevé.

— Je n'ai pas dû bien vous comprendre. Je veux simplement maintenir la sécurité dans cette usine.

— Où des stocks importants d'uranium ont disparu, dit Remo.

— Vous ne pouvez pas le prouver. Cette usine est aussi sûre que si un homme la dirigeait.

— C'est bien ce que je dis. C'est le bordel.

— Vous ne croyez tout de même pas que les hommes valent mieux !

— Nous croyons qu'il nous sera à jamais interdit de faire des enfants, dit Chiun. Nous devons donc nous contenter de nos pouvoirs dérisoirement redoutables.

Consuelo les suivait dans le couloir.

— Si vous n'êtes pas des ingénieurs, qu'est-ce que vous êtes ?

— Des gens qui ont les mêmes intérêts que vous, répondit Remo.

— Pour exalter votre beauté, ajouta Chiun.

En coréen, Remo lui dit que cette femme était invulnérable à ce genre de flatterie. Chiun riposta, en coréen aussi, que Remo se conduisait comme un grossier petit Blanc. Quel mal y avait-il à rendre une pauvre vie moins triste par un mot gentil ? Chiun, lui, savait vivre dans l'ingratitude. Il l'avait appris au contact de Remo. Mais pourquoi faire souffrir une femme innocente ?

— Pour la dernière fois, je ne vais pas écrire que je ne suis pas blanc. Je ne vais pas insinuer que je vous ai menti ou que quelque chose, dans votre enseignement, a fait de moi un Coréen. J'ai toujours été blanc. Je serai toujours blanc. Et quand j'écirai l'histoire de Sinanju...

Chiun leva une main.

— Tu écriras que nous ne sommes rien que des agents de surveillance et que la grande Maison de Sinanju, qui regroupe les plus

grands assassins du monde, a été réduite à un rôle de domestique.

— Nous sauvons une nation.

— Qu'est-ce que la nation a fait pour toi ? Qu'est-ce que la nation t'a enseigné ? Quelle est ta nation ? Il y a des milliers de pays et encore des milliers d'autres. Mais Sinanju est ici pour demain et encore demain et pour toujours... si tu ne nous détruis pas.

— Et je ne vais pas non plus épouser un de vos laiderons de Sinanju.

Tout cela était dit en coréen, à une vitesse de mitrailleuse. Consuelo Bonner ne comprenait pas un mot. Mais elle savait qu'il s'agissait d'une dispute. Elle jugeait aussi, avec la plus totale certitude, que ces deux types avaient autant de rapport avec la science nucléaire qu'avec un flipper. Elle savait aussi que huit gardiens n'avaient rien pu faire contre eux et qu'ils auraient pu en neutraliser bien plus.

Mais Consuelo Bonner n'était pas devenue le chef de la sécurité d'une usine nucléaire par hasard. Les femmes, elle le savait, étaient jugées plus sévèrement que les hommes. Elle était presque certaine que ces deux hommes pourraient bien être exactement ce qu'il lui fallait pour récupérer son uranium, tout en lui laissant tout l'honneur de cette récupération et faire faire un petit pas de plus à son sexe. Sans parler du grand pas pour son portefeuille.

— Je sais qui vous êtes, dit-elle. Vous n'êtes pas des ingénieurs. Vous faites partie d'une des millions d'agences fédérales qui essaient de récupérer l'uranium. Nous les avons toutes vues passer, je crois. Ça n'a pas été rendu public parce qu'on ne veut faire peur à personne, avec ces dizaines de tonnes d'uranium qui se baladent dans la nature, de quoi fabriquer des dizaines de bombes atomiques. Mais je peux vous aider à retrouver sa trace.

Remo s'arrêta de marcher. Il regarda Chiun qui se détourna, encore en colère.

— D'accord, dit-il. Mais d'abord, j'aimerais bien savoir quelque chose. Quelle était la bonne réponse à votre première question, celle qui vous a fait soupçonner que je ne suis peut-être pas un ingénieur nucléaire ? Est-ce que c'était sept ? J'avais dans l'idée que ça devait être sept.

— C'est une formule. Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Au cas où quelqu'un d'autre me le demanderait.

Chiun se tourna lentement vers la jeune femme blanche qui encourageait Remo à être un découvreur d'objets perdus. Il contempla sa peau blanche satinée et son strict tailleur occidental.

« Catin », pensa-t-il.

— À quoi pensez-vous ? demanda Consuelo.

Chiun sourit et tira Remo par la manche pour l'éloigner de cette brune tentatrice.

Harrison Caldwell sentit son estomac se crispier. Il avait les mains moites, les lèvres sèches et, à nouveau, il eut peur. Mais il ne devait pas montrer qu'il avait peur. Devant cet homme, il ne devait manifester ni peur ni malhonnêteté. C'était le seul homme à qui on ne mentait pas. Pas plus qu'on ne se servait de lui négligemment. Toujours avisé, Harrison Caldwell l'avait gardé en réserve, uniquement pour le bon moment, pour les bonnes missions. Car, comme l'avait toujours dit sa famille, « L'argent sans épée est un cadeau pour quiconque en a une. »

Harrison Caldwell n'avait pas eu recours à ses services pour le professeur qui avait traduit la pierre ni, bien sûr, pour les plongeurs. Harrison Caldwell ne se servait de Francisco Braun que lorsque c'était absolument nécessaire. On ne le gaspillait pas par orgueil, on ne le traitait pas comme un serviteur.

« Traite ton épée comme ta fille et tu mourras de vieillesse. » Cela signifiait qu'on ne se servait pas de son épée à tort et à travers, pour n'importe quel petit problème agaçant ni même pour tout assassinat. Harrison Caldwell n'était pas un timoré mais Francisco Braun avait de quoi transformer en gélatine un estomac de fer. Depuis qu'il l'avait découvert, Harrison Caldwell se demandait parfois si Francisco savait à quel point il était terrifiant. Il avait trouvé Francisco dans les bas-fonds du port de Barcelone. Sachant qu'il aurait besoin d'une épée pour amasser une grande fortune, il était allé dans le pire quartier de Barcelone et avait demandé le nom du tueur le plus féroce.

Guidé par la rumeur publique, il arriva jusqu'à l'homme qui dirigeait le réseau de drogue local. Il était connu pour liquider ses adversaires en leur fracturant les côtes et en leur crevant les poumons. Harrison Caldwell offrit cent mille dollars à celui qui le tuerait, en expliquant qu'il voulait venger un parent mort de la drogue. Quand on offrait cent mille dollars, on n'avait pas besoin de fournir une très bonne explication.

Après trois semaines de carnage, le trafiquant de drogue fut découvert mort dans son lit avec l'estomac proprement fracassé et un joli jeune homme blond vint aimablement à l'hôtel réclamer son argent. Au premier abord, Caldwell refusa de croire que ce charmant garçon était le tueur. Le concierge de l'hôtel l'avait pris pour un homosexuel, un prostitué, tant il avait des traits délicats. Mais quelque chose, peut-être l'aisance de ce si joli jeune homme, persuada Harrison Caldwell qu'il avait bien exécuté le travail.

— J'ai promis cent mille dollars, dit-il. C'est faux. Ce sera quatre cent mille. Cent mille tout de suite et trois cent mille bientôt. En or.

— Pourquoi trois cent mille dollars ? demanda le jeune homme.

— Parce que vous ne travaillerez plus jamais pour quelqu'un d'autre. Vous êtes mon épouse.

Il laissa le jeune homme réfléchir. Et Francisco Braun accepta.

Dès que Harrison Caldwell découvrit le rôle de l'uranium dans la formule alchimiste, son épée se mit au travail. Un travail précis. Francisco Braun était capable de tuer n'importe qui, n'importe où, n'importe quand et à la perfection. La veille encore, tandis que l'or coulait enfin dans les moules, Francisco Braun avait tué l'unique maillon reliant les camions d'uranium à son maître. C'était Francisco qui avait eu l'idée d'engager un truand pour commettre les meurtres et qui l'avait abattu ensuite. C'était un génie de l'assassinat et s'il parlait peu de lui-même, Caldwell s'était renseigné et ce qu'il avait appris lui avait confirmé que le meurtre était pour Francisco une seconde nature. Il était le petit-fils d'un criminel de guerre nazi qui s'était réfugié en Uruguay et avait offert ses talents à la police locale.

Plus tard, le jeune Francisco était entré dans la police à son tour où il avait formé une brigade d'une telle férocité qu'elle faisait pâlir les terroristes. Et puis, curieusement, Francisco était passé dans l'armée de la guérilla urbaine. Son explication était simple : « Il y avait moins de règlements sur la façon de tuer. »

Caldwell n'insista pas. Ce jour-là, il avait les trois cent mille dollars en or préparés pour Francisco. Il avait fait faire pour lui de petits lingots plats, tous avec le poinçon des Caldwell. Trois cent mille dollars en or ne recouvraient même pas le sous-main de son bureau en bois de rose.

Francisco regarda l'or et claqua des talons. Caldwell se demanda si, un jour, ce beau et terrible jeune homme se retournerait contre lui.

— Francisco, dit-il, nous avons un problème. Je crois que certaines personnes, à l'usine nucléaire de McKeesport en Pennsylvanie, commencent à flairer une piste. Notre souhait, Francisco, c'est que, puisque nous ne pouvons pas complètement brouiller notre piste, les traqueurs soient éliminés.

Caldwell expliqua que, d'après ses rapports, le chef de la sécurité avait trouvé une piste de bordereaux de livraison qui menait aux camions, indiquant qu'ils étaient pleins, pas vides. Cette dame avait avec elle deux hommes d'une adresse apparemment supérieure.

— Sur cette affaire, Francisco, je ne désire pas attirer l'attention.

— Bien, monsieur Caldwell.

— Est-ce que vous avez quelque chose contre le meurtre d'une femme ?

Et Francisco Braun répondit avec un doux sourire :

— J'aime les femmes. Je les aime beaucoup.

Les fiers Chevaliers Islamiques tiquèrent à la perspective de tuer une femme et, même, un Jaune. Le Blanc, en revanche, ne posait pas de problème, ils s'occuperaient même de lui gratuitement. Il y eut un éclat de rire général dans la sainte mosquée, à Boston, quand un petit Blanc aux allures de pédale proposa beaucoup de fric pour qu'on le débarrasse de trois personnes. Les fiers Chevaliers avaient souvent refroidi des gens, rien que pour voir comment marchait une nouvelle arme. Un journaliste blanc était passé un jour et ils lui avaient dit qu'Hitler aurait dû tuer tous les Juifs et ensuite tous les autres Blancs. Ils en pinçaient pour Hitler à cause des uniformes et des camps de concentration.

Quand certains Juifs protestèrent contre cette déclaration et crièrent à l'antisémitisme, le journal attaqua les Juifs. Après tout, les Noirs étaient devenus officiellement la minorité opprimée. Les Juifs, c'était fini. La mode était aux Noirs. Le journal qualifia les Chevaliers Islamiques de mouvement social positif.

Le petit Blanc aux allures de pédale offrait mille dollars comptant, en espèces, et quatre-vingts milles quand ils auraient fait le travail. Ils savaient tous ce qu'ils feraient. Ils prendraient les mille dollars, descendraient leurs trois objectifs, y compris la femme et le Jaune, prendraient les quatre-vingt mille et puis arracheraient la montre du jeune homme et l'élimineraient peut-être aussi par la même occasion.

Certains d'entre eux pensaient qu'il était assez joli pour le garder. Ils gardaient des gens, généralement des femmes, dans des chambres verrouillées. Parfois ils les vendaient. Ils n'avaient pas le moindre rapport avec un mouvement arabe, ni même avec aucun mouvement islamique, en dépit de leurs efforts. Quand ils furent surpris en train de dérober un tapis dans une mosquée, la police appela cela un vol avec effraction. Eux, ils appelaient cela un geste de partage et de prière.

Francisco Braun savait ce qu'il achetait. Il achetait des tueurs totalement nuls. Au début, ils avaient dû probablement s'entraîner sur des proches, puis sur des voisins avant de viser plus haut. Francisco se dit que tout juge qui relaxait ces tueurs et les renvoyait dans la vie normale, était responsable de la mort de plus de Noirs que le Ku Klux Klan au plus fort des lynchages du début du siècle.

Francisco Braun s'en moquait. Il avait vu leurs semblables dans les quartiers misérables de tous les coins du monde. Ils ne faisaient même pas de bons terroristes. S'il avait eu à organiser une révolution noire en Amérique, jamais il n'aurait utilisé ces gens-là, mais plutôt les Noirs de la classe moyenne qui s'appliquaient à fonder des foyers et à

envoyer leurs enfants à l'école. Ceux-là, c'étaient des soldats. Ceux-ci n'étaient que de l'ordure. Mais c'était d'ordure dont il avait besoin. De beaucoup d'ordures.

— Je veux un massacre, déclara Francisco.

— Aboule un peu la monnaie, mec.

— Bien sûr, répondit Francisco.

Il sentit que l'un d'eux se glissait vers lui. Pour comprendre ces gens, il fallait savoir que mille dollars tout de suite étaient plus importants qu'une montagne d'or plus tard. Ils imaginaient peut-être pouvoir le voler, voire même le violer. Beaucoup d'hommes se faisaient cette idée devant le tendre et charmant visage de Francisco Braun.

Il sourit gentiment et d'un mouvement souple, plein d'aisance, il appliqua le canon d'un Beretta 25 contre la bosse dans le pantalon du jeune homme qui se glissait vers lui et y logea une balle. Quelques dents très blanches et brillantes lui sourirent dans une figure d'un noir d'asphalte.

Malgré le sang rouge s'étalant sur l'entrejambes du pantalon, la douleur ne se voyait pas encore dans les yeux du jeune Noir. Le sourire, Francisco le savait, était la première réaction, l'incrédulité totale. C'est à ce moment-là que les Chevaliers Islamiques comprirent qu'ils n'avaient pas affaire à un sociologue ou un journaliste. Le soir même, ils étaient entassés dans trois voitures.

Ils s'arrêtèrent pour violer et piller, dans une ferme du New Jersey, jusqu'à ce que Francisco Braun apparaisse sur le seuil.

— Allez, on y va, ordonna-t-il.

En Pennsylvanie, les occupants des trois voitures se plaignirent d'être sans distractions depuis quinze heures. Ils souffraient d'inaction. Francisco demanda que l'un d'eux lui fasse part de tous leurs griefs. Ils désignèrent leur chef imam suprême comme porte-parole. Francisco écouta poliment toutes ses exigences, puis il lui fit sauter les yeux de deux balles. Les trois voitures ne s'arrêtèrent plus avant d'avoir atteint les faubourgs de McKeesport et l'adresse que M. Caldwell avait donnée à Francisco.

À ce moment, il étala sur le capot des trois voitures un assortiment de fusils mitrailleurs, de machettes, de pistolets et quelques grenades à main. Les jeunes Chevaliers n'en crurent pas leurs yeux, ni leur chance. Non seulement ils allaient pouvoir estourbir ce Blanc mais encore ils le couperaient en morceaux.

— Toutes ces armes sont chargées. Dans cette maison, dit Francisco en montrant, du haut de la colline, une maison avec une pièce éclairée au rez-de-chaussée, il y a trois personnes sans armes. En revanche, moi j'ai un pistolet. Je peux tuer au moins trois d'entre vous avant que vous ne m'abattiez. Trois au hasard. Alors vous avez le choix entre

trois personnes sans défense qui ne vous ont rien fait et moi qui ne demanderais rien de mieux que de vous coller des taches rouges sur votre peau noire. À vous de choisir.

Puis il sourit très gentiment. Les Chevaliers Islamiques se décidèrent en moins d'une seconde. Appelant à grands cris à la guerre sainte, ils s'emparèrent des armes et coururent vers la maison dans la petite vallée.

Francisco Braun savait qu'une attaque massive comme celle-ci ne pouvait être repoussée. Tout navrants qu'ils soient, la fureur de l'assaut des Chevaliers s'ajoutant à leur nombre neutraliserait n'importe quelle force. Il aurait aimé faire le travail lui-même mais M. Caldwell avait bien souligné qu'il voulait se distancer du crime. Dommage. Et il y avait une femme, aussi. Il aimait les femmes. Lugubre, il retourna vers sa voiture. Il ne pouvait supporter de voir les autres se payer tout le plaisir.

Tristement, il s'assit à son volant. La fusillade n'allait pas tarder. Il coupa le contact, pensant que le bruit du moteur avait couvert celui de l'attaque. Il baissa complètement sa vitre. Toujours aucun bruit. Il leur avait donné des AK-47, un excellent fusil d'assaut, sans doute le meilleur. Rien. Pas même une petite explosion de grenade ou le choc d'une machette. Francisco descendit de voiture et regarda au fond de la vallée. Un vieillard en large kimono rentrait dans la maison, enjambant les corps, inanimés qui obstruaient la porte d'entrée. Il n'y avait même pas eu un cri. Rien.

À présent, le bruit d'une altercation lui parvenait aux oreilles. Un homme râlait, parlait de balayer des cadavres. Le vieux, l'Oriental, tournait le dos au jeune, le Blanc. C'était le Blanc qui se plaignait.

— C'est vous qui les avez tués, c'est à vous de remettre de l'ordre. Il y a de grands sacs-poubelle à la cuisine. Vous pouvez aller les chercher aussi bien que n'importe qui.

Le jeune Blanc déplaçait les cadavres comme s'il s'agissait de petits cartons, les empilait proprement en pyramide, tout en maugréant qu'on lui laissait toujours le sale boulot.

— C'est la dernière fois ! grogna le Blanc. Puis, comme s'il se savait observé par Francisco depuis le début, il leva les yeux vers le sommet de la côte. Ohé, trésor ! Tu en veux aussi ?

Francisco fut pris de la furieuse envie de tuer cet homme ; plus que n'importe qui au monde, il voulait le jeune. Il voulait aussi le vieux. Et puis, comme ultime satisfaction, comme un dessert, il terminerait par la femme. Ils étaient tous à lui, maintenant. Et M. Caldwell ne pourrait absolument pas se fâcher qu'il les ait tués lui-même. Le plan des jeunes gens du ghetto avait échoué.

CHAPITRE V

Francisco Braun n'avait pas gagné sa prime, pour le meurtre de l'homme le plus féroce de Barcelone, en agissant avec précipitation. D'accord, il pouvait casser les côtes d'un homme d'un seul coup de karaté. Il avait fait sauter les yeux d'une femme en fuite, à cinquante mètres avec un petit pistolet. Et c'était une rapide, cette fille. Encore plus rapide quand elle avait laissé tomber son bébé.

Mais les meilleures armes que Francisco avait à sa disposition étaient la raison et la patience. Il se força à agir posément, malgré ce désir passionné qui l'étreignait de tuer ces trois personnes. Ces gens avaient massacré les ordures ramassées à Boston. Physiquement, ils se déplaçaient extraordinairement bien, si vite qu'il n'avait pu déterminer quelle méthode de combat à mains nues ils utilisaient. Il pouvait leur tirer dessus, tout de suite. Mais ce serait risqué. Il en abattrait peut-être un et devrait courir après les autres. Il ne savait pas de quoi ces hommes étaient capables. Il ne savait pas qui ils étaient et, même en le sachant, il risquait de manquer son coup. On l'avait prévenu qu'ils étaient particuliers, très particuliers.

Naturellement, s'il lançait une grenade dans la maison, ils se disperseraient probablement, en pleine confusion. Mais ce n'était qu'une probabilité et lui, s'il était encore en vie, ce n'était pas sur la foi d'un calcul de probabilité.

Déjà, il avait un avantage sur les deux hommes au-dessous de lui. Il savait qu'ils étaient dangereux. Mais eux, ils ne se doutaient pas du tout qu'il était très dangereux et qu'il allait les tuer. Ils ne pouvaient même pas savoir qu'il était là. Ce genre de différence avait toujours suffi pour donner la victoire à Francisco. Il n'y avait aucune raison de penser que cela allait changer maintenant. Il les connaissait, ils ne le connaissaient pas, alors il les tuerait. Il avait de la chance qu'ils se soient montrés, de la chance de ne pas être descendu.

Il retourna à sa voiture, ouvrit le coffre et y prit deux longs éléments télescopiques qui s'emmanchaient. Il les vissa avec soin sur un gros appareil de photo, qu'il fixa sur un trépied léger mais stable.

Il faisait frais dans cette région montagneuse de Pennsylvanie mais l'air n'avait rien de vivifiant. L'odeur des lointains terrils des vieilles mines de charbon créait une puanteur de marc de café brûlant dans le centre de la terre. La petite maison avait un aspect amical et chaleureux, avec son feu de bois dans la cheminée de la salle de séjour. Francisco Braun pointa l'objectif sur cette pièce. Au-dessus de

la cheminée, il y avait une photographie. Quand il put lire le nom du photographe dans le coin de l'épreuve, il sut que sa mise au point était parfaite. Il ramena l'objectif sur la porte.

À ce moment, en une fraction de seconde et avec autant d'aisance qu'un couvreur enfonçant son millième clou dans un toit, il fracassa la fenêtre du living-room avec un pistolet qui regagna sa poche avant que les échos du coup de feu ne reviennent des sombres collines de Pennsylvanie.

Le vieillard et le jeune homme étaient déjà dehors avant que les débris de verre ne soient retombés et la caméra de Francisco bourdonna en prenant vingt clichés par seconde. À la fin de la deuxième seconde, il avait son appareil dans une main et ouvrait la portière de sa voiture de l'autre. Avant la troisième, il démarra et accéléra aussi vite que le lui permettait le moteur.

Juste avant d'arriver à McKeesport, il ralentit et retira la pellicule de son appareil. Il fit le reste du trajet jusqu'à New York à une allure raisonnable. Il téléphona pour avoir un rendez-vous avec M. Caldwell. M. Caldwell se disait américain mais Francisco savait qu'il devait être autre chose. Jamais M. Caldwell n'avait demandé à être appelé Harrison. Le problème, avec les Américains, c'était qu'ils voulaient être les amis de tout le monde. M. Caldwell avait l'intelligence de ne pas le vouloir. Ainsi, c'était plus facile de travailler pour lui. Il n'était pas votre ami.

— Ici Francisco Braun. Je voudrais voir M. Caldwell, à sa convenance, dit Francisco au téléphone dont les touches étaient en braille.

On pouvait former les numéros dans le noir, ce qui était bien pratique parce que le téléphone était dans une chambre noire de photographe, installée dans son appartement de l'Upper East Side à New York. M. Caldwell l'avait fait emménager là, avec une ligne téléphonique directe, le lendemain du jour où il avait appelé Francisco son « épée ».

— Nous vous accorderons une audience cet après-midi, lui dit la secrétaire.

Elle lui fixa une heure et il ne chercha pas à se renseigner sur la signification du mot « audience ». Il avait ses photos, vingt en moins d'une seconde, chacune prise plus vite qu'un œil ne pouvait ciller ou une oreille capter un son.

La belle figure de Francisco Braun était parfaitement calme alors que la bande de pellicule passait par le révélateur puis dans un bain de rinçage et finalement dans le fixateur qui arrêta le développement pour que la lumière ne puisse plus altérer les images. Avec les meilleurs négatifs, il tirerait des épreuves et il aurait alors sous les yeux la figure de ses victimes, pour les étudier à loisir. Plus important

encore, ce serait quelque chose à distribuer en vue d'une identification.

Une anomalie apparut dans ce qu'il considérait comme les meilleurs négatifs. Le Blanc avait l'air de regarder droit dans l'objectif. Trois épreuves. Toutes de face. C'était un hasard improbable. Impossible, vraiment, parce que personne ne pouvait voir en une seconde ce qu'il y avait en haut de cette côte, surtout dans la confusion suivant l'explosion d'une fenêtre. Francisco avait déjà vu les résultats d'un tel incident, la panique et l'étonnement, les têtes tournées à droite et à gauche, les bouches ouvertes. C'était seulement à cause de la rapidité de la prise de vue que la personne semblait avoir remarqué l'appareil, regardé l'objectif. Les photos pouvaient mentir, parfois.

Francisco fit passer les négatifs dans un tambour conçu pour tirer des épreuves avant que les négatifs ne soient secs. Le tambour tourna en bourdonnant, cliqueta, s'arrêta.

Avec précaution, il retira les trois épreuves et les étala sur la table avant d'allumer l'électricité.

Et ce n'était pas le sujet qui avait la bouche ouverte, mais Francisco.

Il prit du recul. C'était impossible. Ce devait être accidentel. Il se força à revenir vers son évier.

La figure de l'homme était parfaitement tournée vers l'objectif et il n'était pas le moins du monde bouche bée ni terrifié. Il souriait. Il souriait à la caméra comme si le menaçant Francisco Braun n'était qu'une blague. Il examina de près les trois photos de face. Sur toutes, il y avait le même sourire ironique.

Rapidement, il fit passer les vingt négatifs par le tambour d'impression. Il lui fallait tout regarder.

Cela n'allait pas assez vite. Il tapota du pied. Il dit au tambour de se dépêcher. Il se rappela qu'il ne devait pas parler à des objets inanimés. Il se dit que Francisco Braun ne perdait pas si facilement son sang-froid. Il se rappela le nombre d'hommes qu'il avait tués.

Quand les photos apparurent, elles se révélèrent encore plus inquiétantes, mais cette fois il s'y attendait. La toute première montrait les deux hommes sortant de la maison et dès la deuxième, il était évident qu'ils avaient eu instantanément conscience de sa présence. Le vieux, c'était étonnant, se déplaçait aussi bien, sinon mieux, que le jeune. Du reste, le regard du vieillard sur l'objectif était le plus intéressant des deux. Il avait l'air de regarder le temps qu'il faisait. L'insouciance absolue. Il s'était ensuite tourné vers le jeune pour s'assurer qu'il avait bien vu ce qu'il y avait sur la hauteur et, constatant que le jeune regardait bien la caméra, il était rentré dans la maison. Et alors, bien sûr, il y avait eu ces trois photos qui révélaient

son amusement, mais aucune espèce de panique.

Bien, se dit Francisco Braun et il se félicita de ne pas avoir attaqué immédiatement. Il prit deux photos identifiables, permettant de juger approximativement de la taille et du poids des sujets, et les emporta à son rendez-vous avec M. Caldwell.

Les bureaux de M. Caldwell occupaient tout un étage d'un gratte-ciel du centre de New York. Deux hommes en uniforme bleu marine avec un blason brodé en rouge sur la veste, représentant un pot d'apothicaire et une épée, gardaient la porte.

— J'ai rendez-vous avec M. Caldwell, dit Francisco qui avait sous son bras les deux photos dans une petite enveloppe de cuir.

— S'il vous plaît, si vous voulez bien, dit un des gardiens.

— Si je veux bien quoi ?

— Attendre votre audience.

Encore ce mot d'audience...

Dès que la porte s'ouvrit à deux battants, Francisco commença à comprendre de quoi parlaient le gardien et le secrétaire.

Il n'y avait plus de bureaux séparés, plus de cloisons. Les secrétaires et autres employés étaient assis à de petits bureaux de chaque côté de la salle, en laissant dégagée une vaste étendue. Vers le fond, sur une estrade, il y avait un fauteuil à grand dossier, étincelant de pierreries multicolores, peut-être bien des pierres précieuses. Au-dessus du fauteuil était accroché le curieux blason, en cuivre rouge martelé sur un fond de velours violet. Et dans le fauteuil, une main sur l'accoudoir, l'autre sur ses genoux, trônait M. Harrison Caldwell.

— Nous vous verrons à présent, dit M. Caldwell.

Francisco Braun jeta un coup d'œil autour de lui, cherchant les autres. Mais M. Caldwell était seul. Il n'y avait personne près de lui, dans un rayon de vingt-cinq mètres. Un doigt bagué lui fit signe de s'approcher de l'estrade.

Braun entendit ses talons claquer sur le marbre poli du sol. Aucun des employés ne leva les yeux. La main au doigt bagué se tendit vers Francisco. Il l'aurait bien serrée mais elle était tournée vers le bas. Il n'y avait plus de doute possible. C'était bien une audience, pas un rendez-vous.

— Votre Majesté, bafouilla Francisco et il baisa la main.

— Francisco Braun, mon épée, dit Harrison Caldwell. Venez-vous nous dire que vous avez supprimé notre problème ?

Braun recula en s'inclinant. Ainsi, M. Caldwell se prenait pour un roi. Bien sûr, il payait bien et il n'avait encore rien commis de stupide. Mais cette nouvelle dimension forçait Braun à réfléchir encore plus avant de prononcer un mot. Caldwell était peut-être fou. Quand bien même il serait fou, il était d'abord monstrueusement riche. Braun savait bien que les plus grandes multinationales avec leur siège à New

York n'avaient pas d'argent à gaspiller en vastes espaces dans le quartier de la finance. Rien que cette salle, cette salle du trône, occupait tout un étage.

— Votre Majesté affronte un ennemi plus redoutable que je ne m'en doutais.

— Un ennemi ?

— Oui, Majesté.

— Nous n'avons ni ennemis permanents ni amis permanents.

— Votre Majesté, ce n'est pas moi qui ai choisi de tuer ces hommes. Ils ne sont pas mes ennemis.

— Tant que vous me servirez, Francisco, ils le seront.

— Oui, bien sûr Majesté. Ils ont échappé au premier assaut. Je suis venu parce que vous avez mentionné qu'avec votre puissance, vous aviez d'exceptionnelles capacités d'information.

— De plus en plus grandes chaque jour, déclara Caldwell.

— Je voudrais en savoir davantage sur ces deux-là, pour que je puisse mieux vous en débarrasser.

— Les ennemis ne sont pas toujours des ennemis, vous savez.

Braun hésita. Il ne savait pas s'il devait oser contredire Caldwell, maintenant. Mais il le fallait bien. S'il voulait éliminer ces deux-là, il aurait besoin d'aide. Sinon, mieux valait s'éclipser avec la vie sauve.

— Votre Majesté, vous vouliez vous-même les éliminer parce qu'ils gênaient une de vos entreprises, d'après vos rapports. Est-ce qu'ils auraient cessé d'être gênants ?

— Pas à notre connaissance.

— Alors j'ai besoin d'une aide.

— Fort bien. Nous vous l'accorderons.

— J'ai besoin, Majesté, d'identifier ces deux hommes.

Francisco ouvrit son porte-documents et présenta les photos à M. Caldwell, ou Son Altesse M. Caldwell, il ne savait trop que penser. Caldwell ne les prit pas mais obligea Braun à les tenir devant lui, à hauteur de ses yeux.

— Je vois, dit-il. Quel mépris sur cette figure ! Quel sourire arrogant ! Il devait avoir une bien piètre opinion du photographe.

— Ce qu'il me faut savoir, c'est où ils ont appris ce qu'ils savent. Ils ont des pouvoirs particuliers.

Braun continuait de tenir les photos devant sa Majesté M. Caldwell. Les muscles de ses bras protestèrent, ce qui fit trembler les épreuves. Sa Majesté M. Caldwell ne le remarqua pas. Il contemplait le plafond. Braun y jeta un coup d'œil. C'était un plafond très ordinaire. Il se dit que Sa Majesté M. Caldwell devait être perdu dans ses pensées et il baissa les bras.

Caldwell claquait des doigts. Aussitôt, Braun haussa les photos. Caldwell rit tout bas.

— Une idée amusante vient de me venir, dit-il en sachant que cette idée n'amuserait pas du tout Braun, et il regarda son épée au fond des yeux. Notre bon Francisco, n'allez pas vous troubler outre mesure de ce que nous allons dire, mais au temps des véritables monarques, il y avait un homme qui se battait pour le roi. On l'appelait le champion du roi. Il était le meilleur, le plus fort, le plus rusé du pays. Notre idée, qui nous amuse, c'est que ces deux-là possèdent peut-être des pouvoirs plus redoutables que les vôtres.

Une bouffée de colère monta à la gorge de Francisco. Il eut envie d'arracher les photos à Caldwell, ce simili-roi, Altesse d'une cour qui n'existait plus depuis des siècles, celle de l'ancienne monarchie espagnole. Mais Sa Majesté M. Caldwell était aussi l'homme le plus riche pour lequel il ait jamais travaillé. Et jusqu'à présent il n'avait pas été fou du tout. Il répondit en contrôlant un ton glacial :

— Tout ce que j'ai dit à Votre Altesse, c'est que ces deux hommes ne sont pas encore morts. Mais ils sont en train de mourir. Votre épée implore simplement sa couronne d'accélérer le processus, pour contribuer à affermir votre pouvoir, aux yeux de ceux qui veulent vous renverser.

— Bien parlé, notre bon Francisco. Nous prendrons toutes les mesures nécessaires.

Il fit légèrement signe, d'un doigt. Une secrétaire cliqueta des talons sur le marbre, derrière Braun. Elle baisa les pieds de Caldwell et prit les photos.

— Nous vous parlerons plus tard de ces deux-là, dit-il.

La jeune femme inclina la tête. Apparemment, elle n'avait même pas le droit d'adresser la parole à Caldwell. Francisco avait eu cet honneur.

Caldwell abaissa alors sa main. Cette fois, Braun comprit tout de suite ce que voulait son seigneur. Il baisa la bague et sortit à reculons. Avant qu'il ne parte, un assistant lui remit une lourde serviette de cuir et une adresse à quelques pâtés de maisons de Wall Street.

C'était celle de la bourse de l'or. Il portait au moins vingt kilos d'or. Est-ce qu'il devenait livreur, à présent ? Est-ce que Caldwell le dégradait à ce point ? Il apporta la serviette à la bourse et une fois à l'intérieur, il en retira tous les lingots et les claqua sur le comptoir avec une colère rentrée.

Un vieux monsieur à lunettes, en gilet, pesa chaque lingot, avec le sourire.

— De l'or Caldwell. Bonne famille. J'ai toujours aimé faire des affaires avec les Caldwell. De vrais connaisseurs, vous savez. Ils en savent long, sur l'or. Vous savez ce que c'est.

— Non grommela Francisco. Je ne sais pas ce que c'est.

— Eh bien, vous avez des gens qui font de l'or rien que pour gagner

de l'argent, et puis vous avez les véritables vieilles maisons.

— Parce que les Caldwell, c'est une vieille maison ?

— Pfuhihhh ! Avant la fondation des États-Unis, ils étaient là ! s'exclama le petit vieux.

Il posa un autre lingot sur sa balance. Braun examinait les lieux avec dédain. La salle était solidement renforcée d'acier, que personne ne s'était donné la peine d'astiquer depuis des années et il régnait dans tout cela une odeur de moisi. La balance elle-même n'avait plus d'âge, elle était ternie et cabossée et ses deux plateaux plus ou moins tordus. Mais si l'on mettait le nombre exact de poids d'un côté, on pouvait être aussi sûr que la terre est ronde qu'une fois les deux plateaux à égale hauteur, les poids seraient aussi parfaitement égaux. Il n'y avait pas la moindre possibilité de fraude.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec les Caldwell, reprit le vieux changeur. Ils s'y connaissent en or. Quand on voit le poinçon avec le blason Caldwell, on est tranquille. Ce blason a une grande signification, il est très ancien. Oh oui, il est vieux, ce poinçon !

Braun consulta sa montre, avec ostentation, pour que le vieux débris ne continue pas de radoter éternellement. Mais l'homme ne s'interrompit que lorsque Francisco le regarda.

— Voyez ce blason. De nos jours le pot d'apothicaire est le symbole des pharmaciens mais dans le temps c'était celui des alchimistes. Vous savez ce qu'est un alchimiste, jeune homme ?

— Non, marmonna Francisco en jetant un coup d'œil aux derniers lingots dans la serviette.

Il en restait trois à peser. Il soupira. Donc, l'argent était bon. Donc, Caldwell était extrêmement astucieux. Est-ce que ça compensait d'avoir à baiser des anneaux et à livrer des colis ?

— Le mot alchimiste est la racine de notre mot « chimiste » d'aujourd'hui, expliqua le vieux. Ça vient de l'arabe, *al-kimiya*.

— Fantastique, maugréa Braun qui s'en fichait éperdument. Est-ce que vous ne pourriez pas me raconter tout ça en continuant de peser ?

Le changeur rit mais ne bougea pas.

— Les alchimistes savaient tout faire. Et ils faisaient tout. Des remèdes, des potions, tout. Ils étaient si précieux que chaque cour d'Europe en avait un. Mais ils ont été détruits. Vous savez pourquoi ?

— Non, et en attendant pesez ce putain d'or !

— C'est l'or justement. Ils prétendaient pouvoir faire de l'or avec du plomb. Ça leur a donné une réputation de charlatans. Personne ne voulut plus les engager, parce qu'on avait peur du mystère. Vous savez, l'abracadabra.

— Pesez, dit Braun.

— Et les alchimistes ont disparu, ils sont morts de leur belle mort. Mais voilà où ça devient intéressant, et ça a un rapport avec ce blason,

là. Ce n'est pas un vrai poinçon. Je m'y connais en poinçons.

Si ça devenait aussi empoisonnant de travailler pour Caldwell, pensa Francisco, ça risquait d'empirer. Caldwell était peut-être bien ramolli du cerveau.

— Il y en a encore aujourd'hui, pour penser que les anciens alchimistes transmutaient vraiment le plomb en or, mais il n'en existe aucune preuve scientifique.

— Est-ce qu'ils faisaient ça pendant qu'ils pesaient l'or ?

— Ah oui, d'accord, dit le vieux en posant un lingot sur sa balance.

Le poids qu'il utilisait était en chrome, sa surface polie à la perfection. Si la moindre rayure y avait été pratiquée pour diminuer son poids, cela se serait immédiatement vu.

— Il y a une légende, qui court à propos de la pierre philosophale. Elle raconte que cette pierre contenait le secret de la transmutation du plomb en or, une sorte de formule. Avec du plomb, avec la pierre et quelques abracadabras, et ça y était. Presto. Mais naturellement, les chimistes modernes ont prouvé qu'aucune pierre ne pouvait provoquer une telle transformation chimique. Impossible.

Braun regarda les plateaux de la balance s'équilibrer à la perfection.

— Mais vous savez ce que certains pensent aujourd'hui ? Que la pierre n'était pas un ingrédient mais qu'elle révélait l'ingrédient secret nécessaire pour faire de l'or. Les alchimistes ne voulaient pas écrire leur formule sur du papier, parce que le papier est facile à voler. Il l'inscrivait sur quelque chose de si lourd qu'il ne pouvait être emporté. Une pierre, donc, la pierre philosophale. Et il se peut que cette formule ait été la bonne. Mais je vous ennuie, hein ?

— Se connaître soi-même est une vertu, pontifia Braun.

— C'est pour ça que le blason des Caldwell est intéressant, parce qu'il contient la marque de l'épée. Vous savez ce que l'épée veut dire ? Elle signifie que pour une raison que nous ignorons, ils ont été coupés de l'alchimie. Ils ont pu trancher les liens eux-mêmes, ou bien un roi l'a fait pour eux. Allez savoir !

— Je sais, grogna Francisco. Je sais que je m'en fous. Envoyez le reçu à M. Caldwell. Merci et au revoir.

— Un instant. Ce n'est pas son reçu. Ce n'est pas l'or de Caldwell. Il a seulement été fondu par les Caldwell. Il vous appartient. M. Caldwell a ouvert un compte à votre nom, ici à la bourse de l'or.

— Vous voulez dire que tout ça est à moi ?

— Absolument. Franc comme l'or.

— Ah ! fit Braun, soudain plus intéressé par les Caldwell, cette très ancienne maison.

Les Caldwell négociaient de l'or à New York depuis le temps où la ville s'appelait New Amsterdam, et Francisco Braun dit au vieillard de

prendre tout son temps et de n'omettre aucun détail sur la vie de ces hommes remarquables.

*

* *

Harrison Caldwell quitta son trône et se fit habiller par son nouveau valet de chambre d'un costume de ville foncé. Il noua à son cou une sobre cravate rayée et ôta sa bague. Des souliers noirs bien cirés remplacèrent les mules qui avaient été si respectueusement baisées ce jour-là.

Il aurait pu charger un employé de la mission qu'il s'apprêtait à entreprendre mais il savait qu'il y avait des choses que l'on confiait à des sous-fifres, et d'autres non. On ne permettait jamais à quelqu'un d'autre d'être son alchimiste pas plus que l'on ne permettait à un autre d'être son propre ministre des Affaires étrangères. Naturellement, il n'était pas encore une nation mais qu'était l'Arabie Saoudite, sinon une famille ? Une très riche famille ?

Tout ce qu'il lui fallait, c'était un petit territoire. Ce serait facile parce qu'il était qui il était. Harrison Caldwell savait ce que l'argent pouvait acheter. Et parce qu'il était qui il était, Caldwell savait pourquoi il ne pouvait se fier à aucun ministre ou alchimiste pour l'aider à forger son destin. Dans des temps très anciens, le trône d'Espagne avait été abusé et l'histoire de cette trahison dépassait de loin l'Histoire, pour Harrison Caldwell. C'était sa propre histoire.

Cela avait failli marcher. Le ministre en question était l'épée du roi. L'alchimiste était capable de faire de l'or. Malheureusement, la prouesse de l'alchimiste revenait si cher qu'elle ne servait à rien. La substance appelée dent de hibou était si précieuse que pour faire une pièce d'or, on devait en dépenser trois.

Harrison Caldwell se souvenait très bien du jour où son père lui avait raconté cette histoire, dans leur petite échoppe de marchand d'or, au soir de ses treize ans, alors que tous les employés étaient partis. Son père lui enseignait l'or et maintenant il était assez grand pour comprendre l'histoire et les origines de sa famille.

Le ministre avait épousé la fille de l'alchimiste et il avait eu un fils. À la naissance de cet enfant, l'alchimiste fit un achat, celui de l'ingrédient si précieux et si rare qu'il fallait trois ans pour le trouver et cinq fois la quantité d'or qu'il pouvait produire pour l'acheter. Mais il l'acheta dans un pays lointain où les gens avaient la peau toute noire, un pays qui s'appelait maintenant l'Afrique.

Et sous les yeux du roi, l'ancêtre de Harrison Caldwell transmuta le plomb en or. Le roi fut si impressionné qu'il voulut que l'alchimiste recommence. Et cette fois, l'ingrédient spécial ne coûta que quatre fois

la valeur de l'or. Et l'alchimiste trouva sa source en un an seulement.

Le roi fut certain d'avoir compris. L'ingrédient secret de l'alchimiste coûtait la première fois cinq fois la valeur de l'or et il fallait trois ans pour le trouver. Au deuxième essai, cela n'avait coûté que quatre fois la valeur et avait été obtenu en un an. Finalement, comme tous les produits qui étaient très chers au début parce qu'ils étaient rares et nouveaux, plus on en achetait moins il en coûtait. Ainsi raisonna le roi qui attendit avec impatience le jour où le prix de la dent de hibou reviendrait moins cher que l'or produit.

La suite lui donna raison. L'essai suivant ne coûta que trois fois la valeur de l'or et il l'obtint en six mois. Et la journée suivante, encore plus importante, fut prête en un mois, au double seulement de la dépense.

Mais ce que le roi ignorait, c'était que la première fois seulement, sous la direction du ministre des Affaires étrangères, l'alchimiste avait fait de l'or avec du plomb.

Les autres fois, il s'était contenté de fondre et de remouler une partie de l'or. La première fois seulement il avait pu obtenir l'ingrédient magique. La première fois seulement, le roi avait assisté à la transmutation. Son ministre l'avait persuadé qu'il serait malséant d'avoir l'air si cupide et de regarder par-dessus l'épaule de son alchimiste comme un vulgaire marchand.

À la fin, le roi en vint à penser que s'il fabriquait de l'or en assez grande quantité, ce serait moins onéreux à produire que l'or en soi. Pour chaque pièce donnée en paiement, il en recevrait trois en échange.

— Nous sommes sur la bonne voie. Nous allons être maintenant le royaume le plus riche de toute l'Europe. Avec tout cet or, nous régnerons sur le monde, comme il se doit, déclara le monarque qui vida promptement presque tout son trésor pour acheter l'ingrédient rare qui faisait de l'or.

C'est à ce moment-là, raconta alors le vieux Caldwell, que tout le système s'enraya. Le roi, s'attendant à être le souverain le plus riche du monde, engagea un célèbre assassin pour s'asseoir à son côté, un homme d'un pays lointain. Le roi craignait que ses immenses richesses ne lui attirent plus d'ennemis qu'il n'en avait jamais eu. Il voulait pouvoir se défendre. Cet assassin était particulièrement rusé et il suivit l'alchimiste grâce à une certaine magie qui le rendait invisible. Et il observa que l'alchimiste ne fabriquait pas d'or du tout.

Le ministre l'apprit et prit la fuite avec sa femme, son fils et autant d'or qu'il pouvait emporter. L'alchimiste se chargea de la pierre philosophale. Mais à peine les côtes d'Espagne furent-elles hors de vue qu'une tempête se déchaîna sur leur navire. L'alchimiste et sa fille se noyèrent mais le ministre et son fils purent se sauver, avec un petit

coffre d'or.

Ils finirent par arriver ainsi à New Amsterdam, qui devint plus tard New York et là, avec le peu d'or qu'ils avaient sauvé, ils fondèrent leur maison. Et ils prirent le nom de Caldwell. Harrison Caldwell apprit donc le soir de ses treize ans où était la pierre, où était l'or et à qui appartenaient la pierre et l'or. Il apprit, comme tous les premiers-nés au cours de l'histoire de la lignée, que les Caldwell avaient failli devenir des rois et ce que signifiaient les emblèmes de leur blason, le bocal d'apothicaire et l'épée.

Harrison Caldwell était peut-être un rêveur, ou peut-être était-ce parce qu'il était un enfant maladif et n'avait pas de camarades, mais ce fut lui qui fit vœu de transformer la légende en réalité. Il se jura de trouver la pierre et de fabriquer de nouveau de l'or.

Il était sûr que grâce au matériel moderne et à l'existence de tant de grands penseurs, il était temps de ressortir le vieux portulan familial, la carte maritime où était marqué le point sur la côte où était englouti le galion et d'aller y récupérer la formule sur la pierre.

Ce fut une divine surprise de découvrir que l'ingrédient manquant était de l'uranium. Le monde en avait maintenant en abondance. Et Harrison qui connaissait bien la nature humaine, trouva un moyen de le voler sans jamais risquer d'être pris.

Dans son costume de ville, avec les photographies des deux hommes, que lui avait données son épée, Harrison Caldwell, qui était de plus en plus sûr de comprendre son destin, avait rendez-vous avec un haut fonctionnaire de Washington, dans un de ses bureaux.

Cet homme commença par le remercier de l'aider à acheter sa maison. Caldwell assura que ce n'était rien, tout le monde doit aider un ami.

L'homme le remercia d'avoir fait en sorte que sa fille soit admise dans une grande école bien que ses notes ne fussent pas bonnes du tout.

Mais non, mais non, ce n'était rien, répéta Harrison Caldwell.

L'homme dit alors que, tout de même, il n'était pas très certain de devoir accepter que M. Caldwell lui ouvre un compte à la bourse de l'or.

Ridicule, protesta Harrison.

— Vous pensez réellement que ce n'est pas contraire à la morale ? s'inquiéta l'homme.

— Je le pense très sincèrement, affirma Harrison Caldwell au directeur de l'Agence Nucléaire Nationale. Et, au fait, est-ce que ces deux messieurs sont ceux contre lesquels vous m'avez mis en garde, ceux qui sont intervenus ?

Il fit glisser les deux photos sur le bureau.

— Je crois, oui. Oui, je crois bien qu'ils sont ceux qui sont en ce

moment même à l'usine de McKeesport. J'ai l'impression qu'il s'agit d'espions envoyés par un service. Il me reste à découvrir lequel.

— Ne vous faites pas de souci, je vais m'en occuper, dit Harrison Caldwell, ses yeux noirs ibériques étincelant de la joie de la bataille. Je suis sûr de pouvoir l'apprendre. J'ai les meilleures sources d'information. Je peux les payer à prix d'or.

CHAPITRE VI

Consuelo Bonner vit les cadavres empilés devant sa maison. Elle regarda sa fenêtre fracassée par une balle. Un vertige la saisit et l'horizon devint sombre comme en hiver.

Si elle ne rêvait pas, elle aurait juré que Remo et Chiun se disputaient pour savoir qui devait balayer les morts, comme s'il s'agissait d'un tas d'ordures. Si elle ne rêvait pas, elle aurait juré que l'Oriental lui avait réellement expliqué :

— J'ai tant fait pour lui et pourtant il s'entête à faire de moi un domestique.

Et elle aurait aussi juré que Remo répondait :

— Il ne balaie jamais ses cadavres.

Elle leur demanda, très poliment, de lui jeter dessus de l'eau très froide.

— Pourquoi ? demanda Remo.

— Pour que je me réveille.

— Vous êtes réveillée, affirma Chiun. Mais même moi, je ne saurais rêver d'une telle ingratitude.

— Ils voulaient vous tuer, dit Remo.

Consuelo hocha la tête. Elle alla à la fenêtre et passa son doigt autour du trou laissé par la balle, pour tâter le bord coupant du verre. Remo la regarda faire. Elle se tourna vers lui.

— Ce que je sais, répondit-elle, c'est qu'ils doivent nous sentir sur leurs traces. Je ne sais pas encore comment, mais ces gens-là ne tentent pas de tuer tant qu'on n'est pas un danger pour eux.

— Ou à moins qu'ils ne se soient trompés de cible, dit-il.

— Ça pourrait aussi être tout autre chose, murmura Consuelo.

— Quelle autre chose ? demanda Remo.

— Je ne sais pas mais c'est mon usine nucléaire. Ma responsabilité.

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas reconnaître à quel point vous avez besoin de nous ?

— Pas de condescendance ! Je suis parfaitement capable de faire ce que peut faire un homme.

— Alors pourquoi ne prenez-vous pas la fuite ?

— Si je prenais la fuite, ils diraient que c'est parce que je suis une femme. Je ne m'enfuis pas, dit-elle avec fermeté, en s'appuyant contre le rebord de la fenêtre. Je ne m'enfuirai pas, reprit-elle, je ne m'enfuirai pas.

Tant de courage attira l'attention de Chiun. Elle n'était pas

coréenne, et allez savoir d'où sortait sa famille, mais elle avait du courage. Elle avait aussi le même défaut que tant de femmes américaines. À force de vouloir démontrer qu'elles valaient autant que les hommes, elles essayaient à tout prix d'être ce que les hommes n'étaient jamais. Elles essayaient d'être ce que les hommes croyaient qu'ils étaient.

Mais bien sûr, tous les Blancs étaient fous. Et que faisaient-ils tous les deux dans ce pays, d'abord ? À travailler pour ce fou d'empereur Smith qui n'avait jamais fait une seule tentative honorable, comme par exemple de s'emparer d'un trône, qui ne demandait jamais de services susceptibles de rehausser l'honneur de Sinanju, qui ne fournissait jamais rien que Chiun puisse écrire dans l'histoire de Sinanju ? Comment pouvait-on transmettre aux futurs Maîtres de Sinanju qu'ils n'avaient été que les gardiens d'entrepôt d'un empereur sans empire ?

Et à qui transmettre cela si Remo n'avait pas d'enfant ?

Chiun observait attentivement la jeune femme blanche. Naturellement, il aurait préféré une Coréenne pour Remo, une fille de Sinanju. Mais Remo avait été incapable de voir la véritable beauté des plus délicieuses vierges du village, il n'avait vu que leur physique au lieu du bien qu'elle ferait à l'enfant et, bien sûr, à lui, Chiun.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? lui demanda la femme blanche. Vous croyez que nous sommes sur une piste ?

Elle avait les cheveux bien noirs, ce qui était une bonne chose. Mais ses yeux étaient bleus et son teint pâle, aussi pâle que les nuages du ciel.

— Je pense que j'aimerais connaître vos parents.

— Ils sont morts, révéla Consuelo, interloquée.

— Alors tant pis, dit Chiun.

Consuelo ne l'intéressait plus, pour Remo. Il n'y avait pas de longévité dans cette famille. Ses parents étaient peut-être morts dans un accident, bien sûr. Mais alors cela signifierait une tendance à avoir des accidents.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? s'exclama Consuelo.

— Rien. C'est sans importance. Vous ne comprendriez pas. Ne cherchez pas à comprendre, lui dit Remo.

— Vous ne le traitez pas gentiment, vous savez.

— Vous ne le connaissez pas. Moi je le connais et je l'aime de tout mon cœur, alors ne vous en mêlez pas. D'ailleurs, votre vie est en jeu.

— Vous ne voulez pas que je rapporte tout ceci à la police, n'est-ce pas ?

— Vaudrait mieux pas.

— Pourquoi ?

— Pour vous garder en vie. Quelqu'un veut vous tuer. Nous

pouvons vous garder en vie. Ne comptez pas sur la police pour ça.

— Quel policier va croire qu'une bande de Noirs est venue livrer ici sa guerre des gangs et qu'ensuite ils se sont tous bien proprement empilés pour être enlevés par les éboueurs ?

— Vous direz que nous les avons empilés pour vous.

— Mais est-ce que tous ces jeunes gens, là dehors, n'ont pas été tués à la main ? Est-ce que la police n'aura pas des soupçons ? Je sais que si j'étais dans la police, je ferais un rapport sur quelque chose d'aussi insolite.

— Ne vous en faites pas, conseilla Remo. Ça marchera.

Comme le prévoyait Consuelo, les inspecteurs de la brigade criminelle de McKeesport se montrèrent soupçonneux. En temps normal, ce genre de situation les aurait même plutôt fait plonger dans un abîme de confusion. Mais comme leur chef avait récemment reçu des instructions pour rapporter toutes les morts comme celles-ci – morts causées par « aucune arme apparente » – à un bureau central, les inspecteurs avaient la voie toute tracée : ils refileraient le bébé à d'autres.

Ce qu'aucun de ces policiers ne savait, c'était que leur rapport n'aboutissait pas au FBI mais au sanatorium de Folcroft. C'est là qu'Harold W. Smith vit l'ordinateur signaler l'endroit où se trouvaient Remo et Chiun. C'était lui qui avait fait parvenir cette demande à tous les services de police du pays, pas tant pour suivre la trace de Remo et de Chiun que pour faire croire aux polices locales que quelqu'un s'occupait sérieusement, à l'échelon fédéral, de toutes les morts suspectes. Smith ne voulait pas que des flics locaux se réunissent et parlent entre eux de ces crimes-là, cela risquerait de provoquer un tollé. Il y avait eu tant de cadavres, tant de cadavres de criminels que la presse libérale y aurait trouvé un stock inépuisable de martyrs.

Et le tollé aurait fait autant de dégâts s'il avait été en faveur de ces meurtres que s'il était contre. Tout tumulte attirerait l'attention. Et ça, c'était la dernière chose que pouvait se permettre l'organisation.

Mais ce matin-là, Smith ne fit guère attention au rapport de McKeesport. Il se passait quelque chose en Amérique mais il ne le percevait que par bribes. Il n'avait pas encore pu le prouver mais il était sûr que quelqu'un était en train de se tailler un empire en plein cœur de l'Amérique. Sur l'écran de l'ordinateur apparaissait un réseau de personnes qui stockaient la seule ressource capable de fonder un empire : de l'or. Faisant mentir toutes les statistiques, on voyait qu'ils étaient déjà assez puissants pour former une nation indépendante. Ce matin, Smith réfléchissait à ce problème. Remo et Chiun ne risquaient rien. Ils ne risquaient jamais rien. Le problème n'était jamais leur survie : il s'agissait de celle du pays.

Deux jours plus tard, Consuelo Bonner se mit à reconnaître un tas de choses. Elle reconnut les sujets des photographies étalées sur son bureau. Elle reconnut le badge de l'homme qui lui présentait les photos. C'était celui de l'Agence Nucléaire Nationale. Enfin et surtout, elle reconnaissait la beauté. L'homme était beau. Il avait des cheveux si blonds qu'ils étaient presque blancs. Ses yeux étaient d'un bleu d'aquarelle et sa peau claire comme de la neige. Elle lui aurait bien dit qu'il était mignon, mais il était bien plus que ça.

Il s'appelait Francisco. Elle lui demanda s'il avait aussi du sang espagnol, parce qu'elle-même s'appelait Consuelo.

— Vous avez le port royal de la noblesse espagnole, lui dit-il.

— Vous pouvez ranger votre badge.

Elle ne s'était jamais demandé à quoi ressemblait un homme tout nu mais elle se le demandait à présent. Et elle se demanda même comment serait l'enfant de cet homme, si elle le portait.

Mais, plus que tout, elle se demandait ce qu'il faisait avec des photos de Remo et Chiun. Elles avaient manifestement été prises d'une grande distance parce qu'on reconnaissait le relief déformé du téléobjectif. Et Remo souriait comme s'il posait pour une petite photo de famille.

— Avez-vous vu ces hommes ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Nous les soupçonnons d'être dangereux.

— Pourquoi ?

— Ils tuent des gens.

— C'est peut-être pas mal, s'ils tuent les gens qu'il faut.

— C'est la sagesse même, *Señorita*, dit Braun. Vous devez savoir que l'Agence Nucléaire Nationale a observé vos efforts. Nous ne vous rendons pas responsable des matériaux disparus.

— Je ne savais pas...

— Il est question de vous recommander pour un poste beaucoup plus important, qui n'a encore jamais été confié à une femme.

— C'est bien de leur faute, si une femme n'a jamais occupé cette fonction.

Francisco leva les bras et se hâta d'ajouter :

— Absolument. Bien entendu. Il faut confier ces postes-là à des femmes. Et vous montrerez au monde tout ce que les femmes peuvent faire.

Consuelo examina de nouveau les photos.

— Si je vous disais que je connais ces hommes, qu'est-ce que vous feriez ?

— Ah, voilà une bonne question ! Ils sont très dangereux, après tout.

— Qu'est-ce que vous feriez ?

— Que voudriez-vous que nous fassions ? Vous êtes la responsable de votre sécurité. Nous ne sommes ici que pour vous avertir des dangers. Des dangers qui vous menacent, comme ces deux tueurs.

— Je voudrais que vous ne fassiez rien, répondit Consuelo.

— Puis-je demander pourquoi ?

— Si je vous le disais, ce serait avouer que je les ai vus.

— Vous me l'avez déjà dit, fit observer Braun.

Il était assis avec une grâce nonchalante dans un fauteuil, de l'autre côté du bureau de Consuelo. Elle avait meublé sa pièce en évitant toute espèce de décoration. Tous les meubles étaient froids, ternes et fonctionnels. Le beau Francisco y paraissait déplacé.

Consuelo, avec son strict tailleur foncé, sa tenue de chef, comme elle disait, était parfaitement assortie au bureau.

— Je ne vous ai rien dit du tout, répliqua-t-elle.

Braun remarqua qu'elle souriait trop, qu'elle reboutonnait trois fois un bouton qui n'était pas déboutonné, qu'elle croisait et décroisait les jambes, s'humectait les lèvres et se forçait à redevenir professionnelle en les séchant. Il la voyait en plein conflit intérieur.

Il se leva et s'approcha d'elle. Il lui posa une main sur l'épaule.

— Ne faites pas ça, protesta-t-elle mais elle ne retira pas cette main.

Il se pencha, joue contre joue. Elle sentit la tiédeur lisse de sa figure contre la sienne. Elle respirait son odeur. Il lui chuchota à l'oreille :

— Je ne suis ici que pour vous aider.

Son souffle lui chatouilla l'oreille. Elle réprima un frisson.

— Je suis un agent de la sécurité. Je ne veux pas être traitée autrement qu'un homme.

Elle prononça ces mots avec fermeté mais elle ne s'écarta pas des mains de Braun. L'une d'elles jouait avec le premier bouton de son tailleur.

— Je fais aussi l'amour avec des hommes, murmura Francisco.

— Oh, fit-elle.

— Et des femmes.

— Ah, fit-elle.

— Vous êtes d'une beauté sublime, dit-il.

— J'étais en train de penser la même chose de vous.

— Je ne ferai rien qui puisse vous contrarier.

— Vous ne leur ferez pas de mal, alors ?

— Je ne chercherai pas à les faire arrêter, en aucune façon. Tout ce que je veux savoir, c'est où ils sont. Ils sont avec vous, n'est-ce pas ?

— Oui. Je les utilise pour me protéger.

— Parfait. Où sont-ils en ce moment ?

— Pas loin.

Consuelo sentit la joue tiède et lisse quitter la sienne, les belles mains abandonner l'échancrure de son tailleur. Francisco se redressa.

— Où exactement ? demanda-t-il sur un ton vif.

— Pas loin. Nous allons tous à La Jolla, en Californie.

— Pourquoi ? Vous devez protéger votre usine, ici en Pennsylvanie.

Arrachée à sa transe par le recul subit de Francisco, Consuelo refusa de dévoiler ce qu'elle avait découvert.

— Vous avez seulement demandé où ils étaient.

— Rien n'interdit que vous m'en disiez davantage, insista Francisco et il jeta un coup d'œil derrière lui, pour s'assurer qu'ils étaient seuls dans la pièce, que ces deux-là n'y étaient pas. N'oubliez pas que je peux garantir votre avancement, si vous m'aidez. Demandez à votre supérieur. Demandez au directeur de l'agence.

Ce fut ce qu'elle fit. Elle attendit que Francisco soit sorti du bureau puis elle reprit ses esprits et se renseigna immédiatement sur lui. Elle s'en félicita. Le directeur de l'ANN confirma non seulement tout ce que Francisco avait dit mais lui donna l'ordre de collaborer avec lui et de lui donner tout ce qu'il demandait. Il dit aussi à Consuelo qu'il était très satisfait de son travail.

— Ça me fait grand plaisir parce que, vous savez, quand on perd autant d'uranium que dans cette usine, les gens ont vite fait d'accuser le chef de la sécurité.

— Nous savons que vous exercez admirablement votre fonction, madame Bonner. Nous ne sommes pas dans une entreprise où l'on accuse à tort et à travers.

— J'espère que vous savez aussi reconnaître les mérites parce que je crois avoir découvert quelque chose d'important. Je crois que je vais élucider cette affaire.

— Comment ?

— Vous le verrez quand j'aurai réussi.

*

* *

Consuelo, Remo et Chiun arrivèrent à La Jolla le lendemain matin. Consuelo n'avait jamais vu d'aussi belles maisons, aussi artistement disposées dans un aussi ravissant paysage. Remo lui dit que le climat de La Jolla était le meilleur d'Amérique. Cette belle petite ville au bord du Pacifique connaissait un printemps perpétuel. Chiun trouva qu'il y avait trop de Blancs.

— Ce serait mieux s'il y avait plus de Coréens, déclara-t-il.

— S'il y avait plus de Coréens, ça ressemblerait à un village de pêcheurs, rétorqua Remo.

— Qu'est-ce que tu reproches aux villages de pêcheurs ?

— J'ai vu Sinanju. C'est au bord de la mer, mais c'est nettement moins joli que La Jolla.

— Vous me laisserez l'interroger, dit Consuelo. C'est notre première piste, dans cette affaire.

— Elle est tout à vous, assura Remo.

Il se demanda comment c'était de vivre dans cette région. Il se demanda ce que ce serait de posséder une maison et de vivre toujours au même endroit avec une famille dont il ferait partie, de posséder sa propre voiture, de la garer dans son propre garage, de dormir tous les soirs dans le même lit.

Il y avait au moins une personne qui n'avait pas à se demander ce que c'était que de vivre à La Jolla : c'était James Brewster, qui venait de prendre sa retraite de l'usine nucléaire de McKeesport.

Il avait travaillé toute sa vie au service des expéditions dans diverses centrales nucléaires et avait pris sa retraite anticipée avec une pension de douze mille dollars par an.

Avec ce fonds de retraite, il venait d'acheter un appartement de sept cent cinquante mille dollars à La Jolla, en Californie. La société de crédit hypothécaire qui lui accordait un prêt conséquent s'était renseignée auprès de la direction de McKeesport, pour obtenir une référence. On avait appris qu'ils voulaient bien accorder ce prêt à un retraité qui n'avait que douze mille dollars de revenus connus, parce que celui-ci payait comptant un demi-million de dollars.

James Brewster était l'expéditeur qui avait envoyé la dernière livraison d'uranium disparu le long de Kennedy Boulevard à Bayonne. James Brewster était aussi la piste de Consuelo, pour élucider toute l'affaire. Il était évident que les voleurs avaient fait pression sur cet homme. Et elle comptait bien faire pression à son tour.

— Il est à moi, annonça-t-elle quand ils entrèrent dans ce qui semblait être l'entrée de service d'une magnifique propriété ; on entendait le Pacifique, de l'autre côté. Je veux que ce soit bien légal et officiel. Pas de violence. Vous entendez ?

— Qu'est-ce qu'elle entend par violence ? demanda Chiun, qui n'était jamais violent.

— Elle veut dire que nous ne pouvons pas faire d'interrogatoire poussé. Nous avons des lois, ici dans ce pays, sur la manière d'interroger les gens. Elle veut obtenir des preuves recevables au tribunal, expliqua Remo.

Il y avait trois appartements dans le petit immeuble résidentiel. Le nom de Brewster figurait au-dessus d'un bouton, sur la plaque de cuivre dans l'entrée. Chiun examina les lieux. C'était naturellement une modeste demeure à laquelle il manquait le bon goût coréen. Il réfléchit à l'explication incompréhensible de Remo.

— Qu'est-ce qu'une preuve recevable ? demanda-t-il, craignant de s'aventurer dans l'étrange et insondable enchevêtrement de doctrines qui faisaient agir les Américains comme des fous.

— Eh bien, on ne peut pas obtenir de preuves en transgressant la loi. Le juge ne l'acceptera pas.

— Même si ce qu'on cherche à prouver est vrai ?

— Même. Ça n'a pas d'importance que la preuve soit vraie ou fausse, que la personne soit coupable ou non. Si on ne se plie pas aux règlements, le juge ne permettra pas à cette preuve de décider de l'issue de l'affaire.

— Alors la vérité n'a pas d'importance ?

— Mais si, bien sûr, elle en a. Mais la population doit être protégée de la police. Sinon, nous aurions un état policier, une dictature, une tyrannie, expliqua Remo qui aurait pu dire à Chiun que cette justice tordue était précisément la raison d'être de l'organisation mais ça, Chiun ne le comprendrait jamais, il refusait de le comprendre.

— Il y a eu de merveilleux tyrans, Remo. Ne dis jamais de mal des tyrans. Les tyrans paient bien. Dans l'histoire de Sinanju, nous avons été honorés par de nombreux tyrans.

— Les tyrans ont mauvaise réputation dans cette civilisation-ci.

— C'est pourquoi je n'y ai pas ma place. Qu'est-ce que tu fais là, à courir après ce métal volé, comme un esclave gardant un entrepôt ? Dans une tyrannie, les assassins sont respectés.

— Chut, dit Consuelo et elle appuya sur le bouton.

— Pas de violence ! marmonna Chiun.

Il chercha des yeux une personne avec qui partager cette absurdité. Naturellement, il n'y en avait pas. Rien que Remo et Consuelo. Comme toujours, Chiun était tout seul avec sa raison.

— Qui est là ? fit une voix.

— Bonjour, répondit Consuelo. Je suis Consuelo Bonner, de l'usine de McKeesport.

— Qui est le drôle de type ?

— Il s'appelle Remo, dit Chiun.

— Je veux dire l'autre, répliqua Brewster.

Chiun regarda à droite et à gauche, devant et derrière. Il n'y avait personne d'autre dans le hall. Il examina ses ongles parfaits, reflets de sa grâce intérieure, réexamina sa parfaite présence, certain sans regarder sa figure qu'elle exprimait la joie, la sérénité et la véritable noblesse. Ils avaient donc affaire à une personne qui souffrait de problèmes de vue ou de jugement. Peut-être même des deux.

— Je suis occupé, dit Brewster.

Remo croisa les bras. Il se rappelait le temps où il avait été policier. Il y avait certaines formes que Consuelo devait observer, des restrictions sur le genre de questions à poser et, surtout, l'interdiction

de toute menace. Il entendait laisser faire Consuelo.

— Je vous conseille de nous recevoir.

— Je ne vous parlerai pas sans mon avocat. Je veux mon avocat.

— Nous voulons simplement vous interroger.

— Pas d'avocat, pas de conversation.

Ils attendirent dans l'entrée jusqu'à ce qu'un jeune homme d'une trentaine d'années arrive. Il avait des cheveux noirs frisés et un air harassé. Il accusa Remo et Chiun de brutalité.

— Nous sommes ici en bas, Brewster est en haut chez lui. Comment est-ce que nous pouvons le brutaliser ? demanda Remo.

— Brutalité par attitude menaçante, déclara le jeune homme.

Il portait un costume de ville très élégant, sur mesure, et des chaussures de jogging. Il avait tout l'air d'un de ces jeunes gens dynamiques avides de réussir, à peine sortis de la faculté de droit. Son nom était Barry Goldenson. Il donna sa carte à Remo.

— Nous voulons simplement parler à votre client, dit Consuelo. Je m'appelle Consuelo Bonner et je suis chargée de la sécurité de l'usine nucléaire de McKeesport. Votre client est un de nos anciens expéditeurs. Nous voulons nous renseigner sur certaines livraisons d'uranium.

— Mon client ne témoignera pas contre lui-même.

Alors pourquoi lui parler ? se demanda Chiun. Mais ça, naturellement, c'était une question logique, qui ne valait donc pas la peine d'être posée.

Quand on cherchait à appliquer de la raison à ces gens-là, on se mettait à démêler des paquets d'algues.

Barry Goldenson conduisit Consuelo, Remo et Chiun dans un très petit living-room. Il y avait en plus une chambre, une salle de bains et une minuscule cuisine.

— Vous avez payé trois quarts d'un million de dollars pour ça ? s'exclama Remo.

— Il a eu la chance de l'acheter avant la grande hausse, répondit Goldenson. Pour La Jolla, c'est une affaire.

— Qu'est-ce qu'on a pour cent mille dollars ?

— Une place de parking, répondit Brewster.

Il était de taille moyenne, avec une petite moustache grisonnante et un bronzage tout neuf. Un pendentif d'or était accroché à une chaîne à son cou. Il était confortablement installé dans son fauteuil avec la belle assurance d'un homme qui ne craint pas pour sa sécurité.

— Je pourrais soutirer en treize secondes tout ce que vous voulez de lui et de son avocat, chuchota Remo à Consuelo.

Elle lui lança un mauvais regard.

— Voyons, monsieur Brewster, vous êtes l'expéditeur responsable de cette livraison d'uranium qui a disparu. Vous avez même procédé à

plusieurs envois qui ont disparu.

— Mon client n'a pas à répondre à cela.

— Nous avons son nom sur le manifeste. Nous avons ses fiches de paie. Nous avons ses reçus contresignés. Nous avons les déclarations d'autres employés de l'usine.

— Est-ce que vous comptez le persécuter pour avoir fait son travail ? demanda Goldenson.

— Voulez-vous nous expliquer comment il a amassé un demi-million de dollars sur un salaire qui, pendant la plus grande partie de sa vie, n'a pas dépassé dix mille dollars par an ? Il a été augmenté il y a quelques années seulement. Voulez-vous nous expliquer comment cet homme peut acheter un appartement de sept cent cinquante mille dollars avec une retraite de douze mille dollars ?

— L'Amérique est le pays de la réussite, déclara Goldenson avec emphase.

— Ainsi, après avoir envoyé plusieurs livraisons par des chemins aussi bizarres que Kennedy Boulevard à Bayonne, dans le New Jersey, il a soudain les moyens d'acheter cet appartement ? Voyons, monsieur Goldenson, il n'y a rien d'intéressant à Bayonne dans le New Jersey !

— C'est peut-être pour ça qu'il les a fait passer par là.

Remo commençait à s'énervier. Il voulait savoir qui avait soudoyé Brewster pour qu'il expédie l'uranium par ces chemins détournés. Une fois qu'il aurait ce nom, il saurait aussi qui se cachait derrière tout ce trafic. Peu importait le nombre des couches de protection, il continuerait de les percer jusqu'à ce qu'il arrive à la source. Il sortit sur le balcon donnant sur le magnifique panorama d'un océan tiède et bienveillant. Chiun ne le suivit pas. Il resta à l'intérieur, avec l'avocat, Consuelo et le suspect. Remo était sûr qu'il ne comprenait pas un mot de la conversation.

Des yachts et des voiliers de luxe parsemaient la surface de la mer. À l'horizon, Remo remarqua un reflet de soleil sur un morceau de verre. Assez curieusement, ce bout de verre était stable sur un bateau qui tanguait. Tout bougeait avec la mer, sauf ce reflet. Remo se retourna vers la pièce.

L'avocat parut assez bien manipuler Consuelo, jusqu'à ce que Chiun intervienne. Le Maître de Sinanju s'adressa à l'avocat et lui posa une question. Consuelo, perdant la tête, pria Chiun de se taire.

Remo rentra dans le living-room. Il voulut expliquer à Consuelo que ce n'était pas ainsi qu'on s'y prenait avec Chiun, qu'elle arriverait peut-être à placer sa première phrase mais certainement pas la seconde. Consuelo répliqua qu'elle ne se laisserait pas menacer.

Goldenson cligna de l'œil à son client. Chiun se désintéressa de Consuelo et s'adressa directement à l'avocat.

— Est-ce que votre mère sait que vous portez des baskets ?

demanda-t-il.

Remo regarda vivement par la fenêtre, en faisant semblant de ne pas connaître cet homme. Consuelo faillit jeter ses notes dans la corbeille à papiers. Chiun ne fit pas du tout attention à eux. Brewster souriait, toujours confiant.

— Est-ce qu'elle le sait ? insista Chiun.

Goldenson regarda Consuelo et son client, comme pour dire « Qu'est-ce que c'est que ce cinglé ? ».

— Est-ce qu'elle le sait ? répéta Chiun.

— Je ne sais pas si elle sait ce que j'ai aux pieds, répondit Goldenson avec un petit sourire condescendant.

— Si nous pouvions reprendre l'interrogatoire, intervint Consuelo.

— Naturellement, dit Goldenson.

— Est-ce qu'elle le sait ? demanda Chiun.

— Je vous en prie, reprenons l'interrogatoire, dit Goldenson en s'appliquant à ignorer l'Oriental.

— Est-ce qu'elle le sait ?

— Ah, téléphonez-lui donc pour le lui demander ! s'exclama l'avocat.

Brewster pouffa et donna une claque dans le dos de son défenseur. Consuelo soupira. En coréen, Remo dit à Chiun :

— Petit père, ce jeune homme est manifestement le meilleur avocat d'assises qu'on puisse engager. Vous n'arriverez à rien en lui parlant comme à un enfant. C'est un redoutable adversaire juridique pour Consuelo, la pauvre. Vous ne connaissez rien à la loi américaine. Je vous en prie, laissez-la faire. Par faveur.

— Quel est son numéro de téléphone ? demanda Chiun à Goldenson.

— Vraiment ! protesta l'avocat.

— Est-ce que je peux aller me baigner, maintenant ? demanda Brewster car, pour lui, tout danger était écarté.

— Je ne peux pas continuer, se plaignit Consuelo à Remo.

— Quel est son numéro de téléphone ?

— Vous y tenez réellement ? marmonna Barry Goldenson en regardant l'heure à sa Rolex de sept mille dollars.

Chiun hocha la tête. En riant, Goldenson lui donna un numéro en Floride.

— Je vais mourir de honte, gémit Consuelo.

Elle n'eut pas besoin de prier Brewster de rester.

Il ne voulait pas manquer la partie de rire. Il ne se passait d'ailleurs rien de plus drôle que ça, à La Jolla. Cet Oriental téléphonait à la mère d'un des plus grands avocats d'assises de l'État.

— Allô, madame Goldenson ? demanda Chiun. Vous ne me connaissez pas et je ne suis pas quelqu'un d'important. Je vous

téléphone au sujet de votre fils... Non, il n'a pas d'ennuis, il n'est pas en danger... Non, je ne sais pas exactement avec quel genre de femme il sort... Je vous téléphone à propos d'autre chose... Oui, je vois bien qu'un jeune homme aussi remarquable a été élevé avec soin... Je vous comprends parce que j'ai eu beaucoup de mal moi-même à élever un garçon...

Chiun regarda Remo. Remo était maintenant du côté du jeune avocat d'assises. Remo souhaitait aussi que la mère raccroche au nez de Chiun. Remo était du côté de n'importe qui sauf de Chiun.

— Ah oui, on essaie, on se donne du mal... mais quand les êtres chers se désintéressent de vous pour aller... Oh oui, tout le trésor familial, remontant à des générations... disparu et je n'ai demandé qu'un peu d'aide pour le retrouver... Mais cela, c'est mon problème, Madame... Votre fils peut encore être aidé parce que je sais que vous l'avez bien élevé... oh, rien du tout, une petite chose... oui, un grand avocat, qui a très bien réussi et justement, il ne devrait pas porter... ah, j'ose à peine le dire, Madame, je ne veux pas vous faire honte mais... eh bien, il est chaussé de baskets avec un costume de...

Chiun resta quelques instants silencieux puis il tendit le téléphone à Goldenson. Le jeune homme tira sur le gilet de son costume trois-pièces et s'éclaircit la gorge.

— Oui, maman ? Non, ce n'est pas un charmant monsieur... Maman, je suis sur une affaire importante et il est dans le camp opposé. Ce sont des manœuvres, ils essaient de faire diversion... Maman... Non, maman, ce n'est pas un charmant monsieur... Tu ne le connais pas, tu ne l'as jamais vu... Justement, je porte ce que tous les hommes d'affaires importants de Californie portent pour le confort de leurs pieds... Est-ce que tu sais qui porte des chaussures de jogging en plein tribunal ? Est-ce que tu sais quel célèbre...

Goldenson rougit et sa main se crispa sur l'appareil. Il se détourna de tout le monde. Finalement, il rendit le combiné à Chiun.

— Elle veut encore vous parler.

— Oui, madame Goldenson. J'espère ne pas vous avoir causé de souci. Vous êtes très aimable et si jamais je vais à Boyton Beach en Floride, je me ferai un plaisir de vous rendre visite. Non, il n'y a rien que je puisse faire avec mon fils. Le trésor est perdu mais il s' imagine que le métal inutile de quelqu'un d'autre vaut plus que l'histoire de la famille. Alors que faire ?

Et Chiun offrit le téléphone à Goldenson en lui demandant s'il avait encore quelque chose à dire. Goldenson fit non de la tête, ouvrit sa serviette et libella rapidement un chèque qu'il donna à Brewster.

— Voilà vos provisions.

— Où est-ce que vous allez ?

— Au magasin de chaussures. Je vais chercher une paire de

chaussures noires, en cuir. Merci, monsieur Chiun, dit-il amèrement.

— Ben et moi ? demanda Brewster. Qui c'est qui va s'occuper de moi ?

— Adressez-vous donc à votre ancien employeur, à M^{me} Bonner.

— Un bon fils, jugea Chiun quand Goldenson s'en alla.

L'avocat ayant vidé les lieux, il fallut exactement sept minutes à Consuelo pour que Brewster transpire et se cherche des alibis. Finalement, elle le prévint que tout ce qu'il dirait désormais pourrait être utilisé contre lui et l'avertit de ne pas quitter La Jolla. Un mandat d'arrêt serait signé le jour même.

Avant de partir, Remo regarda encore une fois ce curieux reflet sur l'eau. Il n'avait pas bougé. D'autres hublots se balançaient au gré des vagues du Pacifique, en reflétant le soleil. Pas ce reflet-là. Et Remo comprit pourquoi.

*

* *

À bord du bateau, dans la cabine, Francisco Braun vérifia l'énorme gyroscope. La lourde roue maintenait son télescope électronique aussi stable que dans un laboratoire. Le bateau pouvait rouler et tanguer, le télescope monté sur ce gyroscope ne bougerait absolument pas.

Cet appareil d'optique pouvait agrandir une empreinte de pouce à trois kilomètres. Il pouvait aussi pointer un petit canon.

Francisco Braun avait vu tout ce qu'il avait à voir à McKeesport. Il en avait vu assez pour savoir que ça ne marcherait pas. Quelques centaines de mètres n'étaient pas une distance suffisante entre lui et sa proie, l'homme blanc et le vieil Oriental. La rapidité et les réflexes de ces deux hommes étaient dangereux à cette portée. Mais tirer un obus dans un appartement du bord de mer, à plusieurs kilomètres, où un bateau n'était qu'un petit point sur l'horizon, c'était comme si on lançait un obus de nulle part. S'ils ne pouvaient pas le voir, ils ne pouvaient pas l'éviter. La clé, c'était de ne pas se faire repérer. Et pour cela, il fallait garder ses distances.

Il tenait son canon braqué sur le petit immeuble en réglant sa mise au point jusqu'à ce qu'il puisse voir les veines du bois, puis il haussa son objectif vers le balcon du premier étage et l'appartement de James Brewster. Consuelo et les deux hommes devaient y être, à présent.

Braun fit sa mise au point sur la balustrade du balcon. Il vit une main sur cette balustrade. Une main d'homme. Les poignets étaient épais, comme ceux du Blanc à McKeesport. Derrière lui, la brise agita un pan de kimono. Le kimono était dans l'appartement. C'était donc l'Oriental.

Braun haussa encore un peu son télescope. Il vit les boutons de la

chemise du Blanc. Il vit sa pomme d'Adam. Son menton. Sa bouche. Elle lui souriait. Les yeux aussi.

Francisco Braun ne tira aucun coup de canon.

CHAPITRE VII

Consuelo trouva un policier qui trouva un juge qui signa un mandat d'arrêt, à la suite de quoi Consuelo, Remo, Chiun, le policier et son mandat se rendirent tous chez James Brewster pour lui lire ses droits et le placer en état d'arrestation. Le tout conformément à la loi.

— C'est ça la justice, déclara Consuelo.

Le policier sonna. La caméra abaissa son gros œil de verre sur le quatuor.

— La justice, dit Chiun à Remo, en coréen, la justice c'est quand un assassin est payé pour faire son travail. La justice, c'est quand les trésors de ces travaux, volés en l'absence de l'assassin, sont récupérés. Voilà la justice. Ce que nous faisons ici, c'est courir dans tous les sens avec du papier.

— Je croyais avoir compris que le vrai trésor de Sinanju résidait dans l'histoire de ses Maîtres, et non dans l'or et les pierreries accumulées, je croyais que ce qui nous enrichissait, c'était ce que nous sommes et comment nous le sommes devenus, fit observer Remo dans la même langue.

— Allez-vous vous taire ? demanda le policier. Il s'agit d'un acte officiel de la police officielle de La Jolla.

— Il n'y a pas de coup plus cruel que d'entendre ses propres paroles déformées et renvoyées, poursuivit Chiun, imperturbable.

— Comment ça, déformées ?

— Scandaleusement déformées.

— Comment ?

— Il sera rapporté dans les chroniques que moi, Chiun, étais Maître quand les trésors ont été perdus. Il sera rapporté aussi que toi, Remo, tu n'as rien fait pour les récupérer. Que tu as préféré servir ta propre espèce dans un moment de crise pour la Maison de Sinanju.

— Le monde était sur le point de sauter. S'il n'y avait plus de monde, si tout était plongé dans une espèce d'hiver nucléaire, que vaudrait le trésor de Sinanju ?

— Encore plus !

— Pour qui ?

— Je ne discute pas avec les imbéciles, conclut Chiun.

Le policier, ayant constaté qu'il ne pouvait pas plus empêcher ces deux-là de jacasser dans une langue inconnue qu'il ne pouvait obtenir de réponse à son coup de sonnette, entreprit, conformément aux droits conférés par le mandat, de s'introduire dans le domicile dudit James

Brewster.

Mais la porte était fermée à clé. Il s'apprêtait à demander des renforts pour forcer la serrure de ladite porte dudit domicile quand Remo saisit la poignée et la tourna. On entendit un grincement et un craquement de métal. La porte s'ouvrit.

« Huisserie au rabais », jugea le policier.

Il se baissa pour ramasser un morceau de la serrure cassée et le lâcha aussitôt. Il était brûlant.

— Qu'est-ce que vous avez fait à la porte ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Je vous ai permis d'entrer, répondit Remo. Mais ça ne vous servira à rien, il n'est pas là.

— Ne soyez pas si négatif. S'il y a une chose que j'ai apprise, en criminologie, c'est qu'un esprit négatif ne produit rien. Vous devez penser positif.

— Si je pensais qu'il neige dehors, il ne neigerait quand même pas. Il n'est pas ici.

— Comment savez-vous qu'il n'est pas ici ? Comment pouvez-vous affirmer qu'il n'est pas ici ? intervint Consuelo Bonner. Comment le savez-vous avant d'aller y voir ? Je suis une femme mais je suis aussi compétente que n'importe quel homme. Ne venez pas bousiller mon enquête.

— Il n'est pas là. Je ne sais pas comment je le sais, mais je le sais. Croyez-moi. Il n'est pas là. D'accord ?

C'était vrai qu'il ne savait pas comment il le savait. Il savait quand une personne était dans une pièce, derrière une porte fermée. Mais il ne savait pas comment, pas plus qu'il ne pouvait dire comment marchait l'électricité.

— Laisse-moi expliquer, lui dit Chiun. Nous faisons tous partie d'un être. Nous pensons simplement que nous ne sommes pas reliés parce que nos pieds ne sont pas enracinés dans la terre. Mais nous sommes tous reliés. Certaines personnes ont oblitéré le sens de cette relation mais Remo et la pièce que cet homme a quittée sont reliés dans l'être.

— Vous faites partie d'une secte ? demanda le policier.

— Qui sont ces aliénés ? demanda Chiun.

— Des Américains normaux, répondit Remo.

— Ça explique tout.

James Brewster, naturellement, n'était pas chez lui.

Il était à l'aéroport avec l'excellent ami qu'il venait de se faire. Un homme qui avait le type suédois mais qui parlait comme un Espagnol. James Brewster ne se fiait jamais à la chance. Mais quand cette chance s'était présentée, il n'avait pas pu se permettre de ne pas s'y fier.

Il était assis tout tremblant sur son canapé : son avocat hors de prix l'avait abandonné, il était seul désormais pour affronter la prison, la

disgrâce, l'humiliation et se maudissait d'avoir imaginé une seconde qu'il pourrait s'en tirer.

Quand le téléphone sonna, il ne répondit pas.

— Ça y est, marmonna-t-il tout haut. C'est fichu. Je suis foutu. Ça y est.

Il se servit un grand verre de scotch.

— J'ai pris un risque. J'ai perdu. Foutu.

On frappa à sa porte. Il n'alla pas ouvrir. Que la police vienne l'arrêter. Il s'en moquait. Une voix à l'accent espagnol se fit entendre derrière la porte. Un homme qui suppliait qu'on le reçoive. Qui jurait qu'il allait pouvoir le sauver.

— Y a plus rien à faire, sanglota James Brewster. Je suis foutu. Tout est fini.

— Ne soyez pas idiot. Vous allez encore être riche et vivre entouré de domestiques, au-delà de vos rêves les plus fous.

— C'est justement comme ça que je me suis jeté dans ce merdier, dit Brewster en contemplant le mur, en se disant qu'il devait s'habituer à regarder un mur jusqu'à la fin de sa vie.

— Vous avez pris un risque. Vous avez gagné. Vous allez gagner encore plus.

— Je veux rentrer à la maison.

— À McKeesport, en Pennsylvanie ?

James Brewster réfléchit quelques instants. Puis il ouvrit sa porte.

Il s'attendait à un Espagnol. Mais c'était un jeune homme d'une incroyable beauté qui était là sur son paillason, en costume blanc. Il avait une chemise bleu marine et une chaîne d'or au cou, dessous, avec un pendentif.

— Je m'appelle Francisco. Je suis venu pour vous empêcher d'aller en prison. Pour vous donner une vie encore plus riche, encore plus splendide que ce que vous avez jamais imaginé.

James Brewster attendait, sur le seuil. Il tapait du bout du pied, en attendant.

— Qu'est-ce que vous attendez ? demanda Francisco.

— J'attends de me réveiller. C'est un mauvais rêve.

Francisco Braun le gifla, à toute volée.

— C'est bien, dit Brewster, la joue pivotante comme si un essaim d'abeilles l'avait piquée. Réveillé. Je suis réveillé.

— Vous irez en prison si vous ne m'écoutez pas.

— Très réveillé, grommela Brewster. Vraiment réveillé.

— Prenez l'avion pour le Brésil. Personne ne peut vous arrêter au Brésil. Ils n'ont de traité d'extradition avec personne. Beaucoup de criminels mènent la grande vie à Rio, à São Paulo, à Belem. Vous avez sans aucun doute, señor, entendu parler des merveilles du Brésil.

— Presque tout ce que je possède est dans cet appartement.

— Je vous l'achète.

— Ma foi, compte tenu des valeurs immobilières, je voudrais le garder encore un peu. Ce n'est pas le bon moment pour vendre.

— Vous voulez rire, señor ? Vous devez vendre. Ou aller en prison.

— N'allez tout de même pas penser que vous allez avoir ça à bas prix. On ne doit jamais vendre dans une situation désespérée. Surtout dans l'immobilier.

— Je vous le paierai en or, le prix que vous voudrez bien l'estimer.

James Brewster cita un prix qui aurait permis d'acheter la moitié de la ville. Mais comme la ville était La Jolla, la somme était plus élevée que la valeur des deux tiers des membres des Nations unies. Ils s'entendirent sur une minuscule fraction de la somme exigée : un million de dollars en or. Dans deux valises. Pour lesquels il dut payer un excédent de bagages à l'aéroport.

— Je connais le Brésil. C'est un beau pays. Mais il faut savoir y faire avec les gens, expliqua Braun.

Il frotta son pouce contre son index. Sa psychologie était celle du pot-de-vin. Brewster la comprenait. C'était comme ça qu'il en était arrivé là.

— Il faut que vous appreniez à vous protéger, reprit Braun. Et si on suit votre piste ?

— Mais vous venez de me dire qu'il n'y a pas d'extradition !

— Ah ! Voilà le problème, dans votre situation. Vous comprenez, vous avez aidé à voler de l'uranium.

— Chut ! fit Brewster en regardant de tous côtés.

— Il n'y a rien à craindre ici. Personne ne fait attention. On est dans un aéroport débordé. Écoutez. Vous devez savoir comment semer une filature, même si c'est celle d'un gouvernement cherchant à se venger du vol de matériel atomique.

— Oui. Oui. Semer une filature, bredouilla Brewster.

— Quand vous arriverez au Brésil, vous louerez un bateau pour remonter l'Amazone. À votre véritable nom.

— J'ai horreur de la jungle.

— Je vous comprends. C'est pourquoi James Brewster ne remontera jamais l'Amazone mais Arnold Diaz vivra dans le luxe. Et pour un quart de million de dollars seulement, vous aurez un appartement immense. Toute la place que vous voulez.

— Seulement deux cent cinquante mille ?

— Et vous trouverez des domestiques à trois dollars par semaine. De belles femmes seront à vos pieds pour dix dollars.

— Combien pour baiser ? C'est pas les pieds qui me font bander, dit Brewster.

— Elles vous donneront tout ce que vous voudrez pour dix dollars, d'accord ? Mais n'oubliez pas de louer le bateau pour remonter

l'Amazone. Je vous ai noté le nom d'un agent de tourisme. Adressez-vous à lui.

— Pourquoi lui ?

— Parce que je vous le dis. On peut lui faire confiance pour qu'il prenne votre argent et ne vous conduise nulle part.

— Je n'ai pas besoin de quitter l'Amérique pour ça.

— Il est important qu'il ne vous conduise nulle part. Vous n'avez pas besoin de comprendre. Et portez ça.

Francisco Braun donna à Brewster un tout petit lingot d'or portant un blason en poinçon.

— Ça montrera votre gratitude, expliqua-t-il. C'est un symbole que j'aime et que je sers. Vous aurez peut-être à servir un jour, en échange de tout ce que nous faisons pour vous.

— Pour ce que vous venez de faire, je le porterais même sur mon vous-savez-quoi.

— La chaîne à votre cou fera l'affaire.

Dans l'avion, confortablement assis en première, James Brewster examina le petit lingot. Il était marqué d'un pot d'apothicaire. En savourant son premier punch au rhum, Brewster accrocha le lingot à sa chaîne d'or et fit tout le voyage vers la sécurité en rêvant de la vie de luxe qui l'attendait pour le restant de ses jours.

Consuelo Bonner ne dit pas à Remo et Chiun comment elle savait que James Brewster s'était enfui au Brésil. Elle le savait et ça suffisait.

— Du travail de police. Déduction pure et simple. Vous ne me dites pas comment vous savez que les gens ne sont pas derrière des portes fermées, et je ne vous dis pas comment je suis les gens à la trace.

— Ce serait utile, si nous le savions, dit Remo. Nous pourrions peut-être vous aider à faire les choses plus vite.

— Gardez-moi en vie, c'est tout ce que je vous demande, déclara Consuelo. Si vous faites ça, nous découvrirons qui a soudoyé James Brewster et nous mettrons fin à cette fuite d'uranium.

Elle remarqua que Remo et Chiun refusèrent toute nourriture pendant le long vol vers le Brésil. Elle remarqua aussi que ni l'un ni l'autre ne semblait gêné par la chaleur brésilienne étouffante. Profitant d'un moment où ils s'éloignaient, elle tira vivement de sa poche le bout de papier où elle avait pris une note, quand elle avait parlé à Francisco Braun avant de quitter les États-Unis. C'était l'adresse d'un agent de tourisme.

Quand Remo et Chiun revinrent, elle leur demanda :

— Étant donné que le fugitif a choisi un pays sans traité d'extradition avec les États-Unis, où pourrait-il aller une fois au Brésil ? Qu'est-ce que vous en pensez, tous les deux ?

— Probablement dans le même genre d'appartement de luxe qu'il

avait aux États-Unis, estima Remo.

— Non, déclara Consuelo. Il n'y a qu'un amateur pour croire une chose pareille. Moi, je crois qu'il a été pris de panique. Je suis sûr d'avoir vu à La Jolla un homme terrifié. Je crois que notre expéditeur qui expédie de l'uranium à un complice et qui s'enfuit au Brésil continuera de fuir. Je veux bien parier qu'il a remonté l'Amazone.

— Seulement si vous trouvez quelqu'un qui accepte de parier avec vous. Et d'abord, est-ce que vous êtes sûre qu'il est au Brésil ?

— Oui, affirma Consuelo.

Elle défit le premier bouton de son chemisier. Elle avait l'impression que ses vêtements étaient de gros sacs collés à son corps. Les trottoirs grouillaient de petits mendiants. Aucune des brochures touristiques ne montrait autant de gamins mal lavés. Elles montraient de belles plages de rêve. Pas plus qu'elles ne mentionnaient les odeurs de pourriture. Elles vous présentaient des photos de bord de mer avec des gratte-ciel sur fond de soleil couchant. Les Brésiliens étaient peut-être capables de construire des gratte-ciel mais ne savaient pas organiser le ramassage des ordures.

Et ce monde ! Une telle foule ! Et apparemment, tous ces gens étaient des agents touristiques qui voulaient leur faire faire la tournée des cabarets.

— Nous voulons voir l'Amazone. Nous cherchons quelqu'un qui a remonté l'Amazone.

— Vous ne voulez pas aller à Brasilia ? leur proposait-on partout.

C'était la nouvelle capitale que le gouvernement tenait tant à peupler qu'il offrait des subventions à ceux qui iraient s'installer là-bas. Consuelo était même certaine qu'on offrait des primes aux agents qui y emmèneraient des touristes.

— Non. Dans la jungle.

— Il y a beaucoup de jungle, au Brésil. Presque tout est couvert de jungle. Mais je n'ai jamais connu personne qui veuille la visiter.

— Je cherche quelqu'un qui y est allé.

— No este ici, belle jeune dame.

Consuelo attendit longtemps que Remo ou Chiun disent qu'ils ne trouveraient jamais le guide qu'il fallait, que la piste était perdue, qu'elle n'était qu'une sottise, qu'elle était incapable de prendre une bonne décision parce qu'elle était une femme. Mais à midi, quand elle fut morte de chaleur, épuisée et déçue qu'aucun de ses compagnons ne l'ait accusée de fragilité féminine, elle renonça et alla tout droit à l'adresse qu'elle avait notée aux USA.

Le guide était dans un hôtel. Il se souvenait très bien de James Brewster. Cet homme lui avait paru très nerveux. Il était parti la veille pour remonter l'Amazone. Le guide montra une carte du Brésil. On aurait dit une grande poire d'une forme un peu bizarre. Le vert

représentait la jungle. Les points représentaient la civilisation. La poire verte avait très peu de points. Une mince ligne foncée serpentait sur des centaines de kilomètres dans le vert. C'était l'Amazonie.

— Il a pris notre bateau principal mais nous pouvons en trouver un autre, assura le guide.

Consuelo réserva le bateau.

— Même si vous le retrouvez, objecta Remo, pourquoi est-ce qu'il répondrait à vos questions ?

— Parce que je promettrai de ne plus le suivre s'il nous dit qui l'a soudoyé. Vous et moi cherchons la même chose.

— Non, pas du tout.

— Qu'est-ce que vous cherchez, alors ?

— Franchement, je ne sais pas. Je fais simplement mon travail, en espérant qu'un jour je comprendrai.

— J'ai déjà compris, dit Chiun. Ton but dans la vie est de rendre la mienne impossible.

— Vous n'êtes pas obligé de rester. Vous n'avez pas besoin de venir avec moi.

— C'est toujours agréable de se sentir bien accueilli.

Le Maître de Sinanju n'aimait pas l'Amérique du Sud. Non seulement elle ne ressemblait pas aux brochures touristiques modernes mais elle ressemblait encore moins aux descriptions données dans les anciennes histoires de Chiun. Les Maîtres de Sinanju étaient passés par là. Ils avaient servi les deux grands empires d'Amérique du Sud, celui des Mayas et celui des Incas, qui payaient bien leurs services. Mais depuis que les Espagnols et les Portugais s'étaient installés dans le quartier, rien n'était plus pareil.

Ce qui avait été de grandes cités n'était plus que des bidonvilles misérables ou des régions envahies par la jungle qui recouvrait les terrasses et les murailles. Là où avaient marché des empereurs vêtus d'or, des singes se suspendaient dans les arbres poussant dans les crevasses des anciennes promenades royales.

L'endroit, commenta Chiun alors qu'ils remontaient l'Amazonie, était devenu une jungle.

Le bateau traversait des nuées de mouches planant au-dessus du fleuve boueux qui semblait n'avoir pas de fin. Elles ne se posaient que sur le guide, sur Consuelo et sur les mariniers.

Remo et Chiun n'en souffraient pas du tout.

L'embarcation s'engagea dans un affluent et l'équipage prit peur. Pas le guide. Remo entendit des petites réflexions sur quelque chose appelée « Giri ».

Le guide assura qu'il n'y avait pas à s'inquiéter. Il n'y avait plus de Giris dans la région. On était à moins de cent cinquante kilomètres de la ville. Que feraient de pauvres sauvages pitoyables si près de la

civilisation ? Remo étudia la carte. Il n'y avait que du vert autour de la ligne foncée sur laquelle ils naviguaient. Et un seul mot, « Giri ».

— Qu'est-ce que c'est, Giri ? demanda Consuelo à un homme d'équipage alors que le guide était allé dans la cabine pour échapper aux insectes.

— Mauvais, répondit l'homme.

— Pourquoi, mauvais ? Qu'est-ce qui est mauvais ?

— Eux, répéta l'homme et puis, comme si le ciel pouvait l'écouter, il chuchota, craignant même de prononcer le mot, Giri est tout autour d'ici. Mauvais.

Il fit un geste, en réunissant ses mains en forme de tout petit melon. Puis il les rapprocha encore, pas plus gros qu'un citron.

— Les têtes. Ils prennent les têtes. Petites.

— Des chasseurs de têtes. Les Giris sont des chasseurs de têtes ?

— Chut, fit l'homme.

Il regarda la végétation dense des berges et fit son signe de croix. Consuelo alla immédiatement avertir Remo et Chiun.

— Pas des Giris, dit Chiun. Anxitlgiris.

— Vous les connaissez ?

— Ceux qui connaissent leur propre passé respectent le passé des autres, pontifia Chiun.

Le vent chaud agitant son kimono jaune pâle. Il regarda Remo, qui observait les berges. Il les avait vus. Et ils suivaient le bateau. Il attendait simplement la première flèche, tandis que Chiun décrivait les Anxitlgiris. C'était une peuplade heureuse, honnête, amicale, avec peut-être certaines coutumes tribales qui semblaient bizarres aux Blancs.

Francisco ne les connaissait que sous le nom de Giris. Il lui était arrivé de leur acheter des têtes réduites. Ils étaient malhonnêtes, menteurs et féroces. Mais ils aimaient l'or. Ils adoraient le fondre et le verser sur leurs objets favoris, pour la décoration. Certains de ces objets favoris étaient des captifs dont ils faisaient des esclaves.

Les Giris aimaient beaucoup les missionnaires. Surtout leur foie braisé. Une équipe de cantonniers, protégée par un détachement de l'armée brésilienne, avait essayé de construire une route en territoire giri. Leurs ossements blanchis servirent d'ornements pour les cheveux des femmes giris.

Francisco Braun savait qu'un jour il trouverait une utilité à des gens aussi atroces et indignes de confiance. Et le jour où il trouva comment utiliser les Giris, ce fut à La Jolla, en Californie, quand il découvrit que son gibier ne pouvait être surpris, même d'une très grande distance en mer.

Francisco savait qu'il avait besoin d'une diversion. Et la meilleure

diversion du monde serait un guerrier giri. Pendant que les deux hommes se débattaient contre les flèches et les lances empoisonnées des Giris, il se débarrasserait d'eux.

La question était de savoir comment amener deux hommes et une femme dans un misérable recoin de jungle.

La solution, c'était James Brewster, l'homme qu'ils suivraient certainement. Et le véhicule était la femme qui le traquait, Consuelo Bonner. Elle avait confiance en lui. Et même si elle n'avait pas confiance, Francisco était sûr que son désir pour lui était assez fort pour endormir toute méfiance.

Il avait l'habitude d'utiliser les personnes de son espèce.

Sachant qu'ils suivraient, il était venu la veille et s'était livré au rite écœurant du soudoiment des Giris. Les insectes avaient douloureusement marbré de rouge sa peau claire. Même les produits contre les moustiques le brûlaient, maintenant.

Il posa soigneusement une petite pile de lingots d'or au bord de la jungle et s'assit. Cela montrait aux Giris qu'ils pouvaient le tuer quand ils voudraient. Cela indiquait aussi que l'or était un cadeau.

Braun les connaissait bien. Au bout d'une demi-heure, les petits hommes aux cheveux coupés au bol, armés de leurs arcs et de leurs flèches, portant un os dans le nez, commencèrent à tourner autour de la clairière. Le premier arrivé s'empara de l'or. Le second prit l'or au premier. Le troisième et le quatrième le volèrent au deuxième. Il y avait quatre morts pourrissant dans la jungle avant que l'un d'eux ne songe à venir parler à Francisco.

En portugais, il leur expliqua qu'il y avait énormément d'or à gagner. Bien plus que le petit tas qu'il venait de leur donner. Il dit qu'il remettrait cet or en échange de tout ce qu'ils pourraient voler à trois personnes qui allaient bientôt remonter l'affluent. Elles arriveraient en bateau. Il y avait un homme jaune, un Blanc et une femme.

— Qui, demandèrent-ils en mauvais portugais, aurait le foie et la tête de ces personnes ?

Il leur dit qu'ils pouvaient les garder. Il ne voulait que ce qu'elles transportaient et, en échange, il paierait dix fois la quantité d'or qu'il venait d'offrir simplement en cadeau.

Francisco savait comment ces gens raisonnaient. D'abord, ils penseraient qu'il était incroyablement stupide de leur abandonner le meilleur des victimes. Ensuite, ils supposeraient que le trio avait beaucoup plus d'or qu'il ne proposait de payer, autrement pourquoi les paierait-il ? Et, enfin, ils formeraient le projet de les tuer tous les trois, de garder le meilleur, de prendre leur or et de prendre aussi l'or de Francisco.

Pour les Giris, c'était un plan parfait qui ne pouvait échouer.

Pour Francisco, c'était un moyen très simple d'éliminer une fois pour toutes les hommes aux pouvoirs extraordinaires. Pendant qu'une centaine de sauvages tireraient des centaines de petites flèches empoisonnées, Francisco tirerait bien proprement trois balles. Ensuite, il quitterait ce coin pourri de la planète et retournerait triomphalement auprès de Harrison Caldwell.

Quand Francisco entendit le bruit irrégulier du moteur de l'embarcation fluviale, il comprit qu'il n'y en avait plus que pour quelques instants. La forêt semblait grouiller de Giris. Toute la tribu avait entendu parler du grand trésor et des bonnes choses arrivant par la rivière. Les guerriers se massèrent sur un éperon de jungle dominant une boucle du cours d'eau, à l'endroit précis où il se rétrécissait. Des femmes avaient apporté des marmites, des ustensiles de cuisine volés à des marchands portugais depuis longtemps digérés par les ancêtres des Giris.

*

* *

— Les Anxiltgiris sont un peuple innocent, dit Chiun alors que le bateau fendait les eaux boueuses de l'affluent vers une pointe couverte d'une végétation si dense que le jour n'y filtrait pas. Ils ne connaissent pas le mal mais sont sensibles aux flatteries les plus sophistiquées. Ils ont servi les grands empires du passé, comme chasseurs et comme guides. Ce qu'ils sont devenus, nul ne le sait, mais autrefois ils étaient de bons chasseurs.

— Ils chassaient probablement des bébés, grogna Remo.

— Vous ne renoncerez donc jamais ? lui reprocha Consuelo.

— Je le connais depuis plus longtemps que vous. Vous avez entendu parler d'Ivan le Bon ?

L'équipage ne remarqua pas les feuilles dans les fourrés mais Remo vit qu'elles n'étaient pas agitées par le vent. Elles étaient bizarrement secouées. Devant eux, sur la pointe, il sentit la présence d'un grand nombre d'hommes. Il allait se passer quelque chose. Il songea à pousser Consuelo derrière la cabine, pour qu'elle soit face à la berge opposée. Mais Chiun ne le laissa pas faire. Au contraire, il leva un doigt et ordonna de piloter le bateau droit vers la rive.

— Qu'est-ce que vous faites, petit père ? demanda Remo en coréen.

— Tais-toi, murmura Chiun.

Le bateau se dirigea vers la masse d'hommes dissimulés. Chiun se dressa à l'avant, le vent soulevant comme un drapeau les plis de son kimono jaune.

À terre, les Giris n'arrivaient pas à croire à leur chance. Parfois, les bateaux passaient à travers leurs flèches et ils devaient les pourchasser

en pirogue. Parfois, ils perdaient beaucoup d'hommes en prenant d'assaut une embarcation. Mais celle-ci venait vers eux. Les femmes demandèrent si elles devaient dès maintenant allumer les feux sous leurs marmites. Les Giris virent de petites mèches blanches voler à la brise. Ils regardèrent le beau kimono jaune pâle gonflé par le vent. Les hommes envisageaient déjà de le couper en bandes pour faire des pagnes quand ils virent l'homme jaune à la proue lever les bras. Et ils entendirent alors une voix étrange psalmodier des paroles anciennes, des paroles qu'ils n'avaient jamais entendues qu'autour de leurs feux de camp au temps de leurs grandes cérémonies tribales.

Ils entendirent l'ancienne langue de leurs ancêtres. Le petit homme jaune ne les appelait pas Giris mais leur donnait leur vieux nom honorable. Anxitlgiris. Et ce qu'il leur disait dans leur propre langue leur faisait honte. Honte aux hommes, honte aux femmes et honte aux enfants.

— Vous vous déplacez dans la forêt comme des bûches, comme des Blancs. Que sont devenus les chasseurs qui servaient les grands empires ? Où sont passés les Anxitlgiris qui se déplaçaient comme le vent caressant la feuille de la jungle et les femmes si délicates et pures qu'elles se cachaient la figure du soleil ? Où sont-ils maintenant ? Je ne vois que de lourds imbéciles maladroits !

Les Anxitlgiris furent si choqués d'entendre parler leur langage rituel qu'ils quittèrent l'abri de leur couvert. Quelques marmites roulèrent sur le sol spongieux.

— Qui êtes-vous ? demanda un ancien.

— Celui qui garde le souvenir de ce qu'étaient les Anxitlgiris. Celui qui connaît vos aïeux.

— Nous n'avons plus besoin de faire les durs travaux de nos aïeux. Il y a des gens à tuer. Des animaux gras élevés par des Blancs à voler. Nous n'avons pas besoin de ces talents, cria un jeune chasseur.

— Les récits de nos ancêtres ne sont que des légendes pour les enfants, dit un autre.

En coréen, Chiun pria Remo d'écouter ce qu'ils disaient. Remo répliqua qu'il ne comprenait pas un mot de la langue et Chiun lui répliqua que s'il avait appris l'histoire de tous les Maîtres de Sinanju, il connaîtrait les Anxitlgiris.

Remo déclara que la seule chose qu'il voulait savoir à leur sujet, c'était comment se placer sous le vent pour ne pas les sentir.

Consuelo, effrayée par tous ces petits hommes basanés surgissant de la jungle, avec des os humains dans le nez, demanda à Remo ce qui se passait. Il fit un geste d'ignorance. L'équipage s'était enfermé dans la cabine et chargeait des fusils. Le pilote, pris de panique, mit ses moteurs en marche arrière. Chiun lui dit de les arrêter. Il voulait être entendu.

Il mit au défi les Anxitlgiris de faire avancer leur meilleur archer et il leva sa main ouverte.

— Venez, dit-il dans la langue ancienne. Frappez cette cible.

Il levait la main droite, les longs ongles séparés, indiquant qu'il voulait que l'archer frappe le centre de la paume. Mais l'archer avait faim d'or et de bien d'autres choses. Il visa le centre exact de la soie jaune pâle recouvrant le petit vieillard debout à l'avant, qui défiait tout l'honneur de la tribu.

La courte flèche quitta l'arc en sifflant. Et elle fut saisie par la main gauche du vieil homme, juste devant sa poitrine.

— De combien as-tu manqué ta cible, petit ver de terre ? demanda Chiun dans l'antique langue de la tribu.

L'archer baissa honteusement la tête et mit une autre flèche à la corde de son arc. Avec application, il le banda et visa la main. Avec cet arc, il avait tué des oiseaux en vol. La flèche siffla et s'arrêta, attrapée au vol par la main qu'elle visait.

Les femmes poussèrent des cris, en chantant les anciennes louanges des chasseurs. Elles tapèrent sur leurs marmites. Des jeunes acclamèrent Chiun. Des vieux pleurèrent. La fierté renaissait chez les Anxitlgiris. Ils pouvaient chasser des animaux, pas des hommes. Ils pouvaient maintenant être fiers d'eux-mêmes. D'une seule voix, toute la tribu se mit à chanter la gloire de la chasse.

Francisco Braun perçut les vibrations du chant dans le sol même de la jungle, alors qu'il braquait son viseur télescopique sur l'Oriental à la proue. La figure parcheminée se tourna vers le viseur et sourit triomphalement en plein dans la croix du viseur.

CHAPITRE VIII

L'équipage restait enfermé dans la cabine. Consuelo refusait de quitter le pont. Remo se tenait à l'arrière et Chiun, victorieux, levait les bras vers la multitude qui sortait de la jungle. Une des femmes apporta son enfant pour qu'il touche le bord du vêtement du Maître de Sinanju qui se rappelait leurs ancêtres.

Un grand chasseur tomba à genoux et baisa les sandales dépassant du kimono jaune pâle.

— Tu vois comme on me respecte, dit Chiun.

— Je ne vous baiserais pas les pieds. Ça suffit. Tirons-nous d'ici.

Remo frappa à la porte de la cabine. Il dit à l'équipage que tout allait bien. Mais le guide refusa d'aller plus loin.

— Je me moque de ce que vous promettez de me payer. Je ne remonterai pas plus loin dans cet affluent.

— Nous cherchons quelqu'un, lui dit Remo. S'il l'a remonté, nous le remonterons.

Le guide risqua un œil par un hublot et s'enfouit promptement sous des coussins.

— Personne ne l'a remonté. Ce n'est pas la peine d'aller plus loin.

— Et Brewster ? Votre agence a emmené James Brewster dans la jungle. S'il est remonté par là, nous pouvons en faire autant.

— Ce n'est pas exactement la vérité, dit le guide. Nous avons fait un peu de promotion pour votre voyage.

— Comment pouviez-vous faire de la promotion pour un voyage que nous avions l'intention d'entreprendre ? demanda Consuelo.

— Nous avons menti comme des arracheurs de dents, avoua le guide. Il n'y a jamais eu de James Brewster.

Un chasseur Anxitlgiri avait trouvé le moyen d'entrer dans la cabine et il examinait les dents du guide. Il emporta un coussin en souvenir.

— Je sais qu'il y a un James Brewster, affirma Consuelo.

— Et peut-être l'autre type sait qu'il y a un James Brewster mais il n'a jamais fait de croisière avec un de nos bateaux. Nous avons reçu une prime pour élargir votre horizon culturel.

— Comment ça, pour élargir notre horizon culturel ? s'écria Remo.

— Nous avons été soudoyés pour vous conduire ici.

— Qui vous a soudoyés ? demanda Consuelo.

— Un homme qui voulait vous faire apprécier les plaisirs de l'affluent Giri. Maintenant allons-nous-en d'ici. Cet Indien me tâte le

foie.

Chiun, entendant cette conversation, intervint :

— Il ne vous fera pas de mal en ma présence. C'est un bon garçon. Ils sont tous de braves gars, ces Anxitlgiris.

— Vous diriez ça de n'importe quel imbécile qui vous baiserait les pieds, petit père.

— Ce n'est pas la plus vilaine marque de respect, riposta Chiun en avançant son pied droit, parce que la sandale gauche avait été suffisamment honorée comme ça.

Remo avertit le guide que l'Indien qui se penchait sur lui l'attaquerait pour peu qu'il lui en donne l'ordre.

— Qui vous a soudoyés ?

— Je ne connais pas son nom mais il avait des arguments très persuasifs, pour que nous vous disions que ce James Brewster était remonté par cet affluent. C'était un bel homme. Maintenant écarter cet Indien de moi, s'il vous plaît.

— Est-ce qu'il était blond ? demanda Consuelo.

— Très, répondit le guide.

Consuelo se détourna de la cabine et laissa tomber sa figure dans ses mains.

— Je vous ai attirés ici. Je vous ai attirés dans ce piège comme une jeune idiote. Une petite idiote amoureuse et confiante. Tout est de ma faute.

— Chut, fit Chiun qui s'apprêtait à accepter publiquement l'hommage des anciens de la tribu.

— Il était beau, Remo. L'homme le plus beau que j'avais jamais vu. J'avais confiance en lui.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Il disait qu'il était de l'ANN, l'agence qui contrôle tous les projets nucléaires, toutes les centrales et les usines du pays. Il avait des papiers en règle. Il voulait tout le temps savoir où vous étiez tous les deux.

— Je l'ai aperçu dans le coin, dit Remo.

— Mais j'ai vu le manifeste du vol. J'ai vu le nom de James Brewster sur la liste des passagers pour le Brésil. J'ai vérifié les numéros des passeports. Le sien y était. Je sais qu'il est venu au Brésil.

— Je l'imagine bien descendant à Rio, mais pas ici dans cette fosse septique. Allons voir à Rio.

— C'est une si grande ville ! Nous ne connaissons personne.

— Nous trouverons de l'aide. Il suffit d'être amical, promit Remo.

En aval, une vedette à moteur démarra de la berge, pilotée par un homme très blond. Elle fila vers le confluent, en faisant jaillir derrière elle une gerbe d'eau haute de deux étages. Chiun vit Remo la suivre des yeux.

— Nous ne partons pas encore, déclara-t-il. Les anciens de la tribu nous invitent.

Ils préparaient une danse d'action de grâces, qui serait suivie d'odes à la grandeur de celui qui était venu en kimono jaune leur rendre leur honneur.

Harrison Caldwell avait déménagé de New York, tout en y laissant ses bureaux. Il gardait le contact tous les jours, par téléphone. Il avait acheté cent trente hectares dans le New Jersey, drainé un marécage, planté une pelouse et entouré sa propriété d'une grande clôture métallique. Il la faisait patrouiller jour et nuit par ses équipes de gardes, portant le blason du pot d'apothicaire et de l'épée sur leur uniforme. Apparemment, Harrison Caldwell avait les moyens de se payer tout ce qu'il voulait.

À l'exception d'une chose qu'apparemment il désirait plus que tout au monde, en ce moment. Un certain coup de téléphone. C'était tout ce qu'il attendait et il ne l'avait pas reçu. Il avait dit à son valet de chambre de le réveiller, pour cet unique coup de téléphone, en disant qu'on devait l'appeler d'Amérique du Sud.

Et quand, enfin, le coup de téléphone arriva, Harrison Caldwell renvoya tout le monde. Il voulait parler seul.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il tout de suite.

— Ils se révèlent pleins de ressources.

— Nous n'avons pas fait de vous notre épée pour apprendre qu'il y a de la concurrence.

— Leur compte sera réglé bientôt.

— Aux temps grandioses de la cour, il y aurait eu des tournois, des combats entre des hommes pour savoir qui serait le champion du roi, l'épée du roi.

— Je vais m'occuper personnellement de ces deux-là. Ils ne peuvent absolument plus m'échapper. Il n'y aura pas de problème. Ils sont exceptionnels, oui. Et bientôt, ils seront exceptionnellement morts.

— Comment pouvez-vous nous l'assurer, alors que vous avez manifestement échoué déjà une ou deux fois ?

— Parce que. Votre Majesté, ils ne peuvent pas échapper au monde dans lequel ils vivent. Je vais simplement détruire leur monde, et eux avec.

— Vous nous plaisez, Francisco, dit Harrison Caldwell en se demandant à quoi ressemblerait un monde détruit.

Il se demanda aussi s'il n'aurait pas dû choisir plus activement une épée personnelle.

Francisco Braun parlait moins bien le portugais que l'espagnol mais assez quand même pour trouver exactement le genre d'ingénieur qu'il voulait. Cet homme avait un problème d'alcoolisme qui,

heureusement, ne corrompait pas sa compétence mais qui, par bonheur, corrompait sa moralité. Il contemplait les diagrammes, en secouant la tête.

— Pourquoi ne les abattez-vous pas tout simplement au pistolet ? demanda-t-il une fois qu'il eut touché son argent.

— Pourquoi est-ce que vous ne terminez pas le plan de ce qui doit être fait ?

— Le pistolet serait plus charitable, dit l'ingénieur, en pensant à l'impression qu'auraient ceux qui savaient qu'ils allaient mourir et qui ne pourraient rien faire pour se sauver.

Il se hâta de boire encore un bon coup et Francisco lui demanda :

— Vous êtes sûr que ça va marcher ?

— J'y mettrai ma tête à couper, assura l'ingénieur qui avait travaillé à la construction de gratte-ciel sur les plus belles plages de Rio.

— Vous ne croyez pas si bien dire, lui dit Braun.

*

* *

La recherche de James Brewster à Rio posait des problèmes. D'abord, la police sud-américaine n'était pas tellement serviable. Ensuite, ils ne pouvaient à eux trois passer toute la ville au peigne fin et d'ailleurs cela ne leur servirait à rien ; si James Brewster était venu à Rio et s'il y était resté, il avait certainement changé de nom. Enfin, aucun d'eux ne parlait le portugais, excepté Chiun qui refusa son concours quand Consuelo lui expliqua ce qu'ils cherchaient.

Chiun exprima fortement ses sentiments dans une chambre de palace, alors qu'il préparait un rouleau de parchemin. Il était temps de narrer pour la postérité la seconde rencontre de Sinanju et des Anxiltgiris.

— Traquer des voleurs n'est pas mon métier, déclara-t-il tout en essayant de retrouver chaque syllabe des odes de louanges pour que les générations futures sachent comment Sinanju avait été remarquablement accueilli en la personne de Chiun.

— Nous sauvons le monde de la destruction nucléaire, lui fit remarquer Consuelo.

À la suite de quoi Chiun la congédia de son auguste présence. Consuelo, fort déconfite, ne savait pas ce qu'elle avait dit pour l'offenser.

— Pourquoi est-il si furieux parce que nous sauvons le monde ? demanda-t-elle à Remo.

— Parce que c'était ce que j'essayais de faire quand j'aurais dû l'aider à récupérer le trésor de Sinanju.

— C'est si précieux que ça ?

— C'est surtout un tas de bric-à-brac. Mais au bout de quelques millénaires, on finit par collectionner des choses de valeur. De l'or, des pierres précieuses, des trucs comme ça.

— Vous en parlez comme si ce n'était rien du tout.

— Si on ne peut pas le dépenser, à quoi ça sert ? Un lingot d'or pourrait nourrir un village coréen pendant un siècle. Les gens ne mangent que du riz et du poisson. Parfois du canard. Ils aiment le canard. Mais ils ne dépensent jamais le trésor. Ah, écoutez, ne vous inquiétez pas de ça. Nous n'avons pas besoin de lui pour trouver Brewster.

— Mais nous ne parlons pas portugais !

— Une manière amicale surmonte bien des obstacles.

Remo avait raison. On n'avait pas besoin d'un traducteur pour trouver un agent de police parlant anglais. Il suffisait de s'emparer d'un policier et de le tordre un peu, en lui parlant simplement et distinctement en anglais pour lui dire :

— Conduisez-moi à votre chef.

Il n'y avait aucune barrière de communication qu'un geste aussi simple ne pouvait renverser.

Ils furent conduits illico à la villa du commandant. Aucun honnête chef de la police sud-américain n'habitait une demeure de moindre importance qu'une villa. Et aucun honnête citoyen n'arrivait à cette villa pour réclamer la justice sans avoir de quoi payer largement cette justice. Remo, malheureusement, n'avait pas apporté d'argent et il l'avoua tout de suite.

Le chef de la police exprima ses vifs regrets mais il se voyait dans l'obligation d'arrêter Remo pour avoir agressé le policier qu'il tenait par le cou. On ne venait pas dans un pays d'Amérique du Sud et on n'attaquait pas un policier quand on n'avait pas un sou en poche. Le commandant sonna les gardes. Remo prit leurs armes et les déchiqueta promptement sur les genoux du commandant. Puis il montra au commandant un très intéressant message nord-américain. Il lui donna l'impression que ses omoplates étaient arrachées de son torse.

Le but de l'exercice était d'améliorer l'humeur.

Éperdu d'amour fraternel, le commandant promit sous serment l'assistance de toute sa force de police. Est-ce que l'aimable gringo aurait la bonté de remettre ses omoplates en place ?

— Dites à votre commandant qu'elles y sont toujours, expliqua Remo au policier qui servait d'interprète. Il croit qu'elles ont été arrachées, mais ce n'est qu'une impression.

Remo attendit la traduction. Le commandant demanda si l'aimable visiteur pouvait lui donner l'impression que ses omoplates étaient toujours bien là.

— Dites-lui que lorsque nous aurons trouvé le dénommé James Brewster, il se sentira très bien. Brewster est arrivé ici par avion, il y a quelques jours ; sans doute se cachait-il sous un autre nom, maintenant. Nous avons sa photo.

Dès le début, les recherches furent très bizarres. Les policiers étaient tellement motivés par la vue de leur chef tout tordu et douloureux qu'ils n'eurent besoin ni de menaces ni de récompense pour se mobiliser. Quelques inspecteurs déclarèrent qu'ils avaient été motivés par leur amour de la justice.

Plus étrange encore, quand les policiers retrouvèrent la trace du fugitif, après moins d'une journée de recherche, personne ne leur remit ni enveloppe ni devises.

Ils supposaient que Remo était un policier. Ils voulurent savoir comment les policiers étaient payés aux États-Unis.

— Par des chèques du gouvernement.

— Ah oui, nous en recevons quelquefois, dit un des inspecteurs. Mais trop petits pour être encaissés.

D'après la police, James Brewster s'appelait à présent Arnold Diaz, il était bien portant et habitait un des grands immeubles les plus élégants bordant la magnifique plage de Copacabana.

Chiun, ayant terminé le récit véridique de la rencontre avec les Anxiltgiris, accepta d'accompagner Remo et Consuelo.

Au rez-de-chaussée, dans le hall de marbre, Consuelo appuya sur le bouton, sous le nom d'Arnold Diaz. La voix de Brewster répondit par l'interphone :

— Qui est là ?

— C'est nous, trésor, dit Remo.

Le gémissement qui se répercuta dans le hall était transmis par l'électronique du cinquantième étage. L'interphone fut brutalement coupé.

— J'ai une technique d'interrogatoire qui pourrait être assez utile avec Brewster, annonça Remo. Je n'aime pas les types qui vendent de l'uranium en veux-tu en voilà.

— Après ce que nous venons de vivre, je suis presque d'accord avec vous, dit Consuelo.

— Je serai amical, promit Remo. Il nous dira tout.

L'ascenseur était garni de panneaux de bois précieux admirablement ciré. Il y avait même de petites banquettes. Quand un ascenseur, même rapide, doit faire l'ascension de cinquante étages, il met du temps. Mais les habitants de cet immeuble n'étaient pas habitués à l'inconfort, d'où les sièges.

Alors que l'ascenseur s'élevait, Consuelo sentit ses oreilles se boucher, comme au décollage d'un avion. Elle eut l'impression que son estomac la quittait dans le voisinage, du trentième étage. Quand

ils arrivèrent au cinquantième, elle avait le vertige et s'était assise.

Remo l'aida à se relever. Ils attendirent devant la porte. Elle ne s'ouvrait pas. Remo se tourna vers Chiun. Un affreux craquement de métal se fit entendre de part et d'autre de la cabine. Puis un grincement encore plus bruyant, suivi du choc d'un câble tombant sur le toit de l'ascenseur.

L'estomac de Consuelo remonta dans sa gorge. Son corps lui parut tout léger, comme si elle était soulevée, et pourtant ses pieds étaient toujours sur le plancher. Elle ne pouvait pas les remuer. C'était comme si son sang avait pris la décision de couler dans une autre direction.

Elle tombait. Remo et Chiun tombaient. Toute la cabine tombait. La lumière s'était éteinte. Des grincements métalliques leur cassaient les oreilles. Consuelo reprit haleine pour crier. Quand elle hurla dans le noir, elle entendit à peine Remo lui assurer qu'elle n'allait pas mourir.

Elle sentit une main forte sur un de ses bras et des ongles sur l'autre. Puis elle sentit une légère pression. Ses pieds ne touchaient plus le plancher. Ses deux compagnons la soulevaient. Et puis ce fut comme si le monde entier s'était écrasé. La cabine atterrit cinquante étages plus bas, son plafond tomba en morceaux, les sièges se déboulonnèrent et ils se retrouvèrent tous les trois dans un chaos obscur. Pourtant, Consuelo n'avait ressenti qu'une légère secousse. Ces deux-là l'avaient soulevée, elle ne savait comment, et avaient sans doute sauté au moment de l'impact. En somme, ils étaient tombés de trente centimètres, au lieu de cinquante étages.

Au-dessus d'eux, comme dans le tunnel d'un univers ténébreux, apparut le faisceau d'une torche électrique. Francisco Braun pointa la lumière du haut de la cage d'ascenseur sur les débris de la cabine. Tout en bas, il vit une main émerger de l'épave. Il vit une figure. Il essaya de distinguer les blessures.

Il y avait des dents. Il ne pouvait voir, à cette distance, si elles avaient sauté d'une bouche. Mais elles étaient entourées de lèvres. Indiscutablement des lèvres. Il cligna des yeux, s'efforça de bien braquer le faisceau sur la chose. Il vit les lèvres se soulever aux coins. Elles souriaient. Francisco Braun lâcha la torche et s'enfuit en courant.

La torche électrique tomba dans la cabine alors que Chiun et Remo aidaient Consuelo à se dégager. Elle était terrifiée. Elle était furieuse. Elle se tâta du haut en bas. Tout était là. Tout était en place, tout allait bien sauf qu'elle allait devoir monter cinquante étages à pied pour interroger James Brewster.

— Venez, nous allons prendre l'autre ascenseur, lui dit Remo.

— Vous êtes fou ?

— Mais non. Et vous ?

— Nous avons failli nous tuer et vous voulez prendre un autre ascenseur ?

— Nous vous avons montré que vous ne seriez pas tuée même si nous nous écrasions, alors pourquoi avez-vous peur ?

— J'ai été presque tuée !

— Il n'y a pas moyen d'être presque tué. Vous n'êtes pas morte. Venez.

— Je n'y vais pas. Ça suffit. Traitez-moi de peureuse, je m'en fiche.

— Qui vous a traitée de peureuse ?

— Vous êtes tout au plus irrationnelle, dit Chiun. Sûrement pas peureuse.

— Je n'y vais pas, répéta Consuelo.

— J'interrogerai Brewster à ma façon, alors, dit Remo.

— Allez-y. Faites ce que vous voudrez. Moi, je ne quitte pas la terre ferme. Pour rien au monde. Pas question. J'ai failli mourir. Vous avez, vous aussi, failli mourir.

— Je ne sais pas de quoi elle parle, dit Remo à Chiun en coréen alors qu'ils entraient dans l'autre ascenseur, celui qui fonctionnait.

Des portiers accouraient pour savoir ce qui s'était passé. Consuelo s'adossa à une élégante sculpture pour reprendre ses esprits.

Remo et Chiun appuyèrent sur le bouton du cinquantième et montèrent jusqu'en haut, certains que le monde entier était devenu fou. Est-ce qu'ils ne lui avaient pas démontré qu'elle n'avait même pas besoin de freins de secours sur un ascenseur quand elle le prenait avec eux ?

— C'est peut-être moi, petit père. Est-ce que je deviens fou ?

— Pas plus fou que moi.

— C'est bien ce que je pensais. Ils sont tous fous.

James Brewster vit sauter les verrous de sa porte.

Il regarda la barre d'acier de la serrure de police encastrée dans le plancher, la solide barre d'acier, s'arquer et se plier comme une épingle de sûreté et, finalement, la porte s'ouvrir.

— Salut, dit Remo. Je n'ai que des intentions amicales. Je veux être votre ami.

James Brewster voulait qu'ils soient amis, lui aussi. Chiun resta sur le seuil.

— Attention, dit-il.

— À quoi ? demanda Remo.

— Cet or est maudit, répliqua Chiun en indiquant de la tête le pendentif au cou de Brewster.

Remo le regarda. C'était un bijou assez ordinaire, une sorte de petit lingot d'or avec un poinçon de monnayeur ; celui-là représentait un bocal d'apothicaire et une épée.

— Ce n'est qu'un pendentif.

— C'est de l'or maudit. N'y touche pas. Si tu te rappelais l'histoire du Maître Go...

— Oh, c'est rien ! Je croyais que vous aviez vu quelque chose.

Remo s'approcha de James Brewster, qui était assis avec une table entre lui et Remo. Il essaya de garder la table entre eux mais il ne fut pas assez rapide. Remo le rattrapa aussitôt et lui serra la main pour manifester son amitié. Puis il conduisit Brewster sur le balcon et exprima son admiration du panorama.

Il indiqua la belle plage, cinquante étages plus bas. Il la désigna avec la main qui tenait encore celle de James Brewster. Il la pointa par-dessus la balustrade.

Puis il exposa son problème à l'homme qui pendait au bout de sa main.

James Brewster avait expédié un matériau mortel, un peu partout en Amérique, illégalement. Ce matériau pouvait servir à fabriquer des bombes, des bombes capables de tuer des millions de personnes. Pourquoi James Brewster avait-il commis un acte aussi asocial que ça ? Mmm ?

— J'avais besoin d'argent.

— Qui vous a payé ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. L'argent était simplement déposé à mon compte.

— Quelqu'un a bien dû vous contacter.

— Je croyais que c'était légal.

— Avec des personnes anonymes déposant de grosses sommes d'argent à votre compte ?

— Je croyais que j'avais finalement trouvé le filon. J'avais besoin d'argent. Je vous en prie, ne me lâchez pas.

— Qui vous a donné l'ordre d'expédier l'uranium par des parcours bizarres ?

— Ce n'était qu'une voix. De l'agence nucléaire.

— Et vous n'avez pas demandé qui c'était ?

— Il a dit que l'argent répondait à la question. Moi, j'avais besoin de cet argent.

— Pour quoi faire ?

— Ma voiture avait plus d'un an !

— Est-ce que vous savez combien de millions de personnes vous avez mis en danger ? Est-ce que vous savez ce que peut faire une seule bombe atomique ?

— Je ne savais pas qu'ils allaient se servir de l'uranium pour faire des bombes.

— Qu'est-ce qu'ils auraient pu faire d'autre, avec de l'uranium volé ?

— Ils voulaient peut-être créer leur propre compagnie électrique, dit Brewster.

À ce moment, Remo n'eut plus envie d'être son ami et cessa de lui serrer la main. Alors que James Brewster quittait l'espace aérien du

balcon, Remo lui arracha le pendentif.

Consuelo vit le corps s'écraser sur le trottoir devant l'immeuble. Il explosa comme une outre d'eau, avec un gros floc mou. Remo et Chiun arrivèrent quelques instants plus tard. Remo sifflotait.

— Vous disiez que vous alliez être amical. Vous l'avez tué pour lui soutirer des renseignements. Vous l'avez tué !

— Je ne l'ai pas tué.

— Qu'est-ce que vous avez fait, alors ?

— J'ai cessé d'être son ami.

Chiun marchait à plusieurs pas derrière Remo. Il refusait d'être à côté de lui.

— L'or est maudit, répéta-t-il.

Remo montra le pendentif à Consuelo.

— Tenez. Vous voyez ça ?

— C'est de l'or. Un pendentif en or.

— Exactement. Une drôle de petite breloque.

— C'est maudit, affirma Chiun.

— Vous allez maintenant recevoir votre premier cours de la merveilleuse histoire de Sinanju. Voir par vous-même combien elle est véridique. Le Maître ici présent dit que ce petit bout d'or est maudit. Parce qu'un autre Maître, il y a mille ans, a dit qu'un certain or était maudit, c'est devenu parole d'Évangile. Sans appel. C'est maudit. Point final. Il ne veut même pas marcher près de moi.

Chiun refusa de relever pareille insubordination. Il se détourna de Remo qui, par défi, accrocha le pendentif à son cou.

À l'aéroport, Francisco vit s'évaporer son dernier plan quand les deux hommes apparurent. S'ils l'apercevaient, jamais il ne pourrait mettre la sacoche d'explosif à bord de l'avion. S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, il aurait pu se cacher derrière le guichet des billets. Avec ces deux-là, pas question, ils le remarqueraient sûrement. Et cette fois, ils le tueraient peut-être. Il y avait une limite au nombre de ratages impunis.

Ils étaient arrivés plus tôt qu'il ne l'avait prévu et maintenant le Blanc passait avec Consuelo Bonner, à moins de cinquante mètres. Le Blanc ne pouvait manquer de le voir à cette distance. Braun recula dans le coin derrière le comptoir, en se demandant ce qu'il devait faire. Il pourrait peut-être tout simplement jeter la sacoche et prendre ses jambes à son cou. Ou encore lancer la sacoche sur la fille et ils tenteraient peut-être de la sauver. Alors il aurait peut-être une chance de tirer. Tous les « peut-être » qu'il avait essayé d'éviter au cours de sa carrière lui revenaient alors que le Blanc et la fille se rapprochaient. Et, miraculeusement, le Blanc ne le vit pas. Pas de coup d'œil. Pas de sourire menaçant. Rien.

Le Blanc s'approcha du guichet et prit trois billets pour

Washington. Puis il se rendit à la porte d'embarquement. Il fut suivi à une grande distance par l'Oriental, qui ne manqua pas d'apercevoir Francisco Braun.

Il sourit légèrement et leva un seul doigt, indiquant que Francisco devait disparaître de sa présence.

Francisco quitta précipitamment l'aéroport, mais pas définitivement. Car quelque chose lui paraissait changé. Quelque chose avait transformé le Blanc et cela réveillait son instinct de tueur. Il sentait que maintenant il pourrait avoir une bonne occasion d'en éliminer au moins un. Et s'il pouvait en descendre un, pourquoi pas les deux ?

Ils avaient fait pour lui ce qu'il n'aurait jamais pu faire lui-même. Ils s'étaient séparés, ce qui lui permettait de les attaquer un par un. Et quelque chose avait changé chez l'un d'eux. Pour la première fois depuis le début de ce contrat, Francisco Braun souriait.

CHAPITRE IX

Francisco Braun avait bien vu. C'était peu, mais cela suffisait. Il y avait quelque chose de différent chez le Blanc et cette différence pourrait suffire pour le tuer. L'équipe étant séparée, comme elle semblait l'être à l'aéroport, il avait sa chance. Il n'en aurait pas d'autres.

Et maintenant, il lui semblait qu'il avait non seulement cette petite chance mais un grand avantage. L'avantage, c'était qu'il savait où ils allaient. Sa petite chance, c'est ce qu'il avait vu à l'aéroport : un bref instant de distraction. Un instant comme ça lui suffisait pour tuer un homme. Et, pour la première fois, il l'avait vu sur la figure du Blanc.

L'Oriental, naturellement, avait déjoué le coup de la bombe en le remarquant. Mais ça n'avait pas d'importance. Seul, le vieux serait sans doute plus facile.

Ainsi, Francisco reprit l'avion pour les USA avec un plan, un dernier plan, désespéré mais qui, par une ironie du sort, avait la meilleure chance de marcher.

Sachant où ils devraient finalement se rendre, il alla se présenter lui-même au directeur de l'Agence Nucléaire Nationale.

Les premiers mots de cet homme furent :

— Pas ici. Qu'est-ce que vous faites ici ? M. Caldwell a dit que vous ne deviez jamais être vu ici. Allez-vous-en !

L'homme corpulent courut à la porte de son bureau pour la fermer. Il ne voulait pas que sa secrétaire fasse irruption. Il s'appelait Bennett Wilson. Ses bajoues frémissaient quand il parlait. Il avait des yeux sombres et suppliants.

— Caldwell a dit que vous ne viendriez jamais ici. Vous n'êtes pas censé venir ici. Quoi que vous fassiez, vous étiez censé le faire en dehors de l'agence, pour que nous n'ayons pas à vous connaître.

— Mais je suis ici, répondit Braun. Et j'ai de mauvaises nouvelles. Un agent de la sécurité de l'usine de McKeesport est en route pour vous voir. Elle arrivera dans un jour ou deux. Vous verrez.

— Pourquoi ici ? Son travail est à McKeesport, répliqua Bennett Wilson.

— Elle a l'air de penser que quelqu'un a soudoyé un de ses expéditeurs. Elle a l'air de penser qu'il a accepté des pots-de-vin pour envoyer l'uranium à de singulières destinations. Elle pense que lorsqu'elle trouvera cette personne qui a persuadé l'expéditeur d'envoyer l'uranium à des adresses bizarres, elle aura résolu son

problème.

— C'est un mensonge frauduleux !

— James Brewster lui a tout avoué.

— Qu'est-ce qu'il peut avouer ? Il ne sait rien. Ce n'est qu'un petit expéditeur cupide. Il ne sait pas qui est derrière tout ça.

— Il n'a pas eu besoin de leur dire qui est derrière tout ça. Les gens qui vous cherchent tuent simplement tout sur leur passage, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'homme qu'ils cherchent.

— Est-ce que Caldwell sait que vous êtes ici ?

— Je suis ici pour m'occuper de ses ennemis. En ce moment, ses ennemis sont vos ennemis. Vos ennemis sont ses ennemis, dit suavement Francisco.

— Oui, bien sûr. Nous sommes ensemble dans cette affaire. Et nous nous en tirerons au bluff. Ils ne peuvent rien nous faire. Nous nous entourerons d'un rempart de mémorandums. Nous organiserons des conférences. Nous nommerons des commissions. Nous les commissionnerons à mort. Voilà trente ans que je suis fonctionnaire du gouvernement des États-Unis. Je sais comment faire le barrage à n'importe qui ou n'importe quoi sans aucune raison du tout.

— Ils vous tueront. Ils ne vont pas essayer de vous faire révoquer.

— De toute façon ils ne peuvent pas me faire révoquer. Ils n'ont pas l'autorité.

— Mais ils ont l'autorité pour vous rompre les os. Ou pour aspirer votre cerveau hors de votre crâne. Ils vous démoliront, dit posément Braun.

Il se demanda ce qu'il y avait, chez les fonctionnaires qui les rendait exceptionnellement obtus, comme si le seul problème réel, dans leur vie, était un dossier égaré.

Bennett Wilson réfléchit une minute. Braun n'avait pas tort. La mort était pire qu'une mutation ou même qu'une comparution devant un conseil de discipline. Dans ces cas-là, on avait toujours la possibilité de faire appel. Il n'avait jamais entendu parler de quelqu'un qui aurait fait appel d'une mort, encore qu'il y eût une allusion de ce genre dans la Bible. Mais il n'y avait certainement aucun règlement concernant cela.

— Mort ? Vous voulez dire le corps refroidi et enterré ? demanda Bennett.

— Ce genre de mort.

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Nous allons les tuer avant.

— Je n'ai jamais tué personne, avoua le directeur de l'agence nucléaire, puis il regarda les photos des centrales nucléaires et des dépôts de déchets atomiques qui décoraient son bureau et précisa : Jamais exprès.

— Vous n'allez tuer personne. Tout ce que je veux, c'est que vous vous prépariez à leur arrivée ici.

— Pour me chercher ? Ils viennent ici me chercher ?

— Menez-les simplement en bateau pendant un moment, le temps que je puisse voir ce que je dois faire, dit Braun.

— Vous voulez dire leur donner des renseignements partiels et de la désinformation ? Les faire tourner en bourriques avec du jargon bureaucratique sans signification ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Ah bon. Je croyais que vous vouliez quelque chose de particulier. Si la politique habituelle à l'usage du public fait l'affaire, pourquoi êtes-vous venu ici au risque de me compromettre, alors ?

— Pour que vos gens me préviennent quand ils arriveront.

— Vous n'allez pas les tuer ici, au moins ? s'exclama Wilson une main sur le cœur.

Les cadavres, c'était ce qu'il y avait de plus difficile à expliquer et à faire passer, dans un service du gouvernement. Ils exigeaient généralement une enquête.

— Non, répondit Braun dans l'espoir de calmer le haut fonctionnaire. Je veux simplement les observer au moyen de la télévision en circuit fermé. Il ne se passera rien ici. Et rien ne ricochera vers vous, à moins, bien sûr, que vous ne causiez des problèmes.

Et Braun expliqua que les problèmes, c'était tout ce qui risquait de compromettre sa mission.

*

* *

Moins d'une journée plus tard, Consuelo et les deux hommes se présentèrent au bureau de la sécurité de l'ANN. Des caméras de télévision les suivirent. Braun les observa, d'une pièce sûre. Les deux hommes se disputaient moins mais l'Oriental restait encore plus loin derrière. Consuelo les pilota de service en service, avec son autorité habituelle.

— On étouffe quelque chose, ici, dit-elle. J'entends en avoir le cœur net.

Cours toujours, pensa Braun. Elle n'avait même pas remarqué les caméras. Seul l'Oriental les avait vues.

Braun dut reconnaître que le directeur était extrêmement habile. Il n'opposa pas de fin de non-recevoir. Il ne tergiversa pas. Au contraire, il ordonna que toute assistance soit donnée au directeur de la sécurité de McKeesport. Cette assistance signifiait quatre personnes à ses ordres et l'accès à tous les dossiers.

Pour les quatre personnes, elle dut remplir des formulaires administratifs. Et les dossiers ne cessaient pas d'arriver. Le directeur la voyait sous l'information.

Le jeune homme blanc bâilla. L'Oriental en fut outré. Braun, naturellement, ne voyait pas ce que Chiun voyait. Et il ne comprenait pas le coréen.

— Quand est-ce que tu as bâillé pour la dernière fois ?

— Je n'enlèverai pas le pendentif.

— Il est maudit. Il te tue !

— Je ne meurs pas. Je suis ici, bien vivant.

Consuelo demanda de quoi ils discutaient. Remo lui dit qu'il s'agissait encore du pendentif et elle lui conseilla de l'ôter, si cela ennuyait tellement Chiun. Mais Remo refusa. Il devait vivre avec Chiun, pas elle, et s'il cédaient maintenant, il n'aurait jamais fini d'entendre qu'il devait vivre sa vie en suivant les consignes des Maîtres de Sinanju.

La journée était pénible pour Remo. Il manquait d'air dans ces bureaux et il remarqua que son corps ne compensait pas ce défaut. Une mouche se posa sur son poignet et il ne la sentit même pas avant de la voir.

Il n'avait rien mangé, rien respiré de particulier, et pourtant il se sentait gonflé et lourd. Depuis le temps, il était devenu assez habile pour dissimuler un peu son état à Chiun. Il savait ce que le vieux Maître guettait : des mouvements plus saccadés, un manque de grâce, une respiration irrégulière. Cela, il pouvait le masquer un moment.

Remo savait que son corps était si bien accordé qu'il pouvait se purifier de n'importe quoi. Et il le ferait encore mieux sans les harangues de Chiun.

D'ailleurs, Chiun se tenait de plus en plus à l'écart, au point même de ne pas entrer dans certaines pièces.

Une porte heurta l'épaule de Remo.

— Excusez-moi, dit le gardien en entrant.

— De rien, marmonna Remo.

C'était tout ce que Francisco Braun avait besoin de savoir. Il venait de voir cet homme se déplacer si lentement qu'il n'était même pas capable d'éviter une porte. L'élément mystérieux qui l'avait rendu invincible n'était plus là. Maintenant, il avait la possibilité de tuer le Blanc. Il n'aurait même pas besoin d'une arme à longue distance ou d'un ascenseur saboté dégringolant de cinquante étages. Il pouvait faire ça au couteau.

Le soir tombait et presque tout Washington était rentré à la maison quand Remo, Chiun et Consuelo quittèrent à pied le siège de l'ANN ; le vieil Oriental se laissait distancer de plusieurs centaines de mètres.

Braun resta assez loin de l'Oriental, tout en rattrapant le Blanc.

C'était facile, à présent. La nuit était tiède. Le Blanc chassait des moustiques de son bras. Braun dégagea de sa poche un grand couteau de chasse. C'était un vieil ami, ce couteau. Combien de fois, à ses débuts, avait-il senti le bon sang chaud de sa victime jaillir sur son manche ? La pénétration de l'acier était toujours une surprise. Il y avait toujours ce grognement étonné de sa cible, même quand il voyait venir le coup. Tout en marchant derrière le Blanc et Consuelo, Francisco croyait déjà sentir l'agréable sensation d'une lame plongeant droit dans un cœur. Enfin, lorsque le couteau réclama pour ainsi dire sa ration de sang, il s'avança à une longueur de bras, attrapa le Blanc par le cou et le tira en arrière. Remo se sentit partir à la renverse. Il vit descendre le couteau vers sa gorge mais ne put attraper la main qui le tenait. Désespérément, il lança son bras contre la lame.

Mais le bras n'était pas assez rapide. Il éprouva la terreur de ces cauchemars où il était poursuivi par une bête féroce et ne pouvait courir assez vite. Depuis plusieurs jours, tout allait de travers mais il savait ce qu'il devait faire, il savait ce que son corps devait faire. Malheureusement, il avait des bras et des jambes en bois.

Malgré tout, il était capable de sentir les mouvements, un peu de l'entraînement qui ne pouvait être perdu lui revint et une jambe paresseuse se leva d'elle-même contre le couteau. Remo tomba sur le dos en se cognant la tête. Il vit passer trente-six chandelles ternes. La lame du couteau revenait.

— C'est lui ! glapit Consuelo en se jetant sur la main qui tenait le couteau.

Remo donna un nouveau coup de pied et finalement, en utilisant une force musculaire en sommeil depuis longtemps, il décocha un direct. Puis un autre. Et un troisième, en martelant la belle figure blonde jusqu'à ce qu'il arrive à s'emparer du couteau et à le plonger tout droit dans le sternum de son adversaire.

Épuisé, haletant, il retomba sur le trottoir.

Chiun arriva enfin.

— Honteux, déclara-t-il. Jamais je n'aurais cru voir le jour où tu crisperais ton poing pour frapper quelqu'un.

— Cet homme nous a attaqués.

— Et pour un peu, c'est lui qui l'emportait. J'en ai fini avec toi, Remo, à moins que tu ne te débarrasses de cet or maudit.

— Ce n'est pas l'or, nom d'un fifrelin !

— Tu vas te tuer. Le corps que j'ai entraîné, l'esprit que j'ai formé, l'art que je t'ai donné, tout sera perdu à cause de ton entêtement.

— Je ne me sens pas bien, petit père. Je ne sais pas pourquoi. Mais il y a une chose que je sais. Vos sermonnages n'arrangent rien. Donnez-moi simplement la main, aidez-moi à me relever et fichez-moi la paix.

— Je t'ai dit ce que tu avais !
— Allez... Votre main !
— Tu dois découvrir par toi-même que j'ai raison.
— J'ai l'impression de mourir et vous venez me parler de stupides malédiction !

— Pourquoi meurs-tu ?
— Vous savez probablement pourquoi je me sens si mal, mais vous voulez simplement prouver que vous avez toujours raison.

Remo secoua la tête. La chute lui avait fait mal.

— Donne-moi le pendentif. Je pourrais te le prendre, en ce moment, mais je veux que tu saches pourquoi tu me le donnes.

— Tout ce que je sais, c'est que vous me cassez les pieds.

— Alors suicide-toi et fait fi des avertissements des Maîtres de Sinanju ! rétorqua Chiun et, dans une envolée de kimono fuchsia, il tourna les talons et s'éloigna.

Consuelo aida Remo à se relever.

— Il bluffe, assura-t-il. Il sait très bien ce que j'ai mais il ne veut pas le dire. Il est comme ça.

— Vous paraissez vraiment différent, vous savez.

— De quelle façon ?

— Vous n'êtes plus aussi odieux.

— Vraiment ? demanda Remo.

— Venez. Je vais vous aider à guérir.

— Ouais. J'ai l'impression d'avoir quinze ans de moins.

— Mais vous venez de vous plaindre d'être au plus mal !

— C'était comme ça que j'étais dans le temps.

Elle lui mit un bras autour de la taille et le soutint. Il lui conseilla de laisser le cadavre là.

— Une fois qu'on y mêle la police, on n'a que des problèmes.

— Mais nous risquons d'être accusés d'assassinat !

— Faites-moi confiance.

— J'avais confiance en lui, gémit Consuelo, et il a cherché à nous tuer !

— Et je vous ai sauvée, trésor. Alors à qui allez-vous faire confiance ?

— J'espère que vous avez raison, Remo. Mais qu'est-ce qui va arriver à l'Agence Nucléaire Nationale ? Nous devons rapporter ça à quelqu'un.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, ma jolie. C'est nous, le quelqu'un.

— Qui êtes-vous ?

— Aucune importance. Croyez-moi simplement sur parole. Rien d'autre n'a marché jusqu'à présent.

— Pourquoi devrais-je vous croire sur parole ?

— Parce que tous les autres ont essayé de vous tuer, déclara Remo.

*

* *

Harold W. Smith, au moyen des contacts secrets de l'organisation, avait fait faire un sondage spécial pour savoir exactement quelle quantité d'uranium enrichi avait été volée. Ce n'était qu'une estimation approximative mais on pouvait s'y fier : tout l'uranium enrichi utilisé par des organismes officiels fut comparé à tout ce qui avait été fabriqué. La différence représentait la somme totale des vols.

Le Président avait appelé cela le premier coup de projecteur utile sur l'étendue du problème. Mais le jour où le Président téléphona au sanatorium de Folcroft pour demander combien de bombes pouvaient être fabriquées avec l'uranium volé, Harold Smith lui fournit le coup de projecteur le plus éblouissant :

— En tonnage ?

— En quartiers de ville pouvant être détruits.

— Ceux qui ont volé l'uranium pourraient faire assez de bombes pour détruire toute la côte est et l'intérieur des terres jusqu'à Saint-Louis.

Il y eut un bref silence au bout présidentiel du fil.

— Est-ce que l'uranium est parti à l'étranger ?

— Aucune précision à ce sujet, monsieur le Président.

— Vous pensez donc qu'il est toujours aux États-Unis ?

— Je pense surtout que nous n'en savons rien, monsieur le Président.

— En somme, ce que vous me dites, c'est qu'il y a assez d'uranium volé pour détruire la plupart de nos grandes villes et nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'il est devenu. Mais comment est-ce qu'il pourrait quitter le pays sans déclencher nos détecteurs ? Voilà ce que je voudrais savoir.

— Je ne crois pas que ce soit possible.

— Alors l'uranium est chez nous.

— Nous ne le savons pas.

— Mais qu'est-ce que vous savez finalement, hein ? Il faut bien vous mettre dans la tête que vous êtes le dernier recours de cette nation. Et nos deux super-spéciaux, qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Ils y travaillent, monsieur le Président.

— Ce serait bien qu'ils règlent le problème avant que la moitié du pays ne saute.

— Ils n'en sont pas loin, je crois.

— Comment le savez-vous ?

— Ils ont localisé la source probable.

— Ce que je voudrais bien savoir, c'est comment de l'uranium peut nous être volé sans que l'Agence Nucléaire Nationale sache où il est passé.

— Je crois qu'elle le savait. Jusqu'à présent, c'est elle le suspect numéro un.

— Mais pour quoi faire ? Elle a tout l'uranium qu'elle veut !

— Elle le vend peut-être ?

— Pour nous faire tous sauter ? Elle sauterait avec tout le monde.

— Je ne sais pas, monsieur le Président, mais je crois que nous sommes vraiment sur le point de tout élucider.

— C'est la première bonne nouvelle de ce scénario, grommela le Président.

Harold W. Smith pivota dans son fauteuil tournant pour contempler les eaux grises du détroit de Long Island, à travers la glace sans tain de sa fenêtre.

Il regarda l'heure. Il y avait eu un bref contact la veille, quand Remo et Chiun étaient rentrés aux États-Unis. Remo l'avait informé de leur visite à l'ANN. Smith lui avait demandé s'il avait besoin d'un supplément d'information et Remo avait dit que ce n'était pas la peine. Il pensait que ça ne ferait que tout lui compliquer.

Cela, naturellement, signifiait davantage de cadavres. Smith avait presque été tenté de lui ordonner d'attendre de nouvelles informations. Il y avait eu tant de cadavres, un peu partout. Mais les chiffres étaient trop menaçants pour être ignorés, alors il lui avait simplement dit de continuer.

Et il avait demandé à Remo de le rappeler pour annoncer un succès. Il avait fixé une heure. Il ne savait pas où ils seraient. Chiun, depuis peu, avait pris du goût pour ce système. Cela lui donnait l'occasion de démolir ces téléphones qui ne marchaient pas.

À en croire Remo, ce que Chiun détestait le plus à propos des téléphones, c'était l'insolence des standardistes qui refusaient de lui manifester le respect qui lui était dû. Il appelait le système américain du téléphone « un ramassis de vermine insultante ». Il faisait allusion, bien sûr, aux opératrices.

Quand Smith lui expliqua que dans le temps le système marchait très bien, Chiun voulut savoir ce qui s'était passé.

— Quelqu'un a décidé de l'améliorer, répondit Smith.

— Et il a été décapité ? demanda Chiun.

— Non. C'était un tribunal. Un tribunal de juges a prononcé un arrêt.

— Et ils ont été décapités ?

— Non. C'était des juges.

— Mais qu'est-ce que vous faites quand des juges se trompent, quand ils créent un aussi effroyable ramassis de vermine qui se croit

libre de vous insulter et de vous raccrocher au nez ? Qui sont stupides et grossiers ?

— Rien. Ce sont des juges.

— Ô empereur Smith, n'êtes-vous pas empereur ou sur le point de l'être ?

C'était une question habituelle de cet Oriental qui n'avait jamais rien compris à la démocratie. Ni les lois. La Maison de Sinanju n'avait jamais eu affaire qu'à des rois et des tyrans et Chiun s'imaginait qu'il n'existait pas autre chose. Il n'y avait donc aucune réponse valable à sa question.

— Non, je ne le suis pas du tout. Je travaille en secret pour le gouvernement. Notre Président serait ce qui se rapproche le plus d'un empereur.

— Alors il peut les décapiter ?

— Non. Il n'est que le Président.

— Ainsi, ces juges qui font les lois ne rendent de comptes à personne ?

— Certains d'entre eux, dit Smith.

— Je vois, marmonna alors Chiun.

Mais plus tard, Smith apprit par Remo que Chiun avait suggéré que Remo et lui aillent travailler pour les juges parce qu'ils étaient les véritables empereurs de ce pays. Remo lui avait expliqué que les juges n'étaient pas des empereurs. Chiun lui avait demandé qui dirigeait le pays et Remo avait répliqué qu'à sa connaissance ce n'était personne. Et il avait dit cela en riant, comme si c'était une bonne plaisanterie.

— Ce n'est pas drôle, avait reproché Smith à Remo. Je crois que Chiun devrait apprendre pour qui il travaille et pourquoi.

— Je le lui ai dit, Smitty, mais il refuse de l'accepter. Il pense qu'il vaut mieux exposer la tête de quelqu'un sur un mur en guise d'exemple, au lieu de rôder sournoisement en faisant croire qu'on n'existe pas. Et, par moments, je me demande s'il n'a pas raison.

— Ma foi, j'espère que votre entraînement ne vous a pas changé à ce point.

C'était ce que Smith avait dit à Remo. Mais parfois lui aussi, secrètement, en pleine nuit, il désespérait de son pays et se demandait si Chiun n'avait pas raison. Il regarda encore sa montre.

Le téléphone sonna à la seconde précise. C'était Chiun. Comment Chiun était capable de savoir ainsi l'heure avec précision, sans montre, c'était encore un mystère pour Harold W. Smith.

— Ô grand empereur, commença Chiun et Smith attendit l'habituelle litanie de louanges.

Jamais Chiun ne pourrait entamer une conversation sans débiter les louanges traditionnelles, ce qui posait un problème à Smith. Le directeur avait été forcé de lui expliquer que le brouilleur spécial des

lignes téléphoniques ne pouvait être utilisé pendant un temps illimité, un usage trop long augmentait la possibilité d'écoute par des oreilles ennemies sans scrupules. À regret, Chiun acceptait maintenant d'employer la formule abrégée. Il arrivait maintenant à débiter ses louanges en sept minutes chrono.

Smith le remercia de téléphoner et demanda à parler à Remo. Chiun n'était jamais très capable de transmettre ce qui se passait parce que, quels que soient les événements, ils ne survenaient que pour rehausser la gloire de Smith.

— Remo va de son côté. Nous ne pouvons que le plaindre.

— Est-ce qu'il va bien ?

— Non.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il a refusé d'honorer la mémoire des Maîtres.

— Ah bon, j'avais peur que ce soit grave, dit Smith avec soulagement.

— C'est extrêmement grave.

— Bien sûr. Comment progresse toute notre affaire ?

— Il n'y a rien d'autre, je dois l'avouer tristement avec mes plus profonds regrets.

— Oui, mais où en est le projet ?

— Condamné, déclara Chiun.

— Passez-moi Remo, s'il vous plaît.

— Il n'est pas là. Je ne suis pas avec lui. Je n'irai pas près de lui.

— Bon, mais enfin, est-ce qu'il va m'appeler ?

— Qui peut savoir de quel irrespect il est capable, ô gracieux seigneur ?

— Où puis-je le joindre ?

— Je peux vous fournir un numéro de téléphone. Comme vous le savez, je suis maintenant au courant de vos téléphones et de leurs mystères.

— Tant mieux. Quel est le numéro ?

— Le code régional qui décrit la région mais pas le site précis du téléphone commence par l'illustre chiffre deux. Il est suivi par le plus ravissant des chiffres et le plus énigmatique, le zéro. Mais, ô merveille, revoici le deux majestueux et nous avons le code régional.

— Vous êtes donc à Washington, dit Smith.

— Votre astuce ne connaît pas de bornes, ô grandiose souverain, répondit Chiun et il continua sur ce ton à donner tous les chiffres, un par un, jusqu'à ce que Smith ait le numéro du motel où se trouvait Remo ainsi que celui de sa chambre.

Smith remercia Chiun et forma le numéro. Il n'aimait pas les standards téléphoniques mais le brouilleur pouvait éliminer l'accès du standard à la ligne, dès qu'il serait en communication avec Remo. Si

cela ne marchait pas, Remo avait toujours la possibilité de rappeler.

Smith forma le numéro, obtint le motel et obtint la chambre. Une femme lui répondit.

— Est-ce que Remo est là ? demanda-t-il.

— Qui est à l'appareil ?

— Je suis un ami. Passez-le-moi, s'il vous plaît.

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Smith. Passez-le-moi.

— Il ne peut pas venir au téléphone pour le moment.

— Je le connais personnellement. Il le peut.

— Pas question, M. Smith. Il est à plat sur le dos.

— Quoi ?

— Il est à plat sur le dos et il peut à peine bouger.

— Impossible.

— Je vais lui amener l'appareil. Mais ne le faites pas parler longtemps.

Smith attendit. Il ne pouvait croire ce qu'il entendait.

— Ouais, fit une voix pâteuse.

C'était Remo mais il avait l'air de souffrir d'un abominable rhume de cerveau. Remo ne s'enrhumait pas. Ce garçon n'était même jamais fatigué.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Smith.

Seule sa stricte réserve de la Nouvelle-Angleterre l'empêchait de sombrer dans la panique. Le téléphone paraissait moite dans sa main.

— Tout va bien, Smitty. Je pourrai me lever dans un jour ou deux, promit Remo.

CHAPITRE X

Francisco Braun gisait depuis deux jours à la morgue de Washington quand un homme corpulent aux yeux noirs effrayés demanda à voir le corps. Il transpirait abondamment, malgré le froid de la salle.

Quand le tiroir contenant le cadavre fut ouvert et le drap gris rabattu pour révéler les cheveux blond pâle, l'homme hocha la tête.

— Vous le connaissez ? demanda l'employé de la morgue, car le mort n'avait pas encore été identifié.

— Non, dit le visiteur.

— Vous l'aviez pourtant bien décrit.

— Oui, mais ce n'est pas lui.

— Vous en êtes sûr ? Parce que nous n'en recevons pas beaucoup qui ressemblent à ce type-là. Nous recevons beaucoup de Noirs. Des Noirs poignardés. Des Noirs brûlés. Des Noirs mis en pièces. Des clochards noirs ramassés au bord des voies de chemin de fer. Des Noirs tués par balles. Des Noirs qui ont été hachés de balles. Pas beaucoup de Blancs tout blancs. Et celui-là, pour ce qui est d'être blanc, il est bien blanc.

Bennett Wilson, de l'Agence Nucléaire Nationale, détourna la tête et se couvrit le nez avec son mouchoir. Il ne s'attendait pas à ce que ce soit aussi épouvantable. Mais il avait été obligé de venir. Bien sûr, il avait voulu que Braun fasse son travail et disparaisse de sa vie, mais quand il avait lu dans le journal qu'un homme blond avait été trouvé mort, il avait voulu s'assurer que ce n'était pas Braun. Parce que si c'était lui, toute l'affaire risquait d'exploser. Les gens capables de briser la carrière de Bennett Wilson, comme l'en avait menacé Braun, étaient peut-être les responsables de l'élimination. Et cela présageait du pire. Bennett Wilson risquait d'être le suivant. Et cela valait bien cette terrible épreuve, là, à la morgue.

L'employé était du sud-ouest. Il était vieux et Wilson était certain qu'il se délectait de la gêne des autres. Il continuait de plaisanter.

— Il y a des Blancs qui arrivent ici avec des coups de couteau. Poignardés par des Noirs. Ou tués par balles par des Noirs. Mais ça, c'est une blessure différente. Des Noirs n'auraient pas fait cette blessure.

— Excusez-moi, je peux partir, maintenant ?

— Vous ne voulez pas lui faire une petite caresse avant de vous en aller ? Il ne se fâchera pas.

L'employé s'esclaffa. Il remonta le drap.

— Vous voulez savoir comment je sais que c'est pas une blessure de Noir ?

Wilson pensa que, s'il ne répondait pas, l'homme cesserait de jacasser. Il se trompait.

— Les Noirs tailladent. Mais celui-là est allé droit au cœur. Il a trouvé l'ouverture entre les côtes et *vlan*. Il a flanqué un bon coup. Je ne suis pas un flic. Mais je m'y connais. C'est un Blanc qui a frappé celui-là. Si un Noir avait fait ça, il y aurait dix, quinze entailles. Le Noir lui aurait aussi coupé son machin...

Tous les derniers repas de Bennett Wilson remontèrent dans son mouchoir alors qu'il sortait en chancelant de la morgue. Il ne vit pas l'employé tendre la main à un de ses collègues pour les cinq dollars du pari.

— Je savais bien que j'aurais celui-là, disait-il.

— Je ne l'aurais jamais cru.

— Quand on travaille à la morgue depuis assez longtemps et qu'on a les yeux ouverts, on le sait toujours. Les vrais gros, note bien, ça ne marche pas. Ils ont l'estomac blindé. Et la dernière fois que j'en ai vu un maigre aller au refile, je ne me souviens pas. Mais ceux qui sont juste bedonnants, juste un peu rondouillards, ça ne rate jamais. Hop. La gerbe à chaque coup.

Bennett Wilson jeta son mouchoir et tituba dans la nuit moite de Washington. Il n'était pas pris de panique au point de perdre la tête et d'errer au hasard dans les rues. Juste assez pour téléphoner à Harrison Caldwell.

La secrétaire de M. Caldwell lui répondit que M. Caldwell serait informé de l'appel dans le courant du mois.

— La situation est beaucoup trop désespérée pour ça. Je suis sûr qu'il voudra me parler. Wilson. Bennett Wilson.

— C'est à quel sujet ?

— Je ne peux en parler qu'à lui personnellement.

— M. Caldwell ne discute jamais de rien personnellement.

— Eh bien alors, impersonnellement, dites-lui d'envoyer impersonnellement quelqu'un à Washington pour identifier le cadavre d'un homme très blond qui le connaissait.

Le message fut transmis à Harrison Caldwell le lendemain, quand le maître d'hôtel lui servit son petit déjeuner dans le lit à colonnes, avec la secrétaire assise à ses pieds. Il en fut tellement suffoqué qu'il cessa de parler de lui-même au pluriel de majesté.

— Je refuse de le croire, dit-il.

— C'est vrai, Votre Majesté, affirma la secrétaire.

— Oui, sans doute...

Il renvoya le maître d'hôtel et la secrétaire et sauta du lit en

renversant les quartiers de pamplemousse et la glace pilée sur les draps brodés à son chiffre. La cuiller d'argent portant le blason au bocal d'apothicaire tomba sans bruit sur l'épais tapis. Il alla à la fenêtre. À des kilomètres à la ronde, toute la magnifique forêt lui appartenait. Les gardiens au portail étaient à lui. Plusieurs parlementaires étaient à lui. Wilson de l'ANN lui appartenait. Tout comme d'autres hauts fonctionnaires très importants.

Il possédait maintenant plus d'or que l'Angleterre. Il pouvait acheter n'importe quoi au monde. Et il pouvait tout perdre à cause de deux hommes.

Son premier instinct fut d'engager de nouveaux gardes du corps. Mais ça ne vaudrait guère plus qu'un écran de fumée, contre ces deux-là. Francisco Braun, l'homme qui avait survécu à un défi responsable de tant de morts, l'homme qui était son épée, était mort. Et il avait été tué par deux individus particulièrement redoutables qui cherchaient la cause des fuites d'uranium du gouvernement américain. Que feraient-ils quand ils le découvriraient, lui, Caldwell ? Parce qu'il était sûr qu'ils finiraient par le découvrir.

Harrison Caldwell, en cette très sombre matinée de sa vie, comprenait qu'il avait le monde à ses pieds à l'exception de deux hommes qui allaient tout lui enlever.

À ce moment, il sentit qu'il était réellement devenu un roi parce qu'il comprenait que toute sa fortune et sa puissance, ne lui avaient donné que l'illusion d'être servi. Il n'avait que ce qu'il avait toujours eu. Lui-même.

C'était beaucoup, naturellement. Il possédait cette ruse qui avait fait de lui le premier de sa lignée, depuis des siècles, à récupérer ce qui appartenait à sa famille. Il possédait l'astuce qui l'avait aidé à éliminer les plongeurs et à s'occuper du dernier alchimiste. Il n'y avait rien dans l'histoire de sa famille qui le préparait à la complexité de son problème. Mais il avait quand même un avantage. Il savait réellement combien il était seul et vulnérable.

Harrison Caldwell ferma ce matin-là sa porte à son valet de chambre, à son maître d'hôtel, à sa secrétaire et même à quelques parlementaires qu'il avait invités à un agréable déjeuner entre amis. Il arpena sa chambre, sans rien manger. Le soir venu, il sut ce qu'il avait à faire. Tout d'abord, il devait découvrir qui étaient ces deux hommes. Tant qu'il ne le saurait pas, il ne ferait que tâtonner comme un aveugle attendant d'être renversé par un camion. Deuxièmement, il lui fallait trouver la plus redoutable épée du monde.

Et ces deux choses, si difficiles qu'elles paraissent, étaient éminemment possibles parce qu'il était l'homme le plus riche du monde. Il avait une source intarissable du seul métal que depuis tous les temps on considérait comme de l'argent.

Et il avait la volonté, l'habileté et les connaissances historiques pour s'en servir. Il était infiniment plus dangereux que ne l'avaient été tous les Caldwell au cours des siècles.

Il passa un coup de fil amical à Bennett Wilson à Washington.

Wilson était certain que le monde entier le traquait.

— Mes téléphones sont peut-être sur écoute, dit-il.

— Croyez-vous réellement que je permettrais une chose pareille ? Croyez-vous que nous ayons tant fait, tant progressé, pour que je laisse faire cela ?

La voix de Caldwell était apaisante, rassurante, caressante, comme s'il parlait à un enfant.

— Allons, allons, Bennett, notre bon ami, pensez-vous que nous ne savons pas tout cela ? Croyez-vous que nous voudrions vous mettre en danger ?

— Il est venu ici dans mon bureau. Ici même. Je l'ai vu en vie et il m'a assuré...

— Notre cher Bennett, ne vous tourmentez pas. Venez nous voir chez nous dans le New Jersey et oubliez vos soucis. Permettez-moi de vous réconforter dans votre inquiétude.

— Est-ce que nous ne risquons rien... je veux dire vous et moi... monsieur... Votre Altesse...

— Naturellement. Vous devez venir ici et nous aurons une bonne conversation. Nous pouvons vous rassurer.

— Croyez-vous que nous devons être vus ensemble ? Avec tout ce qui se passe en ce moment ?

— Il n'y aura personne ici pour vous voir qui ne cherche pas à vous mettre à l'aise. Venez, laissez-nous vous débarrasser des doutes et des soucis qui vous accablent, notre bon ami, dit Caldwell.

Bennett Wilson écoutait ces mots, alors qu'il était assis, terrifié, dans la prison de son bureau. D'un côté il y avait Washington où chaque sonnerie du téléphone le faisait sursauter, certain qu'il était qu'une commission d'enquête avait appris ce qu'il avait fait. De l'autre, il y avait la voix apaisante d'un homme qui disait ne vouloir que le rassurer.

Certaines personnes trouvaient leurs tranquillisants dans une bouteille ou une pincée de poudre blanche. Pour Bennett Wilson, c'était un homme qui devait être son ami. Pourquoi ? Cet homme était encore plus profondément compromis que lui. C'était cet homme qui avait tout prémédité. Lui qui avait dit quels expéditeurs soudoyer et même choisi les itinéraires des camions.

Bennett Wilson n'était qu'un pauvre fonctionnaire qui avait commis une erreur. Naturellement, Harrison Caldwell le protégerait avec tout l'argent qu'il avait à sa disposition.

Wilson fut encore plus rassuré quand il vit où et comment Caldwell vivait. La grille de métal entourant le domaine s'étirait à perte de vue. Il y avait des gardiens au portail. Des jardiniers soignaient les pelouses et les massifs fleuris, des domestiques allaient et venaient avec des plateaux dans cet immense édifice de briques et de marbre construit au milieu d'un parc. C'était un château. Harrison Caldwell était indiscutablement un roi.

Quand Bennett Wilson vit l'homme majestueux assis dans un fauteuil semblable à un trône, il tomba à genoux et baisa la main offerte.

— Votre Majesté, bredouilla-t-il.

— Bennett. Notre bon, notre excellent Bennett, cajola Caldwell. Relevez-vous. Venez. Racontez-nous vos ennuis.

— L'homme que vous avez envoyé est mort. Je suis allé à la morgue. Je l'ai vu de mes yeux. On a dit que ce n'était pas un accident. Il a été tué par un professionnel.

— Et à qui avez-vous parlé de cela ? demanda Caldwell.

— À vous.

— Et... ?

— À personne d'autre. Monseigneur, croyez-vous que je voudrais que d'autres soient au courant de ces choses ? Je n'aurais jamais dû m'en mêler. S'il n'y avait pas eu ma fille qui avait besoin d'aller dans un collège spécial... Jamais je n'ai pensé que je serais impliqué dans un meurtre. Je ne faisais qu'aider un industriel américain...

Wilson pleurait maintenant ouvertement.

— Bennett ! Bennett ! Voyons ! Je vous en prie. Ne vous mettez pas dans un tel état !

— J'ai tellement peur, gémit Wilson en se tordant les mains.

Il ne se contrôlait plus. Les larmes ruisselaient d'elles-mêmes, malgré lui.

— Ils sont venus. Ceux qui étaient à McKeesport. Ceux dont vous m'avez montré les photos. Ils sont venus avec la jeune femme.

— Quelle jeune femme ?

— Le chef de la sécurité, Consuelo Bonner.

— Est-ce qu'elle sait ?

— Non. Votre homme a dit qu'il s'occuperait d'eux. Mais c'est eux qui se sont occupés de lui.

— Il y a des preuves de ce que vous avancez ?

— Qui voulez-vous que ce soit d'autre ?

— Bien des gens, Bennett. Bien des gens. Peut-être ceux à qui vous avez dit que vous veniez ici.

— Je ne l'ai dit à personne. Ma femme elle-même ne sait pas où je suis. Croyez-vous que je voudrais le dire à quelqu'un ?

— Mais certainement, vous avez dû vous confier. Que serait le

monde sans un ami intime ?

— Je ne voulais même pas recevoir votre homme dans mon bureau. Mais il a dit que c'était vous qui l'aviez envoyé. Et maintenant il est mort. Ils l'ont tué. Ils vont nous tuer. Sûrement. Je le sais.

— Ce qu'il vous faut, c'est un peu de bon vin. Nous allons vous le servir nous-mêmes, de notre propre main.

Harrison Caldwell conduisit l'homme tremblant dans les vastes caves de son domaine. Il y avait une bouteille particulière qu'ils allaient se partager, un vin que Harrison Caldwell gardait justement pour un moment comme celui-là, pour un ami cher.

— Vous savez, Bennett, nous sommes tous seuls ici-bas. Nous connaissons peu d'hommes en qui nous puissions avoir confiance. Mais nous savons que nous pouvons avoir confiance en vous.

— Vous le pouvez. Vous tous, dit Wilson.

— Mais nous savons que vous avez dû confier vos soucis, au moins à votre femme.

Caldwell examina la bouteille, dans la pénombre de la cave. Au lieu d'un tire-bouchon, il se servit d'une petite dague au manche incrusté de pierreries. Il prit bien soin de ne pas trop secouer la bouteille. Il y avait toujours un peu de lie dans le bon vin vieux. Si c'était à lui que ce vin devait être servi, il aurait exigé qu'on le laisse reposer puis qu'on le décante en le versant dans une carafe, puis dans un verre. Mais ils étaient simplement entre amis, dans cette cave, alors pourquoi faire des façons ?

— Croyez-moi, Votre Majesté, j'ai un caractère très réservé, très secret. J'ai travaillé toute ma vie pour le gouvernement et je ne me fie à personne.

Caldwell lui offrit la bouteille mais il secoua la tête.

— Je n'ai pas soif, Monseigneur.

— Avez-vous peur de ce vin ?

— Oh non. Non. J'ai confiance en vous.

Bennett Wilson avait de nouveau les larmes aux yeux. Caldwell lui sourit chaleureusement, lui mit un bras autour des épaules et, pour le rassurer, prit au goulot une grande lampée de vin. En souriant, il tendit de nouveau la bouteille à Wilson.

Voyant que Caldwell avait bu, Wilson pensa qu'il n'y avait aucun danger.

— Ce n'est pas que je me méfie de ce vin... ou de vous, Votre Majesté, mais... Mais simplement, il est si foncé... et je suis toujours mal à l'aise dans les caves.

Caldwell ne dit rien mais hocha la tête, pour encourager son bon ami Bennett à boire.

Wilson tint la bouteille à deux mains et but longuement, puis il voulut la rendre. Il la lâcha. Sa main ne se refermait plus très bien sur

les objets. Le bruit de la bouteille tombant sur le sol fut mat et comme étouffé. Celui de la tête de Wilson aussi.

Il se demanda par quel hasard il avait soudain une telle vue du plafond voûté et pourquoi il était tombé. Il ne souffrait pas du tout. Ses bras étaient bien là, mais inertes. Ses pieds aussi. Sa Majesté Harrison Caldwell cracha alors son vin sur le corps de Bennett Wilson, ainsi que les restes d'un comprimé neutralisant les effets mortels du poison. Et il cracha encore car la moindre goutte de liquide restant dans la bouche aurait suffi à le tuer.

Il passa même sa langue sur sa manche pour parer à tout risque d'avaler accidentellement un peu du vin empoisonné. Il alla se rincer la bouche et puis il téléphona au coroner local, qui était appointé par le domaine, pour annoncer qu'un de ses amis venait de mourir d'une crise cardiaque dans sa cave. Il dicta même le rapport au coroner, en allant jusqu'à épeler les mots savants. Aucune enquête ne serait nécessaire.

Il s'occupa de l'enterrement et déposa le corps bedonnant du directeur de l'Agence Nucléaire Nationale au pied d'un beau sycomore, comme ça, si le cercueil se décomposait bien, le cadavre nourrirait l'arbre.

Tout lien entre Harrison Caldwell et l'uranium était maintenant coupé. Voilà qui freinerait ses deux ennemis, ou même les arrêterait complètement. Sans piste apparente, ils ne le trouveraient jamais. Il avait assez d'or pour le moment. Caldwell et Fils n'avaient pas un besoin urgent d'uranium.

Mais il n'avait pas éliminé le pitoyable Wilson pour rester tranquillement les bras croisés sur son tas d'or. Il devait supprimer ses ennemis. Et avec autant d'or, et l'art de s'en servir, on n'avait aucun mal à résoudre ce genre de problème.

Pour commencer, il savait déjà deux choses utiles : premièrement, que Braun avait échoué chaque fois qu'il avait tenté de les tuer et, deuxièmement, qu'ils avaient tué Braun. Ils étaient par conséquent très spéciaux, supérieurs au tueur à gages moyen.

L'or était le pouvoir, la connaissance sa barre de direction. Et Harrison Caldwell était sûr d'obtenir exactement ce qu'il lui fallait. Il voulait tout savoir du premier échec de Braun, l'échec qui avait causé la mort des Chevaliers Islamiques à McKeesport. Harrison Caldwell savait que pour écrire l'histoire de sa monarchie moderne, il lui fallait commencer par le commencement.

Il découvrit que les minables criminels de Braun avaient eu des armes qui s'étaient révélées impropres contre une machine. Cette machine broyait les os par une fantastique pression. Et, pourtant, il n'y avait aucune trace de machinerie lourde près de la maison où les corps avaient été retrouvés.

— Voyez-vous, ces types se dirigeaient apparemment vers la maison. Leurs empreintes le démontrent, expliqua l'enquêteur que Caldwell avait engagé pour étudier le carnage.

Maintenant, il veillait à tout, lui-même. Après tout, sa vie même était en jeu.

— Or, la machine aurait dû s'approcher avec eux, parce qu'ils ne sont jamais arrivés jusqu'à la maison. Mais un engin aussi puissant aurait laissé des marques dans la terre. Et il n'y en avait pas. Alors la police a estimé qu'ils avaient affaire là à un de ces cas.

— Un de ces cas ? Quels cas ?

— Un de ces meurtres incompréhensibles qui sont signalés à un bureau spécial de Washington.

— Pour que le tueur puisse être traqué ? demanda Caldwell.

Il portait un simple costume de ville, il n'était pas assis dans son fauteuil à grand dossier et il écoutait très attentivement.

— Je ne sais pas, répondit l'enquêteur. Ça ne m'a pas paru important.

Caldwell écouta son rapport jusqu'au bout, remercia l'homme et en engagea un autre.

Cette fois, il s'adressa à une agence de détectives couvrant tout le continent et leur déclara :

— Il y a des genres de meurtres commis en Amérique que la police doit signaler à un bureau central. Il paraît qu'il y aurait une force inconnue en liberté dans le pays. Elle ne laisse pas de traces et tue avec la puissance d'une machine. Et tous des services de police ont l'ordre de signaler ce genre de meurtre à un bureau central de Washington. N'en faites pas une grosse affaire, restez discrets, mais découvrez ce que deviennent ces rapports. Où ils sont dirigés. Qui agit sur leurs données. Tout.

— Monsieur Caldwell, il n'y a aucun moyen de procéder à une enquête sur le plan national sans une énorme publicité. La discrétion est impossible. Ça se saura fatalement.

— Alors renseignez-vous seulement sur McKeesport. Il y a eu une tuerie là-bas, dernièrement. Une demi-douzaine de Noirs. Au fait, je paie bien pour un travail rapide.

L'agence donna de ses nouvelles dès le lendemain. La situation, au sujet des rapports sur les meurtres secrets, était la suivante : dans six endroits, McKeesport compris, les policiers rédigeaient des rapports sur ce genre de meurtres. Ça faisait partie d'un programme national. Ils devaient envoyer leurs rapports à une commission mixte formée par le FBI et le Secret Service.

— Et où siège cette commission ? demanda Caldwell, qui avait un bloc-notes devant lui.

— Bonne question. C'est le point le plus important de notre

enquête. Et sachant que vous vouliez de la discrétion, nous ne sommes pas allés plus loin.

— Pourquoi ?

— Parce que la commission n'a pas d'adresse. C'est un terminal d'ordinateur utilisé par les services de police.

— Cela ne m'explique pas pourquoi vous n'êtes pas allés plus loin.

— Une des victimes, en Utah celle-là, était le frère d'un motard. Il a été outré qu'aucune action ne soit entreprise parce que tout le monde, dans son service de police, croyait que le gouvernement fédéral enquêterait. Alors il a enquêté lui-même, expliqua le détective en consultant ses notes. Écoutez un peu ce qui est arrivé. Il a été l'objet d'un contrôle fiscal et il a écopé d'un redressement d'environ vingt mille dollars. Son permis de conduire lui a été supprimé par un ordinateur. Tout ce qu'il faisait ou essayait de faire concernant le gouvernement fédéral a été soumis à un examen approfondi et, finalement, il a été condamné sur plainte du ministère de l'Agriculture pour ne pas avoir déclaré la superficie arable exacte de la ferme familiale. À croire que si on touche à ce truc-là, ça vous pique. Nous avons pensé que vous ne voudriez pas qu'on y touche en votre nom.

— Vous avez bien fait.

— Je pourrais mieux vous servir si vous me disiez pourquoi vous êtes tellement intéressé.

— Je comprends. Et je vous le dirai. Mais pas aujourd'hui.

Une fois le détective parti, Harrison Caldwell décrocha son téléphone.

— Il vient de partir. Pensez-vous pouvoir finir de vider son bureau ?

— Nous y avons été toute la journée.

— Très bien. Parce que maintenant c'est important.

Et puis, naturellement, il téléphona à l'homme qui surveillait celui à qui il venait de parler. Il trouva soudain assez ironique qu'il soit bien plus dur de protéger sa fortune que de l'obtenir.

Il pensa aussi qu'il avait un grand talent inné pour la méfiance et la perfidie, deux des attributs les plus importants d'un monarque. On engageait des bardes pour chanter sa justice et sa miséricorde mais on faisait garder sa couronne par son épée.

Il avait besoin d'une épée, mais il faudrait qu'elle soit supérieure à ce pauvre Francisco. Il lui faudrait aussi un héritier. La mort était un aléa que sa grande fortune elle-même ne lui permettrait pas d'éviter totalement. Mais il devait retarder celle que préparaient pour lui les deux hommes et quiconque les avait envoyés. Le problème consistait à enquêter sur tous ces meurtres et à remonter jusqu'à la source de cette commission mixte, tout en ne devenant pas lui-même vulnérable.

Pour méditer sur ce grand problème, il choisit une piscine tapissée

d'or dans son domaine du New Jersey. Il trempa longuement dans l'eau tiède, en sentant l'or lisse sous ses pieds et contre sa peau nue. À minuit, il tenait la solution. Il ne rechercherait pas sournoisement les deux hommes. Il les traquerait en plein jour, au vu et au su du monde entier.

Harrison Caldwell allait montrer à l'univers sa miséricorde. Pour cela, il avait besoin d'un barde et le barde moderne était maintenant l'agence de publicité. Harrison Caldwell se présenta, comme un philanthrope, à Double Image Inc.

Il avait gagné beaucoup d'argent dans sa vie, dit-il. Il était devenu riche au-delà de ses rêves les plus fous. Il voulait maintenant restituer un peu de cet argent.

— Je veux mettre fin à la violence en Amérique.

Comme il était un des hommes les plus riches du monde, la direction de l'agence de publicité pensa, à l'unanimité, que ce serait sérieusement possible. Ils auraient tout aussi bien estimé possible de faire fondre la calotte glaciaire pour arroser son whisky-soda, si cet homme avait voulu consacrer trente millions de dollars à une campagne de pub sur ce projet.

Des directeurs artistiques qui mangeaient des germes de soja et communiaient avec les forces cosmiques éprouvèrent soudain la violente envie de pendre tous ceux qui commettaient des actes de violence.

Les vice-présidents – et il y en avait beaucoup parce que dans ce genre d'agence leur espèce prolifère comme des cancrelats – tombèrent tous d'accord pour dire que la violence était le plus redoutable fléau d'Amérique et qu'il fallait que ça cesse.

Ce que Caldwell voulait, c'était une publicité immédiate. Il ne voulait pas attendre un mois. Ni même quelques jours. Il se moquait de la beauté d'une campagne. Il ne se souciait pas de qualité artistique. Ce qui l'intéressait, c'était un matraquage qui commencerait dès le lendemain à la radio, dans la presse écrite et à la télévision, une campagne pour avertir les Américains qu'on leur mentait. L'Amérique était bien plus violente qu'elle ne le paraissait. Le pays était victime de centaines d'horribles assassinats jamais élucidés. Les services de police devraient rendre compte de tous les meurtres impunis, de toutes les morts d'Américains, et briser la conspiration du silence.

Tenez, il était lui-même au courant de la mort de six jeunes gens défavorisés de Boston, brutalement assassinés à McKeesport, en Pennsylvanie. Leur meurtrier, à ce jour, courait encore, ignoré par la police.

— J'estime que nous ne pouvons nous permettre de perdre nos futures...

— Ressources ? suggéra un rédacteur.

— Oui. Un mot admirable. Nous mettons en péril nos futures ressources. Nous les appellerons des ressources. Comment avez-vous fait pour trouver ce mot magnifique ?

— Quand on ne trouve rien à dire de bon sur un groupe de personnes, on les appelle des ressources. Comment voulez-vous dire des « catastrophes humaines » ? Dans beaucoup de villes, il y a des directeurs des ressources humaines. Ils sont chargés des malheurs de la ville, de l'assistance sociale, des éléments criminels et cetera. Des ressources. Ou encore la communauté. On peut les appeler la communauté.

— J'aime bien ce mot-là aussi, dit Caldwell. Nous protégerons la communauté. Nous sauverons nos ressources humaines.

Pour sauver les ressources de la communauté, Harrison Caldwell acheta un grand building et installa dans tous les bureaux de chaque étage tout un personnel pour noter tous les renseignements que voudraient bien donner des correspondants. Quand la campagne publicitaire prit son plein essor, un gratte-ciel se révéla insuffisant pour faire le compte de tous les actes de violence perpétrés en Amérique.

— Rien que pour prendre note de toutes les plaintes, ça va vous coûter une fortune, monsieur Caldwell, avertit un conseiller.

— Nous devons sauver les ressources de la communauté, répliqua Caldwell.

Les Chevaliers Islamiques, qui n'avaient été jusque-là qu'un problème de police, devinrent soudain des martyrs, sous le nom des Six de Boston. Ils étaient morts, d'après les journaux, parce qu'ils avaient voulu faire de l'Amérique un meilleur endroit où vivre. Personne ne prit la peine d'interviewer les groupes islamiques officiels, qui n'avaient jamais entendu parler des Six.

Dans le tohu-bohu du matraquage publicitaire, Harrison Caldwell obtint ce qu'il voulait. En triant les bribes d'information dans la masse de renseignements inutilisables et de ragots sans preuves, les employés du Caldwell Building finirent par découvrir un schéma de violence exceptionnelle par des moyens exceptionnels. Des bâtiments présumés inviolables, impénétrables par tout être humain, avaient été mystérieusement envahis et leurs occupants tués ou menacés d'une telle façon qu'ils acceptaient de témoigner en justice contre les plus puissants criminels ou chefs de la Mafia.

Les bandits les plus redoutables, des agents ennemis avaient été tués, d'un océan à l'autre, par des coups qui ne pouvaient pas avoir été portés par des êtres humains mais seulement par des machines. Et pourtant, mystérieusement, il n'y avait jamais aucune trace de machine.

Presque tous ces meurtres exceptionnels avaient été signalés à cette commission mixte spéciale du FBI et du Secret Service. Et jamais aucun des assassins n'avait été arrêté.

Harrison Caldwell était indiscutablement sur la piste du siège social de ses ennemis. S'il trouvait qui était responsable de cette commission mixte qui ne faisait rien, il était sûr qu'il trouverait qui dirigeait les deux hommes qui le traquaient. Et, pour cela, il avait besoin d'effectuer des recherches dans tout le vaste labyrinthe des télécommunications américaines et de l'intervention de centaines de détectives, d'experts en informatique, et d'ingénieurs des téléphones. Ce serait l'effort technologique concerté le plus gigantesque depuis la navette spatiale.

Ce n'était pas un problème majeur. Il suffisait d'argent pour le résoudre.

*

* *

Harold W. Smith les voyait venir, le nombre extraordinaire d'experts technologiques venant de différents domaines, tous consacrés à ce programme de recherche de la commission qui recevait les rapports sur les morts, presque toutes imputables à Remo et Chiun.

Smith n'était pas sûr qu'ils ne pourraient pas remonter jusqu'à lui. L'électronique ne cessait jamais de le méduser. Il existait des appareils capables de dire si une personne était passée dans une pièce, d'après la quantité de chaleur émise. En existait-il pour retrouver qui avait accès... Il pensait avoir pris les précautions les plus sophistiquées pour brouiller les pistes et établir des verrous inviolables. Mais pour chaque verrou électronique, il y avait une solution électronique.

Il se sentait très vulnérable et très seul dans ce bureau, en observant cette chose géante, là dehors, prête à venir l'attaquer.

Et le Goliath derrière tout cela était Harrison Caldwell, un homme qui ne s'était pas particulièrement distingué pour ses vertus civiques avant cette campagne. Smith était incapable de deviner si ce Caldwell avait ou non de sombres intentions. Mais il devait être arrêté dans son dangereux élan. Remo pourrait faire cela au mieux.

Depuis quelques jours, il n'avait pas de nouvelles de Remo. Tentant sa chance, Smith essaya de le joindre au même motel. La chance était avec lui. Remo s'y trouvait encore. Ça c'était la bonne nouvelle.

La mauvaise, c'était que Remo était mort.

— Quoi ? s'exclama-t-il.

— Il vient de s'arrêter de respirer. Il ne voulait pas de médecin. Il ne voulait pas de secours. Il l'a refusé, jusqu'au dernier moment.

Cela, débité d'une voix plaintive par la personne qui vivait avec lui

dans cette chambre.

— Est-ce que son pouls bat encore ?

— Je ne sais pas prendre un pouls.

— Est-ce que vous avez une glace ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec une glace ?

— Vous en avez une ?

— Ça irait une petite glace de poche ?

— Parfaitement.

— J'en ai une dans mon sac.

— Prenez la glace et placez-la sous son nez ou devant sa bouche.

— Pour voir s'il y a de la buée ? Ça voudra dire qu'il respire ?

— Oui, dit Smith.

Il attendit, pianotant nerveusement sur son bureau, en se demandant ce qui leur arrivait à tous, en se demandant si ce qu'on disait des étoiles était vrai. C'était trop de malchance : il devait être poursuivi par une puissance maléfique.

Il était en train de se dire que cette fille ne reviendrait jamais au téléphone, quand, enfin, il l'entendit sangloter au bout du fil :

— Il est mort !

CHAPITRE XI

Smith, naturellement, était fou. Chiun l'avait toujours su mais il essaya quand même de raisonner avec lui.

— Oui, vous m'avez dit qu'il est mort. Et tout ce que je peux vous répondre, c'est que lorsqu'on refuse d'honorer correctement ses ancêtres, on doit en payer le prix.

— Toute l'organisation est menacée. Vous êtes notre dernier recours.

— C'est le manque de respect pour les ancêtres qui est le problème du monde. Respectez les ancêtres et vous respecterez ce qui est bon et honnête dans toutes les civilisations.

— Oui, bon, est-ce que vous pouvez nous aider ?

— Les pouvoirs, la force, la dignité et l'honneur de la Maison de Sinanju répondront toujours au premier signe de votre auguste main, pour sa plus grande gloire, déclara Chiun et, sur ce, il raccrocha.

Il était temps d'aller voir Remo.

Il entendit sonner le téléphone alors qu'il s'apprêtait à quitter la chambre qu'il venait de louer mais il ne répondit pas. Il était certain que c'était encore Smith.

À la porte de l'hôtel, un des employés le rappela pour lui dire que quelqu'un cherchait désespérément à le joindre. Pensant que c'était peut-être la fille qui habitait avec Remo, Chiun alla prendre la communication à la réception. Mais c'était Smith.

— Je crois que nous avons été coupés, alors j'ai appelé la réception pour savoir si vous étiez là. On m'a dit que vous alliez sortir. Écoutez, nous avons un problème. Je ne peux pas en parler sur cette ligne. Pouvez-vous reprendre le contact téléphonique ?

— Avec d'éternelles louanges sur mes lèvres pour votre plus grande gloire, répondit Chiun et il raccrocha de nouveau.

Le motel de Remo n'était pas très loin. « Ainsi donc c'était arrivé plus tôt que prévu », se dit Chiun en chemin. Mais bien sûr il était difficile de prévoir ; après des années de formation il était difficile de dire exactement où finissait Sinanju et où commençait Remo. En plus Remo était blanc, ce qui achevait de brouiller les cartes. Dans la chambre du motel, la jeune femme était au bord de la panique. Assis sur le lit, un médecin auscultait Remo. Il secoua la tête en retirant son stéthoscope de la poitrine du gisant.

Remo était parfaitement immobile, les yeux fermés, sans autre vêtement qu'un caleçon. Sa poitrine ne se soulevait pas. Tout son

corps était inerte. Le pendentif était toujours accroché par la chaîne à son cou mais avait glissé sous son oreille.

— Faites sortir ce Blanc d'ici, ordonna Chiun à Consuelo.

— C'est le médecin.

— Ça, un médecin ? Il ne connaît ni yin ni yang. Où sont ses herbes ? Où est sa barbe blanche, symbole de la sagesse ? Il n'a pas plus de quarante ans.

— Remo est mort, gémit Consuelo.

— Faites-le sortir d'ici. Est-ce qu'il faut que je fasse tout moi-même ?

— Votre ami est mort, dit le médecin.

— Vous ne savez rien de la mort. Qu'est-ce que vous savez de la mort ? Qui avez-vous tué volontairement ?

— Eh bien, je vais devoir faire un rapport.

Chiun le congédia d'un geste. Si ce docteur infantile voulait se faire remarquer de ses supérieurs par un faux rapport, c'était son problème.

Quand le médecin fut parti, il déclara à Consuelo que Remo n'était pas mort.

— S'il n'est pas mort, qu'est-ce qu'il a, alors ? Il a pourtant l'air bien mort. Il n'a pas de pouls. Il ne respire pas. Le médecin dit qu'il est mort.

— Ce qu'il a, c'est son obstination, répliqua Chiun et il montra le pendentif près de l'oreille de Remo. Ôtez-lui ça.

— À quoi ça servira d'ôter un charme maléfique maintenant ? demanda Consuelo.

Il était trop tard. Ce vieil Oriental devait bien s'en rendre compte !

— Ôtez-le, insista Chiun.

— Bon, si vous y tenez. Ça n'a plus d'importance. C'était un gentil garçon.

Consuelo éprouva le besoin d'embrasser Remo sur le front, en manière d'adieu, peut-être de tirer le drap sur lui, comme il convenait au repos d'un cadavre. Mais elle fit simplement passer la chaîne par-dessus le menton, puis la tête, et elle tendit le pendentif à Chiun qui recula vivement d'un air horrifié. Son mouvement fut si vif qu'il se retrouva instantanément à l'autre bout de la chambre.

— Ne l'apportez pas près de moi. Éloignez-le. Il est maudit !

— Allons, voyons !

— Hors d'ici. Dehors. Emportez-le.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Que j'aille l'offrir à un inconnu en disant : tenez, vous voulez un pendentif en or ?

— Jetez-le.

— Ça doit valoir plusieurs centaines de dollars.

— Hors de cette chambre !

— Je n'en crois pas mes oreilles ! s'exclama Consuelo. Votre ami est

mort et vous vous inquiétez d'une breloque d'or.

— Arrière.

— Bon, bon, je m'en vais. Mais je pense que vous êtes cinglé.

— Le cygne paraît toujours gauche au ver de terre, rétorqua Chiun.

— C'est insultant ! protesta Consuelo.

— Nous pouvons enfin communiquer, à ce que je vois.

Lorsque Consuelo revint, elle trouva Chiun assis à côté du lit. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Celui que Remo appelait petit père, son meilleur ami, s'était installé sur le bord du lit et il harcelait le mort.

— Et voilà. C'est pas mon genre de dire : « je te l'avais bien dit ». Et pourtant c'est vrai. C'est ton orgueil qui t'a mené là. Et pourquoi ? Il te suffisait d'écouter. D'écouter avec un peu de respect la Maison de Sinanju qui t'a tant donné, qui t'a tant aimé. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Chiun s'interrompt pour se draper plus majestueusement encore dans les plis de sa dignité qui avait si indignement souffert.

— Est-ce que cela me dérangeait que tu continues à servir l'empereur fou alors que des positions vraiment prestigieuses t'attendaient de par le monde ? Non. Est-ce que cela me dérangeait que le peu de respect que je te demandais ait toujours été la dernière chose que tu m'aies accordée ? Non. Est-ce que cela me dérangeait de subir quotidiennement l'humiliation de ton mépris pour Sinanju... Non ! Eh bien, en fait si ! Cela ne m'est pas égal. C'est à cause de tout cela que tu es maintenant dans cet état. Enfin justice a été faite ! Je t'avais prévenu et tu l'as bien mérité.

— Comment pouvez-vous dire ça ! s'écria Consuelo. C'est... Vous êtes malade !

— Et cette catin avec qui tu habites ! Une bonne jeune fille coréenne n'était pas assez bien pour toi ?

— C'est pour ça que vous avez renvoyé le docteur ? Pour sermonner le mort ?

Chiun jeta un coup d'œil dédaigneux à la dernière amie de Remo. Ce garçon était dévergondé, cela ne faisait aucun doute.

— Je vous demande pardon, Madame, dit Chiun.

— Qu'est-ce que vous faites, alors ?

— Je parle anglais parce qu'il a pu perdre momentanément sa maîtrise du bon coréen.

— Je ne peux pas le croire, sanglota Consuelo en chancelant vers un fauteuil dans le coin. Je ne peux pas croire ce que j'entends.

— Oh femme de peu de foi ! Ouvrez vos yeux. Regardez donc le bout de ses doigts et vous verrez l'essence de la vie y revenir à gros bouillons. Tâtez au moins, vous sentirez de la chaleur.

— Je ne veux pas le toucher.

Chiun ne discuta pas mais, d'un mouvement preste de ses doigts

aux ongles longs, il l'attrapa par un pan de sa jupe et la ramena vers le lit. Il était temps de mettre fin à cette crise de nerfs.

— Touchez, ordonna-t-il.

— Je ne veux pas !

— Touchez.

Elle sentit sa main saisie par une force irrésistible et appliquée sur la toison noire du torse de Remo. Le corps n'était pas encore froid. Elle sentit sa main pressée plus fortement. Dans sa paume plaquée sur les poils et la peau tiède, elle sentit un battement imperceptible. Puis un autre. Et encore un autre. Le cœur battait.

— Mon Dieu ! souffla-t-elle. Vous l'avez ressuscité !

— Mais non, pauvre idiote. Aucun homme ne peut faire ça. Même moi, je ne peux pas le faire.

— Mais il n'est plus mort !

— Il ne l'a jamais été. Mourant, oui, certainement ; quand il s'est senti succomber, il a arrêté ses fonctions vitales pour souffrir plus lentement. Mais ce n'était pas la mort, juste un profond sommeil protecteur. Je suis même étonné qu'il ait pu faire ça correctement. Il entend tout ce que nous disons, alors faites attention. Ne le couvrez pas de louanges. Je l'ai déjà trop gâté.

— Je ne vous ai jamais entendu lui dire un mot gentil.

— Si, je lui en ai dit très souvent. C'est ce qui a causé son arrogance. C'est pourquoi je suis ridiculisé et méprisé.

— Quand ira-t-il mieux ?

— Quand j'aurai appris à maîtriser mon instinct maternel. Alors il écouterait.

Les yeux de Remo s'entrouvrirent à peine, comme s'il y avait trop de soleil dans la pièce. Un doigt se déplia, très lentement, puis un autre et finalement toute la main s'ouvrit. La poitrine se souleva doucement et Consuelo vit qu'il respirait.

— Il revient à lui, murmura-t-elle.

— Il n'a jamais été absent. S'il écoute, il ira bien en un rien de temps.

— Tant mieux, dit Consuelo. Ce pays est en danger. Nous avons des raisons de penser que ceux qui volent l'uranium sont précisément ceux qui devraient veiller à sa sécurité. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

— Votre pays est toujours en danger, lui répliqua Chiun. À chaque instant, votre pays est en danger. Il y a des choses plus importantes que votre pays. Ce n'est pas le seul pays au monde.

Remo gémit.

— Silence ! Il est temps pour toi d'écouter. Si tu avais écouté avec respect, tu ne serais pas ici, honteusement renversé sur ton dos dans une chambre de motel en compagnie d'une inconnue.

— Vous voulez dire que vous n'allez pas l'aider ? s'exclama Consuelo. Ce qui lui est arrivé, c'était dans l'exercice de son devoir ! Il a souffert...

— Pas du tout. Il a été puni de son irrespect. Que venez-vous me chanter avec le devoir et la souffrance ? On n'a pas le droit de souffrir si l'on est un assassin. C'est l'autre personne qui doit souffrir.

— Alors vous n'allez pas aider l'Amérique ?

Chiun regarda la jeune femme comme si elle devenait folle. Il y avait des choses que Remo devait comprendre. Il devait savoir pourquoi l'or était maudit. Il devait apprendre les histoires du Maître Go et pourquoi, en lui ôtant le pendentif, on avait ôté la malédiction de son corps. Il devait se remettre à penser correctement.

— Alors vous n'allez pas l'aider non plus ?

— J'aide ce que je dois aider.

— Savez-vous que l'uranium volé pourrait tuer des milliers et des milliers de personnes avec d'horribles bombes ?

— Ce n'est pas moi qui fabrique les bombes, déclara vertueusement Chiun. De quoi parle cette créature ?

— Mais vous pouvez empêcher qu'on les fabrique.

— Qui ça, on ?

Chiun vit que le bout des doigts de Remo bougeait. Ses fonctions motrices remontaient le long de ses bras. Il lui massa les épaules. Il lui retroussa les lèvres pour examiner les gencives. Parfait. Bonne couleur. Ce n'était pas allé trop loin.

— Nous ne savons pas, répondit Consuelo.

— Alors pourquoi voulez-vous que j'attaque quelqu'un que je ne connais même pas ? La violence, dans ce pays, est épouvantable. Je l'ai vue sur votre télévision. Je connais votre pays. C'est de la violence gratuite, et dans tous les attentats contre vos Présidents, il n'y a pas un assassinat professionnel ! Je connais votre pays, Mademoiselle !

Chiun souleva les paupières pour regarder le blanc des yeux. Très bien. La vie revenait aussi aux pupilles.

— Je vous en prie, implora Consuelo. Remo voudrait que vous secouriez son pays !

— Eh ! Ne changez pas de sujet ! grommela Chiun en toisant la malheureuse. Le président McKinley, assassiné par un amateur ! John F. Kennedy tué. Encore par un amateur. Pas question d'un paiement, rien du tout. Votre président Reagan, manqué de peu, en pleine ville, par un garçon à l'esprit dérangé. Un amateur, encore une fois. Et c'est un pays que vous voulez faire sauver par un assassin professionnel ? Vous n'êtes pas dignes d'être sauvés.

— Remo. Parlez-lui, je vous en supplie ! gémit Consuelo.

Mais Remo ne répondit pas.

— Je le ferai moi-même, alors. Remo, si vous pouvez m'entendre,

je vais au siège de l'ANN. Je crois ce que vous m'avez dit. Je crois que nous sommes les seuls capables de sauver le pays. Je veux que vous poursuiviez la mission si je ne reviens pas. Je sais que vous aussi, vous aimez l'Amérique. J'ai toujours eu l'ambition de prouver que j'étais aussi capable que n'importe quel homme, je l'avoue. Mais en ce moment, tout ce que je veux, c'est sauver notre pays.

— C'est fini ? demanda Chiun.

— Oui.

Consuelo avait maintenant les larmes aux yeux et elle n'en avait pas honte.

— Alors n'oubliez pas de refermer la porte en sortant, merci.

— Si Remo ne m'a pas entendue et s'il revient à lui, voulez-vous lui répéter ce que j'ai dit ?

— Bien sûr que non ! répliqua Chiun.

— Et moi qui pensais que c'était vous, le gentil !

— Vous aviez parfaitement raison.

— Vous êtes horrible, vous savez. Vraiment horrible. Remo avait bien raison.

— Il a dit ça ?

— Il a dit que vous étiez difficile.

Chiun sourit.

— Je ne peux pas y croire.

Son entraîneur avait été difficile. Son grand-père avait été difficile. Mais lui, il y avait une chose qu'il comprenait au-dessus de toutes choses : il n'était pas difficile. S'il avait un défaut, c'était sa tendance à être trop gentil. Voilà quel était son problème. Voilà d'où venaient tous les ennuis.

Consuelo tourna les talons et sortit de la chambre. Chiun examina le torse, les jambes, les oreilles, tous les méridiens du corps de Remo. Bien. Pas trop de dégâts. L'unité du corps, les rythmes étaient bouleversés mais ils se remettraient. Remo redeviendrait ce qu'il était mais il découvrirait un nouveau Chiun. Plus de bon monsieur Chiun. Plus de patience ni de tolérance de l'insubordination. Fini, tout ça.

Comme il était midi, il alluma la télévision. En général, il ne regardait pas la publicité entre les beaux drames de la journée, mais cette fois il en vit une qui l'émut. Quelqu'un avait finalement pris conscience de la maladie de l'Amérique.

Un homme d'affaires américain s'adressait à la nation. Il réclamait la fin de la violence gratuite. Il faisait appel à l'Amérique pour que s'installe à nouveau la sécurité dans ce pays. Il faisait appel à tous les bons citoyens, pour qu'ils rapportent à son centre d'informations tous les monstrueux actes de violence impunis. Cet homme avait le long nez et l'expression fière d'un aristocrate espagnol. Il parlait avec une hautaine grandeur. Cet homme avait quelque chose d'admirable.

Avec un instrument d'écriture américain, à la grossière encre bleue, Chiun écrivit à cet homme sur le papier à lettres du motel :

« Monsieur, cher monsieur Harrison Caldwell,

Vous êtes finalement venu pour sauver ce misérable pays de ses excès. L'Amérique souffre depuis trop longtemps de l'assassin amateur qui viole les principes de la plus noble des professions, qui plonge les rues dans le chaos...

*

* *

Si Consuelo avait espéré trouver de l'aide, elle y renonça dès qu'elle téléphona à l'usine de McKeesport.

— Il vaut mieux que vous ne reveniez pas ici, madame Bonner, lui dit sa secrétaire. On vous cherche.

— Qui ?

— Tout le monde. La police, les autorités fédérales, l'ANN. Vous êtes signalée comme fugitive.

— Je ne fuis rien du tout. Je suivais une piste.

— C'est ce que je leur ai dit. Je leur ai dit que vous étiez le meilleur chef de la sécurité que cette usine ait jamais eu. Je leur ai dit que vous valiez mieux que n'importe quel homme. Tout ce qu'ils ont dit, c'est que je devais les avertir si j'avais de vos nouvelles. Sinon je serais passible d'une inculpation fédérale.

— Je vais arranger tout ça. J'ai simplement besoin de mes dossiers.

— Nous ne les avons plus. Tous les dossiers ont été saisis. Comme pièces à conviction.

— Ah, fit Consuelo.

Elle pouvait se constituer prisonnière et tout expliquer. Mais qui la croirait ? Il lui faudrait donner des preuves, mais pour cela, il lui fallait les dossiers qu'elle avait laissés au siège, ceux qui conduisaient à l'homme qui avait soudoyé James Brewster. Brewster ne savait peut-être pas qui l'avait contacté mais c'était sûrement une huile de l'Agence et Consuelo était sûre de trouver une trace dans les archives.

Il lui fallait donc s'introduire toute seule à l'ANN. Si elle avait eu Remo, les moyens n'auraient pas manqué. Quand il était en bonne santé, ce garçon était probablement capable de passer à travers les murs.

Elle n'avait qu'un atout, elle faisait partie de l'équipe de sécurité qui avait mis au point le dispositif de protection des dossiers les plus importants de l'ANN. Elle savait ce que les gardiens vérifiaient et ce qu'ils laissaient passer. Par exemple un badge d'autorisation. Ils ne revérifiaient jamais les noms, ils ne comparaient même pas photo et figure. Ce qui les intéressait, c'était le numéro.

Consuelo Bonner découpa avec précaution son badge de son étui laminé, contrefit un nouveau matricule qui paraissait authentique, se donna le nom de Barbara Gleason et recacheta la carte. Et, à midi pile, elle entra résolument dans les vastes bâtiments en béton de l'ANN, comme si elle faisait partie de la place.

S'attendant à être arrêtée d'un instant à l'autre, elle fut horrifiée de constater que n'importe qui pouvait avoir facilement accès au centre des archives.

Après avoir passé un petit moment devant la visionneuse de microfilms, elle oublia presque l'existence d'un danger.

Elle retira sans difficulté le dossier de Brewster, nota sa date d'embauche, celle de sa retraite anticipée. Elle vit même les questions qu'elle avait posées elle-même à son sujet. Elle avait toujours cherché à se renseigner sur les antécédents et le milieu de tous ceux qui avaient un rapport avec l'uranium disparu. Mais pour Brewster, il n'y avait que les questions. Avec une note attachée, datée du même jour et affirmant : « Brewster OK. »

Cela paraissait émaner de la plus haute autorité. Elle consulta le code des autorisations. Quand elle vit qui était l'auteur de la note, elle n'en crut pas ses yeux. C'était Bennett Wilson en personne. Le grand directeur lui-même !

C'était l'homme à qui elle comptait faire un rapport, une fois qu'elle aurait tout élucidé.

Elle se redressa. Un gardien la regardait. Il avait l'air perplexe. Elle l'avait vu quelques jours plus tôt, quand elle était venue avec Remo et Chiun.

Elle feignit d'être absorbée par le dossier. Elle relut le formulaire d'engagement de Brewster comme si c'était le best-seller de l'été. Le test la passionna.

Quelle était l'ambition de Brewster ?

« Prendre ma retraite », répondait-il.

Si Brewster voyait une mère et un enfant se noyer et avait encore une enveloppe à cacheter pour un abonnement à un magazine, est-ce qu'il :

- A. Sauverait la mère et l'enfant en oubliant tout le reste ?
- B. Poserait la lettre et sauverait la mère et l'enfant, en se réservant de s'occuper de la lettre ensuite ?
- C. S'assurerait qu'il avait bien affranchi la lettre et abandonnerait le sort de la mère et de l'enfant aux personnes qualifiées pour les sauver ?

Brewster avait coché le C.

Consuelo leva les yeux. Le garde la regardait toujours. Elle se replongea dans le test d'engagement de Brewster.

La question suivante était encore à choix multiples. Parmi les choses suivantes, laquelle préférerait-il contempler :

- A. Les dernières minutes d'un match de coupe de rugby avec les équipes à égalité 48 à 48 ?

- B. Le Lac des Cygnes dansé par le Royal Ballet.
- C. Rembrandt au travail.
- D. La pendule.

Brewster avait choisi D et obtenu un des scores les plus élevés pour un poste de fonctionnaire, si élevé que l'examineur avait noté que s'il y avait une personne née pour être au service du gouvernement, c'était James Brewster.

— Eh ! vous !

C'était le garde qui venait de parler. Consuelo se retourna.

— Oui ?

— Faites un peu voir votre badge d'identité.

Consuelo le lui donna, en s'assurant que les bords de l'étui laminé qu'elle venait de recoller tenaient bien.

— Est-ce que je ne vous ai pas vue ici l'autre jour ?

— C'est possible. Je ne sais pas.

— J'ai une mémoire photographique.

— Eh bien alors, vous m'avez vue.

— Vous ne vous appeliez pas Barbara Gleason mais Consuelo Bonner. Pas vrai ? Consuelo Bonner, le chef de la sécurité de McKeesport. Pas vrai ?

Consuelo serra les dents. Tout était fini.

— C'est vrai.

— Je le savais. J'ai une mémoire photographique.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-elle.

Tout était fichu. Une fois arrêtée, ses accusations feraient simplement croire qu'elle cherchait à se disculper.

— Comment ça, qu'est-ce que je vais faire ?

— Vous m'avez surprise avec une identification douteuse.

— Oui, mais ici ce n'est pas mon étage. Je suis simplement descendu pour jeter un coup d'œil à mon propre dossier. J'ai droit à une demi-journée de congé, remontant à mes vacances de roulement 87-35, code de transfert 803967.

— Vous n'allez donc rien faire.

— C'est la fin de ma pause déjeuner. Je ne vais pas prendre sur ma pause-déjeuner pour ça. Je ne sais pas quand elle me serait compensée. Est-ce que vous pouvez me garantir du temps compensé pour ma pause-déjeuner écourtée ?

— Non, répliqua Consuelo.

— Alors, on laisse tomber. Je voulais simplement voir si j'avais raison.

Presque tristement, Consuelo retourna le dossier dans le classeur où elle l'avait pris. Elle était scandalisée de voir comme il était facile de s'introduire là, même si c'était elle qui s'y était introduite. Elle avait voulu tout transformer à l'usine de McKeesport et elle estimait que, dans une large mesure, elle avait réussi, sauf en ce qui concernait les

vols. Mais qu'aurait-elle pu faire alors qu'ils avaient pour cerveau le directeur de l'agence lui-même ?

Elle allait partir quand elle vit sur un mur une note de service adressée à tout le personnel. Elle était signée par le nouveau président de l'ANN et déplorait l'absence du directeur Bennett Wilson, tout en assurant que l'ANN fonctionnerait encore mieux pendant qu'on lui chercherait un remplaçant. Jusqu'alors, le président dirigerait tout.

Mais il ajoutait aussi que des choses allaient maintenant changer. Trop d'employés attendaient passivement leur retraite. Trop d'employés négligeaient leurs devoirs parce qu'ils avaient la sécurité de l'emploi. Eh bien, déclarait le nouveau président de l'ANN, il allait bientôt nommer quelqu'un qui estimerait que le matériel nucléaire était trop important pour une attitude aussi passive. Des têtes allaient tomber. Les gens devaient en faire plus et mieux comprendre leurs responsabilités sinon il mettrait tout le monde dehors et recommencerait à zéro.

L'avertissement signifiait que l'emploi menacé était celui de chacun. Et tant qu'il n'aurait pas trouvé pour Wilson un remplaçant qui avait les mêmes idées que lui, il dirigerait tout lui-même.

Le salut, pensa Consuelo. Maîtrisant à peine sa surexcitation, elle griffonna rapidement ses notes sur Brewster et Wilson. C'était ce qu'elle avait toujours espéré pour l'ANN. Jusque-là les bureaucrates avaient été beaucoup plus préoccupés par la protection de leurs privilèges que par celle de l'uranium.

Cet homme allait tout changer. Cet homme l'écouterait. Cet homme-là ferait en sorte qu'on traque quiconque avait travaillé avec le directeur. Elle était certaine qu'il y avait d'autres Brewster dans le système. Cela expliquait la disparition de quantités massives d'uranium.

Elle avait élucidé l'affaire et le nouveau président se chargerait du coup de balai. Le garde prit sur sa pause-déjeuner le temps de lui dire que le nouveau directeur ne venait jamais au siège mais travaillait chez lui, dans un domaine voisin. Comme ce n'était qu'à deux heures de route de Washington, Consuelo Bonner loua une voiture. Elle savait qu'un homme comme celui-là laisserait tout tomber pour écouter son information. Elle prit joyeusement la route du New Jersey.

Il habitait une propriété qui paraissait bien gardée. Aucun petit badge falsifié ne lui ferait franchir ces grilles. Elle expliqua qui elle était et pourquoi elle venait. Elle garantit au gardien que s'il transmettait son message, le nouveau président la recevrait. Le gardien fut sceptique.

— Je sais que lorsqu'il apprendra ce que j'ai découvert, il vous sera reconnaissant. Dites-lui que je suis un agent de la sécurité d'une des centrales nucléaires des États-Unis et que j'ai maintenant la preuve

que Bennett Wilson, le défunt directeur, était mêlé à un complot pour voler l'uranium. Je le sais parce qu'un de mes expéditeurs l'y aidait.

Le gardien hésita.

— Écoutez, je m'appelle Consuelo Bonner et la police me recherche. Je ne serais pas ici en risquant ma vie si je n'avais pas les preuves.

— Ma foi..., marmonna le gardien.

Il hésita encore. Finalement, il se décida à téléphoner au bâtiment principal. Il dut passer par quatre personnes, chacune plus importante que la précédente. Consuelo le comprit à l'attitude du gardien, qui devenait de plus en plus rigide. Quand il raccrocha, il secoua la tête.

— Vous aviez raison. Je n'aurais jamais cru qu'il accepterait de vous voir. Mais il va vous recevoir tout de suite. Vous n'avez qu'à suivre l'allée jusqu'à la plus grande maison que vous verrez et vous y présenter. Quelqu'un vous conduira immédiatement auprès de lui. M. Harrison Caldwell veut vous voir tout de suite.

M. Caldwell paraissait curieusement choisi pour présider une telle agence. Devenu extrêmement riche, il avait fait don de sommes considérables à tous les partis politiques et il aurait pu être nommé à n'importe laquelle des grandes ambassades à la disposition de n'importe quel Président. Mais il expliqua à Consuelo qu'il voulait aider l'Amérique. Restituer quelque chose en échange de tout ce qu'il avait pris.

Il avait un maintien très noble, hautain, des yeux noirs et un nez aquilin. Il était assis très droit dans un fauteuil à grand dossier, revêtu d'une robe de chambre de velours cramoisi brodée d'or.

Il buvait un liquide foncé dans un gobelet et ne se jugea pas obligé d'en offrir à Consuelo, qui disait pourtant qu'elle avait grand'soif. Caldwell lui dit qu'on verrait cela plus tard.

— C'est tout ce que je sais pour le moment, dit-elle. Mais je suis sûre que si nous poursuivons l'enquête nous trouverons d'autres coupables. Beaucoup d'uranium a été volé. Et cela explique pourquoi l'homme qui a tenté de tuer mes amis a pu si facilement avoir ses entrées. C'était manifestement un tueur à gages et cependant il était habilité en secret par l'ANN. Il s'appelait Francisco Braun.

— Et que lui est-il arrivé ?

— Eh bien, je suppose qu'il faudra que ça se sache, tôt ou tard. Nous l'avons éliminé. En état de légitime défense.

— Nous ? Ainsi, vous travaillez avec un autre allié du bon gouvernement ? Parfait. Nous devons l'aider. Nous devons le remercier. C'est le genre d'homme qu'il nous faut. Où peut-on le joindre ?

— Eh bien oui, c'est un homme, deux hommes, en fait.

— Vous êtes vexée que j’ai tout de suite pensé à des hommes ?
— Ma foi... Oui, je l’étais. Ils auraient pu être des femmes. Encore que je n’aie jamais vu d’hommes comme eux.

— Oui. Enfin. Nous devons les avoir de notre côté, n’est-ce pas ? dit Caldwell. Nous les arracherons à ceux pour qui ils travaillent, qui que ce soit.

— Je ne sais pas pour qui ils travaillent. Le Blanc, Remo, considère simplement qu’il travaille pour le bon camp. Il commence à aller mieux, maintenant. Mais il revient de loin.

— Ah bon, il a été blessé au cours de l’affrontement avec ce Braun ?

— Non. Victime d’une vieille malédiction.

— Vous avez bien travaillé pour nous, madame Bonner. Nous sommes contents. Consuelo est un prénom espagnol. Vous avez des ancêtres espagnols ?

— Du côté de ma mère. Castillans.

— De sang noble ?

— De la main gauche, peut-être. Illégitime.

— Nous pouvons le savoir, vous savez.

— L’Agence Nucléaire Nationale ?

— Non, répliqua Caldwell en se désignant lui-même. Enfin, nous vous remercions d’être venue. Vous pouvez partir, maintenant.

— Vous allez faire quelque chose, au sujet de cette affaire ? demanda Consuelo.

— Vous pouvez en être certaine, assura Harrison Caldwell.

Consuelo fut conduite hors de l’immense salle dorée par une élégante galerie décorée de beaux tableaux et de statues. Il y avait de l’or partout. Elle vit une bannière de dix mètres de haut brodée d’une espèce de blason doré sur un fond de velours violet.

Elle avait déjà vu ce blason mais ne se rappelait pas où. Ce fut seulement quand on l’enferma derrière des barreaux que le souvenir lui revint. C’était le pot d’apothicaire sur le pendentif de Remo.

La grille ne pouvait s’ouvrir. La pièce était obscure et uniquement meublée d’un lit de camp. Il y avait d’autres pièces semblables, avec des barreaux. Ce n’était pas exactement une prison, c’était bien trop ténébreux. Elle était dans des oubliettes. Soudain, elle entendit des chocs sourds, des trépignements, des cris. Elle tendit l’oreille : dans ces bruits confus de lutte, dominaient la voix de deux hommes qui se disputaient pour savoir qui était le plus fort.

*

* *

Dans le détroit de Long Island, un bateau s’arrêta et plusieurs

hommes armés de jumelles examinèrent un vaste bâtiment clos de murs. C'était le sanatorium de Folcroft.

— C'est ça ? demanda l'un d'eux tout en chargeant un fusil mitrailleur.

— Ça ne peut être que ça, répondit son chef. Tous les signaux électroniques convergent sur ce point.

— D'accord, dit l'homme au fusil mitrailleur. Dites à M. Caldwell que nous avons trouvé son objectif.

Au coin de l'étage supérieur du bâtiment, il y avait une pièce avec des miroirs reflétant l'extérieur. À l'intérieur, il y avait Harold W. Smith qui se demandait s'il avait de la chance ou de la malchance.

Les systèmes de défense de Folcroft pouvaient détecter n'importe quels signaux dans un rayon de trente kilomètres. Et quand il avait pointé son récepteur sur ce bateau suspect dans le détroit, il avait capté que quelqu'un l'avait trouvé et devait attendre l'arrivée de renforts, de manière à ce qu'ils puissent cerner le sanatorium et s'assurer que personne ne s'en échapperait.

CHAPITRE XII

Remo pouvait voir la pièce, sentir le lit, sentir ses bras et, surtout, respirer correctement, respirer pour retrouver son équilibre, son centre et lui-même. Mais sa tête bourdonnait encore quand Chiun lui dit pour la dix-septième fois qu'il n'allait pas dire « Je te l'avais bien dit ».

— Dites-le. Dites-le, qu'on en finisse. J'ai l'impression que ma tête est passée au papier de verre de l'intérieur.

— Non, répliqua Chiun. Le maître sait quand son disciple a compris.

— Dites-moi que c'est la malédiction de l'or qui m'a mis dans cet état et puis laissez-moi tranquille.

— Jamais !

— D'accord, alors ne me dites pas que vous n'allez pas me le dire. Je ne veux plus entendre ça.

— Très bien. Je te le dirai. Je te l'avais bien dit. Mais est-ce que tu m'as écouté ? Non. Tu n'écoutes jamais. Je t'ai dit que l'or était maudit. Mais tu ne crois pas aux malédictions, même quand leurs secrets sont révélés dans les glorieuses chroniques du glorieux passé de Sinanju.

— Vous parlez du Maître Go et de l'or espagnol ?

— Non. Du Maître Go et de l'or maudit.

— Je m'en souviens. Le Maître Go. Quelqu'un l'a payé avec un chèque en bois, de l'or pourri, et il a refusé de le prendre. Il doit y avoir six cents ans au moins. Ou trois cents. Par là. Est-ce que je peux avoir un verre d'eau ?

— Je vais te le chercher. Si tu m'avais écouté au sujet de l'or maudit, tu serais capable d'aller te le chercher toi-même.

— Vous disiez que vous n'en parleriez plus.

— Non. J'ai dit que j'allais te chercher de l'eau. Mais ça ne te ferait pas de mal de réciter de nouveau le Maître Go.

— Pas maintenant. La dernière chose que j'ai envie d'entendre maintenant, c'est l'histoire des Maîtres.

— Rien que Go.

— Même Wang le second, ce serait trop pour moi, grogna Remo qui savait que l'histoire de celui-là se résumait à quelques mots : « Wang était. Wang n'a pas fait ». Même ça c'était trop.

— Alors je vais la réciter, dit Chiun. Parce qu'il faut que tu saches pourquoi tu as souffert.

Et Chiun se lança dans l'histoire du Maître Go, qui avait voyagé dans l'Occident vers les nombreux royaumes d'Espagne, dans l'année du crépuscule, à une époque de grande prospérité pour la Maison de Sinanju. Il y avait du bon travail en Europe, grâce à une multitude de guerres civiles, mais le Maître Go choisit le relativement pacifique roi d'Espagne à cause d'une très intéressante situation. Ce roi disait qu'il voulait que le Maître de Sinanju tue des ennemis qu'il ne s'était pas encore faits.

Mais quand il arriva à la cour d'Espagne et fut reçu en audience, il apprit que le roi n'avait aucun ennemi particulier en vue.

— Mais tous ceux qui ne sont pas mes amis deviendront mes ennemis et même certains de mes amis deviendront mes ennemis.

— Comment cela, Votre Majesté ? demanda le Maître Go à la manière protocolaire de la cour d'Espagne.

— Je suis l'homme le plus riche du monde, lui dit le roi. Je possède plus qu'une mine d'or. Je possède la mine de l'esprit humain.

Sur ce, le roi ordonna qu'on lui apporte de nombreux poids en plomb, puis il convoqua son alchimiste et lui dit :

— Montre à cet homme d'Orient comment tu peux changer le plomb en or.

Or l'alchimiste, craignant de révéler son secret, se livra à la transmutation dans le secret de son laboratoire. Mais s'il y a des défenses contre la plupart des hommes, il n'en existe point contre Sinanju. Le Maître se fondit facilement dans l'ombre de l'alchimiste pour observer et voir si, réellement, cet homme était capable de transformer le plomb en or.

Et il le fit, en mélangeant au plomb de nombreux ingrédients. Mais il y ajouta aussi de l'or véritable, l'or payé par le roi d'Espagne, tout en prétendant qu'il n'y avait que du plomb. Le Maître Go observa tout cela jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que l'alchimiste recevait encore plus d'argent pour fabriquer de l'or pour le roi. L'argent, naturellement, c'était des pièces d'or. Et l'alchimiste en ajoutait de plus en plus à la pile qu'il prétendait fabriquer.

Cela dura jusqu'à ce que le roi vide toutes les caisses de son trésor. Avec tout cet argent, l'alchimiste et un ministre félon achetèrent quelque chose de plus précieux encore que le plus précieux des trésors, la loyauté de l'armée, et cette fois ils ne remirent aucun or au roi.

Mais avant que le ministre et l'alchimiste ne s'emparent de la couronne, le Maître Go alla trouver le roi et lui dévoila tout. L'alchimiste s'enfuit avec une petite partie seulement de l'or et avec son secret. En remerciement, le roi paya Go avec de l'or fabriqué par l'alchimiste.

Mais le Maître Go le refusa.

— Votre Majesté, cet or est peut-être bon pour vous, mais pour nous il est maudit. J'ai vu les ingrédients utilisés et parmi eux il y a une substance qui rend un corps bien entraîné nauséeux dans ses humeurs les plus essentielles.

— Veux-tu dire, grand Maître de Sinanju, qui as sauvé la couronne d'Aragon et des Asturies, qui nous as apporté la magnificence de ta sagesse, que cet or n'est pas de bon aloi ?

— Non, Sire. L'or est bon car il peut acheter des choses, il peut recouvrir des choses, il peut être utilisé comme ornement et instrument, mais pour nous il est maudit.

Et le roi donna au Maître Go du bon or, qui ne portait pas la malédiction du mauvais alchimiste, la marque du pot d'apothicaire.

Cette marque fut identifiée, des siècles plus tard, par le Maître Chiun mais ignorée par Remo l'impétueux et l'irrespectueux. Et ce fut ainsi que Remo l'obstiné causa du mal à son corps parce qu'il avait cédé à l'influence des mauvaises habitudes blanches, au lieu de s'incliner devant la gloire de Sinanju.

— Qu'est-ce que c'était, cet ingrédient que l'alchimiste utilisait ? demanda Remo. Comment est-ce que le Maître Go a su que c'était du poison ?

— Est-ce que ton corps ne reconnaît pas le poison ? Est-ce que tu dois porter un badge comme tous les gens de cette fabrique, à McKeesport ? Est-ce que tu as besoin de voir s'il change les couleurs pour savoir que tu reçois par l'air des essences nocives ?

— Des radiations. L'uranium. Il faisait de l'or avec de l'uranium. Vous croyez que l'uranium qui a été volé ne sert pas à fabriquer des bombes mais de l'or ? Vous pensez que quelqu'un a découvert l'ancienne formule ?

— Non, dit Chiun.

— Pourquoi non ?

— Parce que je ne pense pas à des choses aussi insignifiantes. Je t'ai encore sauvé la vie, Remo. Et pourquoi ? Pour que tu te soucies de ces bêtises ? Sommes-nous des gardiens de métaux ? Sommes-nous des esclaves ? Pourquoi est-ce que je t'ai donné Sinanju sinon pour rehausser ta gloire et celle de la Maison de Sinanju ? Et nous voilà avec des devinettes. Est-ce que je crois ceci ? Est-ce que je pense cela ? Je vais te dire ce que je pense. Je pense que nous devons quitter ce fou d'empereur Smith, qui ne s'emparera jamais du trône. Nous devrions servir un vrai roi.

Remo alla à la salle de bains et se lava la figure. Il avait souvent entendu cela. Il l'entendrait maintenant encore plus souvent, après avoir failli mourir.

Le téléphone sonna. Chiun répondit. Remo comprit que c'était Smith. Il y avait les habituelles protestations de loyauté dans un

langage fleuri, les grandioses exaltations de la sagesse de Smith et puis le téléphone fut raccroché aussi délicatement qu'une rose placée cérémonieusement dans un vase de cristal. Mais, cette fois, Chiun avait dit quelque chose de bizarre :

— Nous exposerons leurs têtes aux murailles de Folcroft et leur douleur servira éternellement votre gloire, avait-il déclaré à Smith.

— Qu'est-ce qui se passe, petit père ? demanda Remo.

— Rien. N'oublie pas de laver tes narines. Elles te servent à respirer.

— Je me lave toujours les narines. Qui sont les gens que nous devons éliminer ?

— Personne.

— Mais vous avez dit que nous exposerions leurs têtes sur les murailles. Les têtes de qui ?

— Je ne sais pas de quoi parle Smith. Il est fou.

— Mais que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas. Il prétend que des gens ont cerné la forteresse qu'il appelle sanatorium. N'oublie pas tes narines.

— Ils ont cerné Folcroft ? Tout sera fichu !

Remo alla au téléphone. Ses jambes ne fonctionnaient pas encore très bien et il devait les forcer à marcher d'une manière assez lourde et grossière, ce qu'il n'avait pas fait depuis le début de son entraînement. Il obtint le standard du motel et fit établir la communication. Il ne savait pas si les codes de sécurité marcheraient sur cette ligne ouverte mais, de toute façon, si Smith et Folcroft étaient capturés, tout le reste était fichu.

Smith répondit immédiatement.

— Ligne ouverte, annonça Remo.

— Aucune importance. Ils se rapprochent.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas. Ils attendent d'être sûrs que je ne pourrai pas sortir. Je vais devoir bientôt passer à l'autodestruction, vous savez. Dans ce cas, nous ne nous reverrons pas et votre service sera terminé.

— Ne renoncez pas encore, Smitty. Ne prenez pas cette pilule ! Je sais que vous en avez une sur vous.

— J'y suis obligé. Je ne peux pas être capturé. Le pays tout entier serait compromis.

— Tenez bon. Je vais arriver. Il y a un petit aéroport à Rye, n'est-ce pas ?

— Oui. Tout près d'ici.

— Servez-vous de vos splendides ordinateurs et obtenez-moi un avion capable de me conduire là-bas en vitesse. Tenez bon. J'arrive.

— Comment allez-vous ? Je vous croyais mort.

— Obtenez-moi l'avion ! insista Remo.

Au bout de trente secondes seulement, Smith lui avait obtenu un petit appareil à réaction du gouvernement qui l'attendrait à l'aéroport de Dulles.

— Où vas-tu ? demanda Chiun. Il y a quelques instants, tu étais au lit incapable de bouger.

— Je vais secourir Smitty. Et vous devriez venir aussi. Vous me dites tout le temps que Sinanju n'a jamais perdu un empereur. Eh bien, il est un empereur.

— Non, pas du tout. Il est le directeur appointé de CURE, une organisation créée pour défendre ton pays en faisant ce que le gouvernement n'a pas le droit de faire.

— Ainsi, vous savez ! cria Remo. Ainsi vous avez tout compris ! Alors qu'est-ce que c'était que ces histoires d'empereur Smith, depuis des années ?

Remo trouva son pantalon et ses chaussures, les enfila et ouvrit la porte.

— Il n'est pas un empereur. Et d'abord, c'est son désir de mourir et de te limoger. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce qu'il a dit.

— Surtout avec votre oreille contre la mienne !

— Tu ne peux pas aller là-bas dans ton état. Tu ne vaux pas plus qu'un être humain ordinaire. Peut-être un de leurs boxeurs. Tu risques d'être tué.

— J'y vais.

— Alors je dois t'accompagner. Avec un peu de chance, Smith se tuera et alors nous pourrions tous partir, comme il l'a suggéré. Il l'a dit. Ce sont ses paroles. On doit obéir.

— Maintenant, on doit obéir ! grommela Remo avec colère.

Dans l'avion, ils s'assirent derrière le pilote. Chiun insinua qu'ils voudraient peut-être voir les côtes de Floride avant d'aller à Rye, dans l'état de New York.

Ils atterrirent moins d'une heure plus tard. Remo héla tout de suite un taxi. Chiun le rejoignit et pria le chauffeur de faire tourner son moteur au ralenti pendant un moment, parce qu'il ne voulait pas que Remo respire les gaz d'échappement d'un moteur froid.

— Ne faites pas attention à lui. Démarrez, dit Remo au chauffeur.

— Quel est votre tarif au compteur pour une course ? demanda Chiun.

— Il y a un tarif régulier, pour le sanatorium.

— Je ne paie jamais les tarifs réguliers. On ne peut pas s'y fier.

— Ne vous inquiétez pas, dit Remo. Il paiera.

— Il dit que non.

— Je vous paierai, moi. Vous ne renoncez jamais, hein ? dit-il à Chiun.

Chiun leva les mains, un geste exprimant la plus vertueuse

innocence. Ses yeux s'arrondirent de curiosité, comme si la simple suggestion d'arrière-pensées tortueuses dépassait l'entendement de son âme pure.

— Si l'empereur Smith est mort avant que nous n'arrivions, ce ne sera pas de notre faute.

— Non, mais c'est ce que vous espérez.

— Est-ce un péché de ne vouloir que le meilleur pour toi et tes talents ? Est-ce un crime ?

Remo ne répondit pas. Il se força à respirer. Plus il respirait, plus le mal causé par l'or souillé d'uranium s'évaporait de son corps. Il s'exerça à quelques mouvements des doigts, à diverses postures. Le chauffeur qui l'observait dans le rétroviseur se disait que son passager avait des démangeaisons. Remo se préparait.

Quand ils arrivèrent devant les hauts murs de brique de Folcroft, il réalisa tout de suite la situation. Deux bateaux dansaient dans le détroit, visiblement à l'ancre. Ils avaient l'air d'avoir été mouillés pour pêcher là où personne d'autre ne pêchait. De grands semi-remorques bloquaient les deux entrées du sanatorium et des hommes habillés en déménageurs attendaient derrière les poids-lourds aux portes ouvertes. S'ils avaient eu des tournevis sur eux, ils se seraient déplacés avec légèreté. Mais non. Ils se déplaçaient comme s'ils avaient des armes, leurs pas, leurs mouvements étaient ceux d'hommes manœuvrant autour de leurs outils plutôt qu'avec eux. Personne, quelle que soit son expérience des armes, ne se déplaçait comme si l'arme n'était pas là.

Remo descendit du taxi. Le problème était maintenant de faire ce qu'il devait faire avec les moyens dont il disposait. Il leva les yeux vers les miroirs des fenêtres au coin supérieur. Il espérait que Smith l'avait vu, il espérait qu'il n'avait pas avalé cette pilule pour se supprimer et éliminer tout danger contre l'organisation.

Il agita la main, sans savoir s'il y avait quelqu'un de vivant, là-haut, pour lui répondre.

— Tu vas mourir, lui dit Chiun. Tu n'es pas prêt.

— Il y a des choses qui valent la peine de mourir pour elles, Chiun.

— Qu'est-ce que ces âneries de Blanc ? Est-ce que je t'ai entraîné pour que tu te fasses tuer comme n'importe quel héros blanchâtre, comme un quelconque kamikaze japonais ? Rien ne vaut la peine qu'on meure pour ça. Qui t'a raconté cette insanité ?

Chiun descendit à son tour de la voiture. Le chauffeur voulut être payé. Cela, c'était une prouesse en soi, parce que Chiun ne se séparait pas à la légère de son argent. Chiun était opposé à tout paiement. Il retira de la manche de son kimono une bourse de soie. Quand il dénoua les cordons, de la poussière s'en éleva.

— C'est tout ? marmonna le chauffeur.

— Au centime près, affirma Chiun qui était également opposé à

tout pourboire.

Quatre hommes costauds, habillés en déménageurs, s'approchèrent tranquillement de Remo.

— Nous déménageons cette baraque aujourd'hui, mon petit vieux. Faut que vous dégagiez.

— Attendez une minute, dit Remo.

— Y a pas d'attente. Faut que vous circuliez.

— Vous avez payé ? demanda Remo en se tournant vers Chiun.

Un des hommes essaya de le soulever. Remo ne savait plus très bien quelle était la bonne réaction, ni même ce qu'il avait encore à sa disposition. Alors il se persuada que le bras de l'homme était en réalité une barre d'acier très résistante. Ce n'était pas la peine. Le bras s'en alla voltiger sur la route comme un vulgaire bout de bois. Remo avait suffisamment de contrôle.

— Arrête ça ! glapit Chiun. Smith va voir ton équilibre. Tu n'es pas prêt à te battre. Tes rythmes sont déréglés. Ta respiration est mauvaise.

D'un seul coup en pleine poitrine, Remo se débarrassa de l'homme qui avait perdu un bras, arrêtant net son cœur. Puis il abattit le suivant en lui désarticulant la colonne vertébrale au moyen d'un coup dans le ventre. L'homme se replia comme une table de bridge. Un pistolet tomba de sa chemise. Le chauffeur de taxi se dit subitement qu'il n'avait pas besoin de pourboire, plongea dans sa voiture et colla l'accélérateur au plancher avant même d'avoir les mains sur le volant.

Les camions commencèrent à se vider de leurs armes, des automatiques, des fusils, des pistolets.

— Vite. Cache-toi, dit Chiun.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas montrer ta technique lamentable. Tu fais honte à la Maison de Sinanju.

— Je suis assez bon.

— Assez bon, ce n'est pas assez pour Sinanju.

— Vous vous imaginez que Smith peut faire la différence entre une respiration équilibrée et des rythmes internes ? Il n'est pas fichu de distinguer une gifle d'un uppercut !

— On ne peut jamais savoir ce que sait un empereur.

— Depuis quand est-ce qu'il est redevenu un empereur ?

— Depuis qu'il t'observe peut-être, grogna Chiun. Assieds-toi et contemple la perfection.

Il n'y eut pas grand-chose à contempler car Chiun régla très rapidement le sort des assaillants, mais il se permit quelques variantes, pour Remo. Mais chacune de ces variantes était tellement plus subtile que la précédente que chaque mouvement devenait moins visible ; si bien que lorsqu'il eut fini de s'occuper des occupants des deux

camions et de ceux du bateau arrivés en renfort, Remo lui-même eut du mal à distinguer l'enchaînement de ses gestes.

Vers la fin, le but fut de faire tomber les corps selon un schéma, pour former un motif. Remo demanda alors à Chiun d'en garder un peu pour les interroger.

— Combien ?

— Trois.

— Pourquoi trois, alors qu'un seul suffit ?

— S'ils sont américains, il y en aura au moins deux qui ne sauront pas ce qu'ils font ici.

Chiun épargna trois hommes sonnés qui ne parvenaient pas à croire qu'un petit vieillard aussi frêle ait pu causer tant de dégâts. L'un d'eux avait une méchante cicatrice en travers d'une joue. Tous trois clignaient des yeux et s'efforçaient de voir le bateau qui était resté dans le détroit. Mais il ne fut pas facile à ces hommes terriblement amochés d'apercevoir des sauveteurs éventuels. D'autant que le bateau avait pris la fuite.

— Tu vas traîner des prisonniers devant un empereur ? demanda Chiun.

— Je veux leur parler.

— On ne traîne pas des prisonniers devant un empereur, à moins que l'empereur ne l'ordonne.

— Encore un foutu roi, marmonna le balafré.

Remo les poussa vers le portail de Folcroft.

Apparemment, puisque aucun coup de feu n'avait été tiré, personne à l'intérieur ne se doutait des voies de fait à la grille. Infirmières et patients allaient à leurs affaires le plus tranquillement du monde ; c'était vraiment la meilleure couverture pour une organisation secrète, une maison de santé psychiatrique !

Ils traversèrent le grand hall et montèrent à pied au troisième étage. Les prisonniers regardaient de tous côtés pour voir s'ils pourraient s'échapper mais le sourire rassurant de Remo les en dissuada. Le sourire disait que Remo serait ravi qu'ils tentent une évasion. Ils s'en gardèrent bien.

— Qu'est-ce que vous avez voulu dire par « un foutu roi » ? demanda-t-il.

— Les rois, c'est rien que des cinglés. Nous le savons. Nous travaillons pour un roi, en ce moment. Le mec a fait faire des essais toute la semaine. Il dit qu'il cherche son champion du roi.

— C'est un Espagnol, dit Chiun. Les Espagnols avaient des champions pour livrer leurs batailles. Ils n'étaient pas de vrais assassins mais les meilleurs combattants.

— Ouais. Et alors c'est notre équipe qui a gagné. Nous avons éliminé une équipe SWAT birmane, trois groupes Ninja et un

exécuteur d'un réseau de drogue sud-américain. Et maintenant, voyez sur quoi nous tombons !

— Les as des as, dit Remo avec son sourire, en les poussant un peu plus vite.

La porte de l'antichambre de Smith était fermée. La secrétaire qui gardait cette porte tapait à toute vitesse tout en regardant une liasse de papiers. Comme beaucoup de secrétaires, c'était elle qui faisait marcher le sanatorium. Smith était donc libre, pour diriger CURE. Elle ne savait naturellement pas ce qu'il faisait. Pour elle, le Dr Smith était simplement un grand patron, qui avait à s'occuper de choses plus sérieuses.

Smith était peut-être mort derrière ces portes, et elle n'en saurait rien tant qu'on ne les aurait pas enfoncées. On découvrirait alors le corps. Mais déjà toute l'information contenue dans les ordinateurs, concernant le crime en Amérique, aurait été dispersée entre les divers services du maintien de l'ordre et l'organisation n'existerait plus. Il n'y aurait plus de dossiers, plus de fiches, plus d'accès aux archives, plus de service.

— Je viens voir le Dr Smith, annonça Remo.

— Le Dr Smith ne reçoit que sur rendez-vous.

— J'en ai un.

— C'est impossible. Il n'a aucun rendez-vous ce mois-ci.

— Il a oublié. Demandez-lui. Il en a un.

La secrétaire regarda les trois hommes, dont un soutenait un bras cassé. Elle regarda Chiun, impérieusement satisfait de lui-même. Elle regarda Remo, en jean et tee-shirt noirs.

— Bon, puisque vous le dites...

Elle appuya sur le bouton de l'interphone. Remo attendit. Personne ne répondit. Elle recommença.

Remo se dit qu'il lui accorderait dix minutes. Si Smitty n'avait toujours pas répondu, il s'en irait, tout simplement ; il terminerait peut-être la mission en cours mais il s'en irait, laissant à d'autres le soin de découvrir Smith mort comme il l'avait prévu.

— Je regrette, il ne répond pas, dit la secrétaire.

— Non, en effet, murmura Remo en disant adieu, en lui-même, à un bon commandant et à un patriote.

Il fit signe aux trois hommes de retourner dans le hall. À ce moment, la porte du bureau de Smith s'ouvrit et sa tête de citron pressé apparut.

— Entrez donc. Pourquoi attendez-vous ?

— Votre secrétaire a sonné, mais vous n'avez pas répondu.

— Je n'ai pas été sonné.

— Oh si, docteur. Trois fois. Vous savez, je crois que cet interphone ne marche pas. Je n'ai encore jamais eu à vous appeler.

— Nous le ferons réparer.

— La dernière fois que je m'en suis servi, c'est il y a douze ans, quand votre femme est venue.

— Entrez donc, Remo. Vous aussi Chiun, dit Smith.

— Je suis à vous dans une minute. Je veux d'abord parler à ces hommes. Est-ce que vous avez des chambres libres ? demanda Remo.

— Nous avons des cellules capitonnées. Emmenez-y les patients. Voyez ce qu'ils veulent. Ensuite, je suis sûr que nous pourrons les transférer ailleurs.

— Ô, empereur Smith, nos cœurs chantent de gratitude car nous sommes venus à temps pour sauver votre gloire afin qu'elle puisse étinceler dans les siècles des siècles !

La secrétaire regarda Smith, bouche bée.

— Un patient externe, lui dit-il et il ferma sa porte.

Dans la cellule capitonnée, Remo en apprit davantage sur l'homme qui se considérait comme un roi. Il s'appelait Harrison Caldwell. Il possédait un grand domaine dans le New Jersey. Et il organisait des concours de tir, des concours de lancer de couteau et des exercices de combat à mains nues pour discerner le meilleur combattant. Celui qui deviendrait son « épée », ou comme il disait, son « champion ».

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Pourquoi ? s'esclaffa le balafré et les autres pouffèrent aussi. Vous savez ce qu'il paie ? Il distribue des lingots d'or comme si c'était des porte-clefs... Le champion reçoit un coffre plein d'or tous les mois. C'est l'homme le plus riche du monde. De l'or partout.

En entendant cela, Chiun porta à son cœur une longue main diaphane et parcheminée.

— Et dites-nous donc, s'il vous plaît, où exactement réside Sa Majesté ?

— Nous n'irons pas, petit père, déclara Remo.

— Un roi qui paie en or. Un assassin attend des années pour trouver le roi qu'il lui faut et tu l'écarteres négligemment. Parle-lui. Va au moins lui parler. Parle à cet homme. Ne sois pas si impulsif.

— J'ai du travail ici.

— Pour un fou.

— Dites donc, qu'est-ce qui se passe ici ? demanda l'homme à la cicatrice.

Chiun continua de supplier Remo de parler, ne serait-ce qu'une fois à ce monarque. Rien qu'une fois. C'était tout ce qu'il demandait. Si, après avoir vu le roi, il disait encore non, eh bien, ce serait non. Après tout, ce n'était pas comme s'il quittait l'Amérique. Le New Jersey faisait partie de l'Amérique, même si l'Amérique n'en était pas tellement enchantée.

Remo referma à clé la porte de la cellule capitonnée. Plusieurs

infirmiers solides arrivèrent alors.

— Le Dr Smith dit qu'il y a trois fous homicides ici. C'est ça la chambre ?

— Oui.

— Vous avez de la chance d'en sortir vivants. Ces types-là vont être mis hors d'état de nuire pour le reste de leur vie, déclara un des infirmiers.

— Je suis médecin. Je sais comment traiter ces malades. D'après le Dr Smith, ces gars-là ont tué les deux derniers toubibs qui ont voulu les soigner.

— Oui mais pas nous, répliqua Remo.

Les infirmiers déplièrent des camisoles de force et entrèrent dans la chambre capitonnée.

— Tout ce que je demande, c'est de le rencontrer. Rien que pour parler à ce roi, insista Chiun.

— Non.

— Alors je ne peux vraiment rien faire de toi, Remo. Je t'ai sauvé une fois, je viens encore de te sauver, le tout sans le moindre remerciement. Je ne peux plus endurer cela. Je dois aller où je suis respecté. Adieu.

— Où allez-vous ?

— Auprès du roi qui connaît la valeur d'un assassin. S'il paie des imbéciles incapables comme ceux que nous venons d'enfermer, est-ce que tu imagines l'or qu'il fera pleuvoir sur Sinanju ?

— Qu'est-ce que vous allez faire de tout cet or ?

— Il remplacera celui qui a été volé, le trésor que tu ne m'as pas aidé à récupérer. Voilà ce que j'en ferai, pour commencer.

Quand Remo entra dans le bureau de Smith, Chiun était déjà loin. Remo était en partie furieux, un peu troublé et tout à fait incertain de ce qu'il allait faire.

Il était heureux de trouver Smith en vie, même si celui-ci ne faisait que se plaindre de ces nouveaux cadavres, éparpillés à travers tous les États-Unis ou parler de son nouveau projet : déménager l'organisation de Folcroft dans un grand immeuble de Manhattan. Tout à coup, les tribulations de Smith parurent bien insignifiantes à Remo.

— Qui étaient ces hommes ? demanda Smith.

— Il y a un fou qui se prend pour un roi, un nommé Harrison Caldwell. Il vit dans un domaine du New Jersey. Il y a des gens qui se battent à mort pour gagner une situation chez lui.

— Caldwell. Ce nom me dit quelque chose. Pourquoi est-ce qu'il veut nous attaquer ?

— Je ne sais pas.

Smith tapa le nom et un code sur son terminal d'ordinateur. Caldwell, Harrison, avait effectivement une fiche dans les dossiers de

l'organisation. On ne savait trop comment, d'une manière très suspecte, cet homme avait amassé une fortune incroyable, une fortune assez considérable pour créer son propre pays à l'intérieur d'un pays. Il s'était aussi enrichi beaucoup trop rapidement, même pour un chercheur d'or. CURE avait l'œil sur ces fortunes éclair.

— C'est un courtier en or, dit Smith.

— Je crois qu'il fabrique de l'or. Avec de l'uranium. Je crois que c'est notre homme.

— Alors c'est lui qui le vole !

— Justement.

— Et devinez qui vient d'être nommé président de l'Agence Nucléaire Nationale ?

— Le renard chargé de garder le poulailler...

— Ça expliquerait pourquoi il a pu mener une campagne aussi incroyablement complexe pour trouver notre trace. Il avait les moyens. Écoutez, Remo, je crois qu'il serait bon que vous vous occupiez de cette affaire, tout de suite.

— D'accord, dit Remo mais il y avait de l'hésitation dans sa voix.

— Ça ne va pas, Remo ?

— Si, si...

Remo se demandait comment il s'arrangerait avec Chiun. Il n'avait encore jamais supplié Chiun et il n'était pas sûr que des supplications marchent, à présent.

CHAPITRE XIII

À la cour de Harrison Caldwell, Chiun trouva le véritable et parfait bonheur. L'homme accepta les louanges et les tributs vocaux de L'Oriental. Et il répondit par de l'or, promettant d'en expédier par bateau ou de le présenter à Chiun en lingots sous ses yeux.

Il fallait, naturellement, prouver l'incompétence de quelques assassins amateurs, mais ce n'était rien. Le coup du lotus eut vite raison d'eux et la variante du lotus, qui avait toujours grand succès auprès des Occidentaux qui aimaient voir bouger des mains, enchantait le roi.

Mais ce roi disait qu'il avait eu connaissance de Chiun, pas de nom mais de réputation. Et n'avait-il pas un collègue blanc, dernièrement ? Chiun lui répondit qu'il en avait un effectivement et que travailler pour un roi aussi sage que Harrison Caldwell était une garantie de longue vie.

Car ce roi était l'homme même dont la figure était apparue à la télévision et qui exigeait la fin de la violence gratuite. Chiun, justement, avait toujours pensé que cet homme-là devait savoir apprécier un grand assassin.

Le roi fournit même à Chiun un élégant petit fauteuil. Et tout cela – l'or, le fauteuil, l'honneur – vint avant que Chiun n'ait l'occasion de regarder autour de lui. Mais quel besoin avait-il de regarder ? On reconnaissait la royauté quand on la voyait.

Sur ce, Remo fit grossièrement intrusion. Il surgit dans la salle du trône, en repoussant les gardes.

— Nous voyons que notre collègue est arrivé, dit Sa Majesté Harrison Caldwell.

— Nous vous servirons tous les deux, promet Chiun. Deux valent mieux qu'un.

— Pas moi, déclara Remo.

Il ne s'était même pas incliné devant Sa Majesté.

Il restait planté là, en jean et tee-shirt noirs, les poings sur les hanches, grossier au-delà de toute raison, un embarras et une honte pour la Maison de Sinanju.

Chiun se leva précipitamment de son fauteuil particulier. Il écarta plusieurs courtisans et attira Remo dans un coin.

— Tu es fou ? gronda-t-il. C'est un roi, un vrai roi, avec de l'or vrai et un vrai tribut. Il a même un fauteuil pour son assassin. Reste tranquille. Profitons pour une fois d'un honnête travail. Voyons

combien il est agréable d'être bien traité.

— Vous avez regardé autour de vous ?

— J'ai vu tout ce que j'ai besoin de voir.

— Est-ce que vous avez regardé les emblèmes ?

— Nous sommes ici pour les défendre, pas pour les contempler.

— Demandez-lui votre or. Maintenant.

— Je ne veux pas l'insulter.

— Vous avez toujours dit que la marque de l'assassin authentique c'était de se faire payer d'avance. Voyons un peu son or.

Chiun se tourna vers Caldwell, qui avait fait signe à tout le monde de reculer, pour mieux observer ces deux-là. En s'inclinant très bas, Chiun vint lui dire qu'il avait une discussion avec son assistant.

— Ne sachant traiter les grands rois, sire, mon ami doute stupidement de votre auguste grandeur. Voudriez-vous avoir la grâce de lui révéler sa folie en lui montrant le tribut qui, je le sais, est ici en abondance ?

— Ce sera notre bon plaisir, répondit Harrison Caldwell.

Et il donna l'ordre d'apporter les lingots personnels au blason de sa famille, en barres de cent kilos, portant chacune le blason en poinçon, au centre.

Puis il se carra triomphalement dans son trône ; en soutenant le regard furieux de Remo. Il demanda au jeune homme pourquoi il manifestait tant de colère envers un roi qui ne souhaitait que faire plaisir.

— Parce que mon maître, que je respecte et que j'aime, a commis une faute de débutant, qu'il sait pourtant ne devoir jamais commettre.

— Tiens donc. Quelle faute ? demanda Caldwell.

Maintenant, il se sentait vraiment en sécurité. Il pouvait savourer son trône et agrandir ses frontières, et plus jamais personne ne le freinerait. Pas plus qu'il n'aurait à recourir à des empoisonnements ni même à des mensonges. Il lui suffirait d'envoyer ses deux assassins, des hommes entraînés à respecter la royauté. Le plus jeune, naturellement, mettrait un certain temps à apprendre. Mais l'or serait un bon maître.

— Quand les émotions sont trop fortes, on ne voit pas ce que l'on doit voir. Mon père verra tout, bientôt.

Une sonnerie de trompettes annonça l'arrivée de l'or mais Remo n'avait pas besoin de s'en approcher. Il le sentit alors qu'il franchissait des portes, les barres empilées en pyramides sur des chariots. Il était sûr que Chiun le sentait aussi.

Mais Chiun restait où il était, à une distance respectueuse du trône. Finalement, Remo lui dit :

— Regardez les marques, petit père, ne songez pas à vos espoirs de grande fortune. Regardez ce qui est là.

Chiun fit les gros yeux à Remo et, à légers pas glissants, il s'approcha de l'or. Il contempla le monceau étincelant et se tourna pour remercier le roi. Mais en jetant encore un coup d'œil, il remarqua les poinçons. Il se redressa. Ce fut alors qu'il vit réellement la salle. Il leva les yeux vers les bannières accrochées aux murs. Enfin il le découvrit : le pot d'apothicaire au centre du blason.

— Ce sont les armes de votre famille ? demanda-t-il.

— Depuis des siècles, répondit Caldwell.

— Ainsi, vous avez pensé que vous pouviez recommencer ! Sans danger !

Caldwell n'en crut pas ses yeux. L'Oriental si exquisément poli ne s'inclina même pas en s'approchant du trône.

— Vous, là, qu'est-ce que c'est que ces manières ? cria-t-il bien décidé à ne pas perdre le contrôle de cet homme, maintenant.

Chiun ne répondit pas.

— Arrêtez-vous !

Chiun ne s'arrêta pas.

Pas plus qu'il ne baisa la main du roi Caldwell. Il le gifla à toute volée. Jamais, même tout enfant, Harrison n'avait eu à subir l'humiliation d'une gifle à travers sa figure.

Et puis il y en eut une autre.

— Faussaire, que le monde voie maintenant ce qui arrive à celui qui falsifie le tribut d'un assassin ! annonça Chiun.

Et Caldwell fut arraché à son trône et battu, tout autour de la salle, comme un chien qui se serait oublié sur un tapis. Les courtisans prirent la fuite en pleine panique. Chiun amena Caldwell jusque sur l'or maudit et lui plaça la tête dessus, et il envoya la tête et l'âme rejoindre ses tricheurs d'ancêtres.

— Ils n'apprennent jamais rien, marmonna Chiun.

— Je crois que, cette fois, il a compris, dit Remo.

Avant de partir, ils délivrèrent les prisonniers enchaînés dans les oubliettes. Certains étaient les perdants des combats organisés par Caldwell. Un des prisonniers était une femme. Consuelo Bonner.

Elle fut surprise de voir Remo debout et en pleine forme et devina que Chiun l'avait sauvé.

— Encore, dit le Maître de Sinanju dans un soupir excédé.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en septembre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N^o d'imp. 5709. —
Dépôt légal : septembre 1988.

Imprimé en France